

GABRIELLE DÉZIEL-HUPÉ

ST-PIERRE-DE-WAKEFIELD
UN SIÈCLE D'HISTOIRE (1898-1998)

PAROISSE ST-PIERRE-DE-WAKEFIELD

Mot de l'auteure

*Parce que j'aime profondément la paroisse où je suis née,
Parce que j'y ai développé les racines de ma vie
et que j'y ai grandi et prospéré,
Parce que j'aime mes concitoyens parmi lesquels se retrouvent
de nombreux amis d'enfance, des parents, d'anciens élèves
à qui j'ai enseigné,
Parce que je respecte et vénère le souvenir de nos aïeux
et de tous ceux qui ont fondé et bâti notre « coin de pays »,
J'ai accepté de rédiger ce livre que je vous offre, chers lecteurs
et lectrices, avec beaucoup de fierté et dans la satisfaction
d'un beau devoir accompli avec acharnement et ténacité,
je l'admets, mais surtout avec beaucoup de reconnaissance
envers le Comité de la Fabrique paroissiale de St-Pierre-
de-Wakefield qui s'est institué le véritable éditeur de cet
ouvrage, en me soutenant tout au long de mes travaux
et en assumant les coûts qui s'y rattachaient...*

*Votre humble auteure et amie,
Gabrielle Déziel-Hupé*

Remerciements

Cet ouvrage est le résultat d'une somme de travail acharné qui s'est échelonnée sur une période de plus de deux années d'intenses recherches (consultation d'archives, entrevues, appels téléphoniques, cueillette de documents, de photos, etc.), à travers lesquels j'ai réussi, en découvrant les origines et les racines de mes concitoyens, à retracer aussi les miennes !

J'éprouverais maintes difficultés à retracer et à établir ici la liste de tous ces gens formidables qui m'ont aidée et accompagnée tout au long de ce périple sur lequel je m'étais audacieusement engagée puisque, n'étant pas historienne chevronnée, il m'a fallu travailler d'arrache-pied pour en arriver à produire cet ouvrage littéraire honnête, impartial et intéressant... Pour ce qui du style épistolaire, je n'ai éprouvé aucune difficulté, mais en ce qui concerne l'historicité et l'insertion des photos et des dates, ce me fut plus difficile...

Certaines bonnes gens m'ont vraiment aidée et soutenue tout au long de ces multiples démarches alors que je pataugeais dans le marais fangeux d'un passé chargé de légendes, d'anecdotes, d'histoires, etc. L'humain est ainsi fait qu'il aime « redorer son blason » lorsqu'il s'agit de raconter certains événements relatifs à sa famille ou à ses origines... J'ai donc dû, à maintes reprises, démêler l'écheveau inextricable des fils de laine avec lesquels on m'avait tissé la trame d'histoires ou d'anecdotes diverses dont les dates et circonstances n'allaient pas toujours de pair avec la réalité, ce qui me conduisit à réécrire ce livre une troisième fois ! Je ne regrette aucunement les efforts, les fatigues, les déceptions et les nuits blanches passées et endurées à rédiger cet ouvrage. Le résultat en est valable et apportera, j'en suis certaine, à ceux et celles qui le liront, beaucoup de plaisir et de consolations !

Parmi les noms de ceux qui m'ont appuyée, certains se détachent : de l'ensemble des bonnes gens qui ont cru en mes capacités d'auteure, en me confiant la rédaction de ce volume. Ces personnes

méritent non seulement mes remerciements mais aussi ma fraternelle gratitude. Un sincère merci du fond du cœur à tous ceux et celles qui m'ont encouragée et appuyée pendant que je rédigeais ce livre. Dans une communauté humaine, il se trouve toujours des esprits négatifs, voire retors ou jaloux, pour dénigrer, calomnier, critiquer ou semer le doute. Il faut leur pardonner leurs tentatives de démolition : « Ce sont des amis qui s'ignorent », car, en agissant ainsi, ils nous obligent à grandir... C'est avec cette philosophie que j'ai repris le collier et que j'ai réussi à accomplir ce pèlerinage au cœur de notre histoire ! Je remercie donc :

Notre regretté et très aimé pasteur *Gilles Pelletier*, décédé subitement en 1996, qui, le premier, était venu me demander, en son nom personnel, puis au nom du conseil de la Fabrique de sa paroisse, de même qu'au nom de la municipalité de Val-des-Monts, de rédiger l'histoire de St-Pierre-de-Wakefield.

Tous les distingués membres de la *Fabrique de la paroisse de St-Pierre-de-Wakefield*, marguilliers et marguillières, responsables des divers comités, qui ont accepté le parrainage de ce beau projet d'un livre et d'un spectacle, en se faisant les éditeurs de cet ouvrage que je vous offre maintenant...

Notre pasteur actuel qui dirige notre paroisse, le révérend père *Pascal Nizigiyimana*, qui n'a jamais cessé de venir me consoler, m'encourager et me soutenir lorsque, malade ou à bout de forces, me prenait l'envie de tout lâcher... Merci, père Pascal, car vous avez toujours sur, avec le baume de vos bonnes paroles, me redonner confiance et courage pour continuer l'œuvre entreprise. Votre optimisme et votre dynamisme ont su me stimuler et m'inciter à aller jusqu'au bout ! Aussi, je vous dédie filialement ce livre.

M. Richard Thibault, ancien maire de St-Pierre, qui m'a prêté de dispendieux et fort intéressants livres de références.

M^{me} Lauréat Lachaine-Lago, une des doyennes de la paroisse, qui m'a fourni des renseignements et m'a remis de nombreux documents et photos concernant une époque dont elle a conservé un très vivace souvenir et que je n'avais point connue mais dont il ne me restait que le nébuleux souvenir de certains récits que j'avais entendus lorsque j'étais très jeune...

M^{me} Solange Mathé-Prud'homme qui, elle aussi, m'a prêté des photos et de la documentation qui m'ont permis de retracer le périple suivi par ses ancêtres, les Mathé et les Legrand, ainsi que ceux d'autres familles qui ont fait racines ici : les Perron, les Lachaîne, les Périard, etc.

M. Eldon Perron, un bon ami d'enfance, qui m'a apporté une enveloppe contenant le tracé généalogique de sa famille et de celle des Cleary, documents qui se sont avérés très précieux et qui m'ont permis de réaliser de très belles découvertes.

M^{me} Lorna Perron-Mathé, sœur d'Eldon (précité) et qui m'a, elle aussi, aidée et dirigée dans mes recherches.

M. Joseph de Rainville, petit-fils du premier pionnier et colonisateur du rang Templeton (aujourd'hui, le chemin du Carrefour ou route 366).

M. Wilfrid Perron, direct descendant de Louis-Pascal Perron, ancêtre de tous les Perron d'ici. Il est venu me porter de très belles photos et de précieux documents qui m'ont permis de tisser la trame de vie de certains de ses ancêtres.

M. et M^{me} Rolland Pélissier, qui m'ont également renseignée à plusieurs reprises sur leurs ancêtres et premiers pionniers d'ici.

M^{me} Yvette Mathé-Villeneuve qui, par sa gentille compréhension et son indéfectible soutien, m'a toujours fourni les renseignements dont j'avais besoin pour découvrir les circonstances se rapportant à divers événements de la vie des Mathé, des Villeneuve, des Dubois, etc.

M^{me} Fleuriat Lanthier-Lacombe, pour les belles photographies et les précieux renseignements qu'elle m'a fournis.

M^{me} Adrienne Poitras-Nadeau, pour les renseignements qu'elle m'a fournis sur les familles qui ont défriché et colonisé la partie nord-ouest de St-Pierre-de-Wakefield et qu'on a appelée à une certaine époque le « Fort à la mélasse ».

M^{me} Edna Paquin-Déziel, ma très aimée et aimable marraine, qui m'a fourni photos et documentation concernant les familles Déziel, Labrèche, Paquin, Benoît et Perron.

M^{me} Berthe Déziel-Miron, ma chère cousine et fille de ma marraine (tante Edna, précitée) et qui a consenti à me prêter le livre du

révérend père Julien Déziel, o.f.m., qui a rédigé toute la généalogie des Déziel.

M. Arthur Deschênes qui m'a souventes fois renseignée sur les origines des familles Deschênes, Dorion, Barbeau, Provost, etc.

M. Jean-Gaston Lachaine qui m'a fourni des photos très intéressantes et certains documents qui m'ont permis de découvrir d'excellents renseignements sur la « saga » des deux branches des familles Lachaine.

M. et M^{me} Jean-Pierre Hupé, mes chers neveu et nièce (Nicole), qui m'ont remis de nombreux albums de photos qui m'ont permis de retracer la généalogie de leurs ancêtres et de ceux de mon époux André Hupé.

M^{me} Laurence Dubois, épouse de feu Cléophas, qui a toujours généreusement accepté de répondre à mes questions lorsque je lui ai téléphoné pour obtenir des détails concernant la vaste lignée des Dubois.

M^{me} Jeanne Lachaine-Pelletier et son fils Yvon qui m'ont remis de très précieuses photos et des documents enrichissants qui m'ont permis d'illustrer et de décrire des événements importants survenus dans notre paroisse.

M. Raoul Despâties qui s'est toujours prêté volontiers à mes questionnaires, m'a fourni moult détails sur la vie des Amérindiens et m'a aidée à reconstituer certains faits dans leur contexte historique.

Mon époux André Hupé, pour son indéfectible soutien. Il a souvent consenti à vivre de longues soirées silencieuses alors que son épouse était accaparée par la rédaction de cet ouvrage, payant ainsi le prix d'être l'époux d'une écrivaine ! Je t'aime, André, et merci d'avoir été là lorsque j'avais besoin d'encouragement et de soutien.

M. et M^{me} Bernard Charette (Jeannette Miron), pour les photos et documents se rapportant aux familles Miron, Desormeaux, Smith, etc., et à certains événements survenus dans l'histoire de St-Pierre.

M. Richard Sauvé qui m'a aidée et a travaillé corps et âme à la mise sur pied et à la mise en scène du spectacle du centenaire. Ce dévoué professeur à l'école L'Équipage de Perkins a prouvé une fois de plus que la fraternelle harmonie est possible et réalisable entre St-Pierre et Perkins puisque des gens des deux paroisses ont

travaillé tous ensemble sans heurts ni frictions et ce, dans la fraternité la plus complète.

Mon frère Jean-Lou Déziel qui n'a jamais cessé de m'encourager et qui m'a fait l'honneur d'accepter un petit rôle dans le spectacle du centenaire de la paroisse... Merci pour tout, mont petit frère !

Mme Ghislaine Therrien-Sarrasin (la belle Honorine du spectacle) qui s'est dévouée sans compter pour donner de nombreux coups de main à l'auteure et à tout le monde, réécrivant, dactylographiant et révisant avec une patience exemplaire, le texte du spectacle, en plus de consacrer du temps à sa famille, à ses études, etc.

Mme Pauline Paquin-Pélissier (feu Georges) qui est venue, à maintes reprises, m'apporter photos, documents et renseignements sur les familles Pélissier, Paquin, etc., ce qui m'a permis de retracer les origines et l'histoire des ces familles.

M. l'abbé Laurent Martel. Un remerciement très spécial à ce prêtre très spécial qui a su, durant de longues années, diriger avec patience et courage notre destinée paroissiale et guider le troupeau parfois rebelle des brebis récalcitrantes que nous avons parfois été... Merci encore à cet ancien pasteur de notre paroisse, pour les nombreuses notes qu'il publiait dans nos bulletins paroissiaux, chaque dimanche, et qui relataient brièvement le passé historique de notre paroisse. Ces notes ont été pour moi et pour de nombreux paroissiens d'ici une source de précieux renseignements venus s'ajouter à ceux fournis dans ce livre.

Mme Julie Dagenais, directrice du Service des loisirs qui, en plus de jouer dans le spectacle, m'a fidèlement assistée et aidée pour l'impression des textes, la publicité, etc.

Mme Louise Sarrazin qui s'est dévouée sans arrêt afin de donner à nos fêtes du centenaire un cachet très particulier.

Mme Carmelle Boucher, notre patiente régisseuse, pour sa rassurante et constante présence et pour son inlassable dévouement.

Merci aux membres de ma famille immédiate, mon époux et mes enfants, qui ont dû, en maintes occasions, se faire silencieux, discrets et « oubliés », parce qu'il ne fallait pas « déranger l'auteure en mal d'inspiration » !

Enfin, merci à Jésus, à Marie et à saint Joseph. Ce sont eux qui ont tout fait ! En eux, j'ai puisé mes forces, la consolation et le réconfort pour mener à bien ce que j'ai entrepris !

PROLOGUE

RÉDIGER L'HISTOIRE D'UN PEUPLE et du coin de pays où ledit peuple a planté et fait grandir ses racines, les y a faites éclore avant de s'épanouir puis essaimer vers les diverses régions lointaines formant l'immense territoire qui allait devenir continent et « berceau de sa race », constitue une sorte de pèlerinage sacré... Et pour accomplir ce pèlerinage avec succès, il faut d'abord se faire pèlerin soi-même avec tout son cœur et toute son âme, pour plonger ses propres racines au fond de l'onde transparente des cours d'eau : fleuves, lacs et rivières qu'ont sillonnés nos valeureux pionniers, nos ancêtres... Voilà ce que c'est qu'être « pèlerin de l'Histoire » !

Avec vous tous, chers lecteurs et lectrices, je veux accomplir ce pèlerinage en remontant aux sources de notre petite histoire locale, régionale et paroissiale : c'est via le réseau des veines, des cours d'eau et artères de la terre que nous sentirons monter en nous la sève des érables et de la flore canadienne et que nous parviendrons à réaliser que notre cœur vibre et palpite à l'unisson du cœur de notre beau pays, parce que nos racines sont beaucoup plus d'appartenance amérindienne qu'européenne. La plupart d'entre nous qui vivons à St-Pierre-de-Wakefield, Val-des-Monts, comptons parmi nos lointains ancêtres un ou des aïeux de tribus amérindiennes, ces vrais fondateurs du Canada ! Conservons toujours la fierté et la joie d'être ce que nous sommes : Canadiens fiers et forts et chrétiens convaincus ! Fiers de notre langue et de notre appartenance à toute la lignée de nos braves aïeux et de nos premiers pionniers de quelque origine qu'ils aient été !

Avant d'entamer l'historicité de ce coin de pays que j'aime et je révère comme on respecte et conserve pieusement un écrin très ancien dans lequel ont été déposés de riches et chatoyants bijoux recueillis tout au long d'une existence humaine, je tiens à mentionner que cette belle paroisse de St-Pierre-de-Wakefield est devenue et

évoque pour moi ce riche écrin au creux duquel ont été recueillis et déposés les souvenirs d'une enfance très modeste mais immensément heureuse, en dépit des maladies et des épreuves qui s'y sont succédé mais ceci ne m'empêche pas de revenir souvent puiser, dans ce merveilleux écrin, de précieux renseignements et plusieurs souvenirs de mon passé, du passé des anciens et du passé de notre coin de pays...

St-Pierre-de-Wakefield, j'y suis née le 11 juin de l'an 1934, de parents paysans profondément chrétiens et très épris l'un de l'autre... J'ai grandi ici, je m'y suis épanouie et même si j'ai dû m'en éloigner un peu, à l'époque des études, j'avais ici mes racines et j'y suis toujours revenue. Je vis toujours ici et je vieillis paisiblement auprès de mon cher époux, André Hupé, ce fidèle et dévoué compagnon de ma vie. Amérindien Cree par sa mère (donc métis puisque son père était Blanc), André m'a épousée ici, en cette paroisse, le 18 août 1953, en la salle paroissiale parce que l'église de bois de 1898 avait été détruite par l'incendie du premier dimanche de mai 1953 (Fête des mères) et que la paroisse attendait la reconstruction d'une autre église...

André et moi avons élevé ici nos enfants : Sylvain, Bernard, Sylviane, Henri, Lucie (décédée), Laurent et Andrée-Ann et le petit Jean-Marc (décédé), maintenant tous adultes. Nous entamons ensemble le pèlerinage d'une vieillesse paisible, reconnaissants à Dieu de nous avoir gardés l'un près de l'autre, unis dans la tendresse et l'affection d'un couple vieillissant de corps, mais demeurant jeune de cœur et d'esprit !

En ce bel et précieux écrin d'amour au sein duquel André et moi avons conservé et déposé les expériences diverses d'une vie laborieuse, parfois difficile, mais riche d'expériences enrichissantes, d'obstacles vaincus et grâce à la foi que nous avons toujours nourrie, gardée et partagée parce qu'ayant grandi tous deux en des milieux profondément chrétiens, nous sommes toujours demeurés confiants en l'Amour infini de la divine providence et nous avons aujourd'hui la preuve incontestable que Dieu a veillé sur nous. Beaucoup de couples n'auraient pas pu résister à l'assaut de certaines tempêtes, tornades et ouragans que nous avons dû parfois affronter au cours de notre existence conjugale ! Et parce que, comme nos aïeux, nous avons la foi et l'amour, nous avons fini par accoster à bon port.

J'aurai donc à venir puiser souvent dans cet écrin de notre vie et de nos souvenirs, afin de pouvoir traduire et transmettre les sentiments qu'ont dû souvent éprouver nos grands-mères et nos mères face à certaines situations... Ayant moi-même donné naissance à plusieurs enfants en des circonstances pénibles et difficiles et ayant perdu ces petits êtres qui étaient ma raison de vivre, je n'aurai qu'à retourner puiser dans l'écrin de ma vie pour éprouver et exprimer fidèlement les sentiments de douleurs déchirantes, voire de désespoir, qu'ont éprouvés nos pionnières quand elles ont perdu des enfants !

Je pourrai donc, sans romancer ni inventer, décrire les sentiments qui s'emparent de l'âme et qui la font vibrer face à certaines circonstances qui constituent, qui tissent même la trame d'une existence humaine sortant de l'ordinaire... La noyade d'un fils, d'un frère, d'un époux... L'accident mortel d'un époux, écrasé ou broyé par une charge de billots ou un arbre, en forêt... L'accident fatal d'un époux ou d'un fils devenus infirmes pour la vie... L'épidémie qui emporte plusieurs de ses enfants... Les petits qui rentrent de l'école, pieds, mains et oreilles gelés parce qu'on n'a pas eu suffisamment d'argent pour les vêtir de façon à les protéger contre les morsures du froid glacial... Le mari qui s'enivre et rentre soûl parce qu'il est découragé ou qui a bu pour se réchauffer afin de pouvoir terminer sa journée en forêt... Les vêtements humides étendus sur une corde et séchant près du poêle... La maison qui prend feu et qui est détruite par l'incendie... Nos pionnières ont connu ces expériences torturantes et j'en ai vécu de similaires. Aussi suis-je en mesure de pouvoir traduire honnêtement les sentiments qu'ont éprouvés nos aïeules... Aussi, lorsque viendra le moment de décrire l'angoisse face à l'infirmité, la douleur de devoir dépendre entièrement de ses enfants et de son mari, et la peur de devenir fardeau et inutile pour la mère devenue infirme et impotente, je n'aurai pas à inventer : je saurai exactement de quoi je parle ! (Avantage paradoxal dont ne jouissent pas tous les auteurs !)

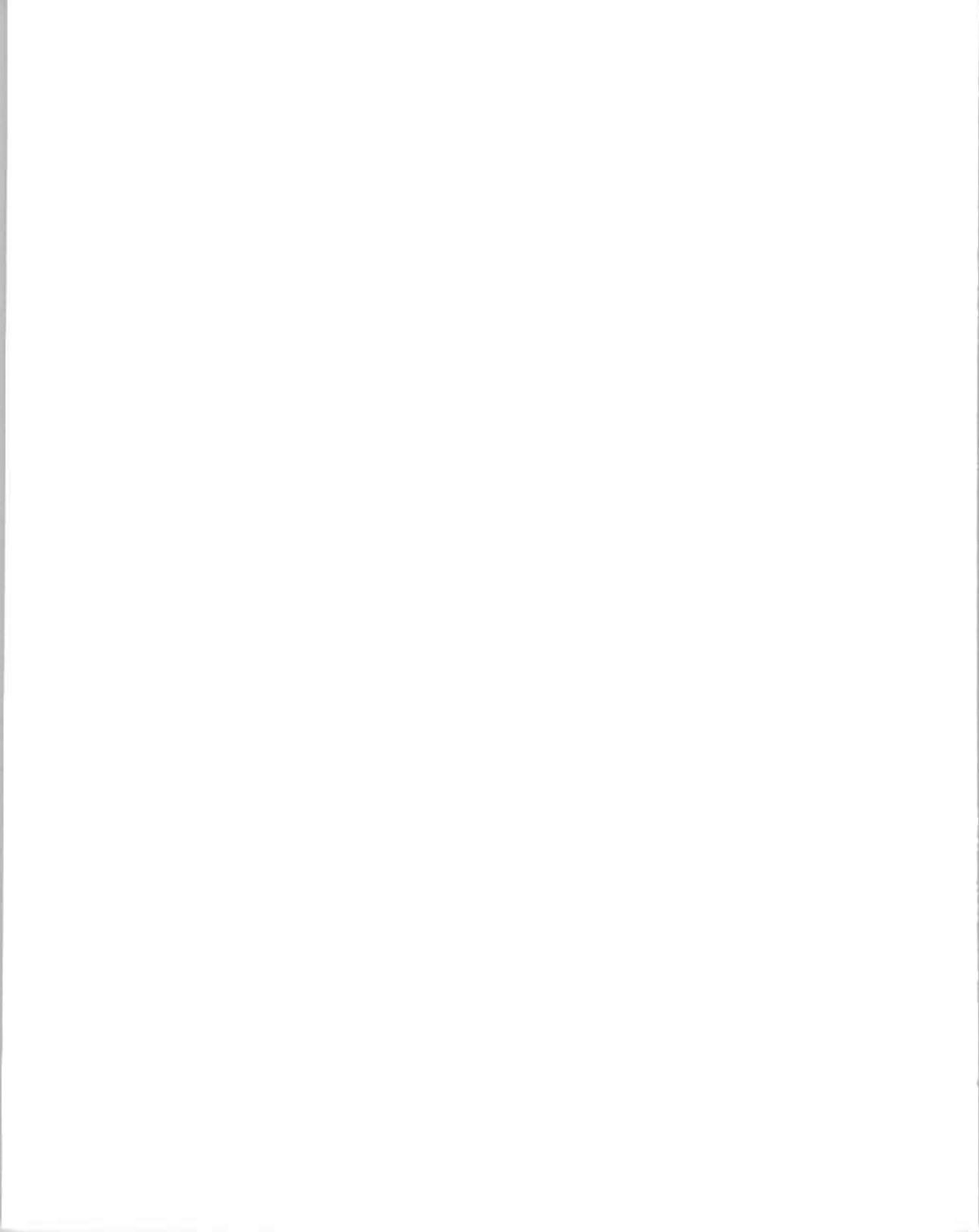
Et pour parler de pionniers-fondateurs de St-Pierre-de-Wakefield, il me faudra d'abord parler un peu de ceux qui les ont précédés et dont le souvenir menace de disparaître sous les voiles poussiéreux de l'oubli, ce qui serait injuste puisque si ceux-là n'étaient pas venus

explorer le continent d'Amérique, notre pays n'aurait jamais été découvert et nos vaillants pionniers ne se seraient jamais aventurés jusqu'ici. Effectuons donc un bref retour aux sources et découvrons ensemble la richesse et la beauté de notre histoire nationale afin d'en arriver à la richesse et à la palpitante beauté de notre petite histoire locale...

Et, sur le « métier à tisser notre histoire », je dispose les fils de bure, de soie, de coton et de laine des événements qui constitueront la trame de l'existence de nos ancêtres d'ici.

Je sais que certains lecteurs seront avides de retrouver les passages concernant leurs propres familles ainsi que les renseignements sur leurs origines... Je vous suggère d'être patients : on n'entreprend pas le tour du monde sans s'y être d'abord longuement préparé : Un explorateur ne s'aventure pas au sein d'une jungle ou sur un territoire mystérieux dans s'être d'abord muni de cartes géographiques, d'armes nécessaires à sa protection, sans provisions, de denrées nécessaires à sa survie ou ne négligerait pas de recueillir toutes les informations requises concernant les êtres qui y vivent, la faune, la flore, etc., afin de se familiariser avec les lieux à explorer. Ainsi, chers lecteurs et lectrices, devez-vous savoir : a) pourquoi les premiers Européens (Français, Anglais et autres) sont venus en Amérique ; b) d'où venaient les autochtones qui étaient déjà installés sur le continent américain ; c) pourquoi il y eut des frictions entre les deux groupes ; et d) pour quelles raisons tant de colons européens (anglais, français, écossais, irlandais, polonais, allemands, hollandais...) se sont exilés si nombreux jusqu'en terre d'Amérique... et ensuite jusque dans nos parages. Car il ne faut pas l'oublier, la plupart de nos ancêtres et de nos pionniers ne sont pas venus ici directement de leurs pays d'origine. Ils comptaient déjà plus d'un siècle d'histoire derrière eux lorsqu'ils vinrent d'établir à Glenn Livett, vocable que portait autrefois notre paroisse... Il est donc important que vous sachiez les antécédents de vos aïeux afin de mieux comprendre leurs tempéraments, leurs réactions et leurs attitudes face à certains événements qui ont marqué leur vie ! Et si nous sommes aujourd'hui dotés du tempérament vif, fier, combatif et agressif, c'est que cet héritage coule dans nos veines et nous vient des aïeux !

**UN SIÈCLE D'HISTOIRE
... EN MOTS**



POUR QUELS MOTIFS SONT-ILS VENUS EN CANADA?

LA FRANCE A ÉTÉ FORT LONGTEMPS un pays colonialiste, ça, tout le monde le sait, et c'est par ses « colonies en terres étrangères » qu'elle est devenue un « royaume » qui élargissait son territoire et sa puissance jusqu'au delà des mers et océans moins connus et à peu près inconnus et dont certains navigateurs plus téméraires osaient tenter de percer les mystères.

Des années 1200 à 1500, la France du Moyen Âge faisait face à une morosité et une désespérance telles que les rares poètes de l'époque (Villon et Rutebeuf, ces rares « prophètes médiévaux ») ont écrit de magnifiques complaintes qui traduisaient cette profonde angoisse qui triturait l'âme française face à l'extrême misère, la pauvreté lamentable du peuple formé de paysans ignares et frustrés qui croulaient sous le fardeau exorbitant des taxes et des impôts divers servant à payer les dépenses folles d'une bourgeoisie hautaine et frivole qui les exploitait !

En 1532, le roi François 1^{er} de France, âgé de 50 ans, épouse la fille du monarque Henri II d'Angleterre. La princesse Claude, âgée de 14 ans à peine, devient la reine de France sous le nom de « Claude de France ». La jeune et jolie souveraine ne tarde pas à se faire très vite l'« amie du bon peuple », n'hésitant pas à se rendre, à cheval et accompagnée des chevaliers du roi, son époux, jusque dans les mansardes et les chaumières des paysans, leur distribuant présents et denrées, histoire d'apprendre à les mieux connaître... Animée d'une indéfectible espérance qui prenait ses assises sur une foi profondément chrétienne qu'elle tenait de sa mère, la « bonne reine Claude », comme l'appelaient affectueusement ses sujets, se découvrit peu à

peu une vocation missionnaire... Ayant entendu les captivants récits des fabuleuses découvertes de Christophe Colomb, de Marco Polo, d'Americ Vespuce et autres explorateurs qui avaient précédé ces valeureux Italiens, Génois et Corses qui avaient agrandi les royaumes d'Espagne et de Navarre, la jeune reine conçut l'audacieux projet d'élargir les bornes du royaume de France « afin d'affermir et de solidifier les bases d'une royauté dont le trône menaçait de se crevasser et de se fissurer dangereusement à cause de la souffrance d'un peuple qui commençait à être malheureux et fatigué... » (Extrait d'une lettre de la bonne reine Claude à son royal époux, le roi François 1^{er}, car il était d'usage pour les couples royaux de s'écrire mutuellement quand ils étaient trop accaparés par les obligations de tenir leur Cour ou à recevoir des représentants d'autres royaumes.)

La bonne reine Claude obtint donc que son royal époux invite à la Cour tous les navigateurs reconnus qui avaient fait leurs preuves. Parmi ceux-là, un capitaine breton, natif de Saint-Malo et nommé Jacques Cartier, retint l'attention du roi et suscita l'intérêt de la jeune reine : « Il irait, disait-il, jusque par delà les mers et prendrait, au nom du Roy, possession de l'immense continent dont parlaient déjà d'autres nombreux navigateurs qui bourlinguaient les océans mais n'avaient pas encore découvert cette terre mystérieuse... »

Le roi, conquis par cette éventuelle possibilité d'agrandir son royaume, confia une caravelle au valeureux capitaine Cartier. Le 25 mars 1534, Jacques Cartier et sa caravelle de trois navires quittaient le port de Saint-Malo, sa ville natale, en partance vers ce continent mystérieux et inconnu découvert par le Génois Christophe Colomb environ un demi-siècle auparavant et auquel on commençait déjà à attribuer le nom d'un autre explorateur, l'Italien Americ Vespuce...

Jacques Cartier était un marin averti et expérimenté. Fils de marin, il avait grandi sur les quais de Saint-Malo et avait navigué auprès de son père dès sa prime jeunesse et de celui-là, il avait appris la lecture et l'usage des compas, de même qu'on lui avait enseigné le nom et la position des étoiles, ce qui lui permettait de situer les latitudes et endroit exacts où se trouvaient ses navires selon la position des étoiles. De plus, Cartier savait identifier les vents, l'odeur des vagues, etc. Nul mieux que ce capitaine chevronné pouvait prédire la tempête

et commander de mettre cap vers un des points cardinaux opposé à celui d'où surgissaient bientôt les vagues démontées et les bourrasques qui feraient dangereusement tanguer le navire !

Avant de se présenter devant le roi de France, Cartier avait mûrement planifié son projet et n'avait pas décidé sur un coup de tête de s'embarquer à l'aventure pour aller revendiquer de territoires au nom de la Couronne de France ! La France d'alors pataugeait dans un lamentable borborygme : guerres successives avec l'Angleterre, son sempiternel ennemi ; attaques sournoises des Turcs et de Sarrasins ; batailles intestines entre les clans du nord et ceux de l'ouest, etc. Ajoutez à cela, la misère du peuple qui se mourait sous l'exploitation éhontée des seigneurs et des bourgeois, agissant sous la coupole du roi, aveuglé par des « mignons » qui pullulaient à la Cour, et de l'Église assujettie et dominée par l'État, etc. Tout cet état de choses incita le Breton patriote et chrétien qu'était Jacques Cartier, à tenter l'impossible pour sauver la patrie !

L'équipage que se vit confier Jacques Cartier n'était pas de tout repos. Comme la plupart des souverains de son époque, qui se débarrassaient des indésirables épinglés sur leurs territoires en les embarquant sur les navires d'explorateurs qui partaient vers les terres lointaines, François 1^{er} fut tenté de « nettoyer » son royaume... Selon les *Relations des Jésuites*, on écrit que : « Face aux mœurs dissolues de la Cour de France, à la misère de la populace qui se voyait contrainte à utiliser la rapine et le vol, voire parfois le meurtre pour survivre, augmentant ainsi le nombre de criminels qui contribuaient à la surpopulation des prisons, Cartier, qui était un fervent chrétien doublé d'un mystique, accepta d'emblée de prendre à son bord la cinquantaine de "gibiers de potence" que lui offrait le roi en guise d'équipage : des anciens galériens, des marins qui lui seraient de grande utilité et rachèteraient aussi leurs crimes passés en contribuant à la gloire de la France. » Il n'avait pas froid aux yeux, notre fier capitaine malouin ! Il lui faudrait garder l'œil vif et la poigne solide pour tenir en mains et faire agir à son gré cette centaine de « malvats » dont les mœurs et les idées n'étaient pas celles de dociles et candides enfants de chœur !...

Il est incontestable que les origines de nos ancêtres ont d'abord pris naissance en Europe et que les ancêtres de nos ancêtres ont été,

pour la plupart, des Français, des Anglais, des Écossais, des Irlandais, des Belges, des Suisses, des Hollandais, des Danois et des Norvégiens. Nous sommes un peuple « du froid » et nos capacités d'adaptation en ce « pays de gels, de froids et de glacis » est une preuve irréfutable que nos ancêtres avaient déjà des « glaçons dans les veines » ! (Extraits d'une lettre du père Pierre Telmont-Desserres, o.m.i., et dont plusieurs ont été une précieuse source de renseignements sur la vie des premiers colons blancs qui vivaient parmi les peuplades amérindiennes vers les 1782-1840)...

C'est dans un rapport dressé par le vaillant missionnaire précité que j'ai retrouvé la liste des noms des premières familles qui osèrent s'embarquer à bord d'un des voiliers de Jacques Cartier, malgré la présence d'anciens prisonniers sur la Grande Hermine, parce que ces audacieux « voyageurs » fuyaient la terre de misère qu'était devenue leur patrie. La communauté des Franciscains (qu'on appelait alors les Récollets) consentit à envoyer certains de ses membres avec Cartier. La présence de prêtres et de religieux sur ce navire ne saurait qu'être bénéfique auprès de ces marins endurcis et accusés de lourds méfaits. Quelques familles paysannes ou de marins eurent l'audace de s'embarquer quand même. La vie sur le continent dont ils entendaient parler ne pouvait être plus pénible que l'existence qu'ils avaient vécue en France. Les premiers à venir ici sont les suivants.

Georges-André Prud'homme, sa femme enceinte, Marie-Louise Valteau, et leurs trois enfants : Louis-Jean, 16 ans ; Pierre, 15 ans et Jeanne, 3 ans. Ils sont tous originaires de Paimpol en Bretagne. Ils s'installeront plus tard à Québec et y feront souche, devenant ainsi les ancêtres des Prud'homme qui viendront plus tard en Outaouais...

Jean-Paul Valteau, frère de Marie-Louise (ci-dessus), son épouse Antoinette de Leséleuc, enceinte de 3 mois, et leurs deux fillettes : Henriette et Janette, de ravissantes jumelles de 6 ans. Originaires de Dinan en Bretagne. ils s'installeront à Laprairie puis à l'Ancienne-Lorette où leur nom de famille deviendra Vallée puis Lavallée.

Jean-Baptiste LeGrand, son épouse Jehanne-Corrine Laënnec et cinq enfants : Hyacinthe, 15 ans ; Marcelin, 13 ans ; Marie-Yveline, 11 ans ; Marie-Ange, 10 ans et Hyppolite, 8 ans. Les LeGrand feront souche à Québec et, environ un siècle plus tard, plusieurs membres

de cette famille viendront participer à la fondation de Ville-Marie et y commenceront la belle lignée des LeGrand. Ils deviendront les ancêtres du premier pionnier de St-Pierre, Hyppolite Legrand, fils de Jean-Baptiste qui, après avoir épousé Honorine Laënnec à Paimpol en Bretagne où il retourna et revint ici avec ses deux fils, Joseph et Adolphus, après le décès d'Honorine.

Achille-Omer Pasquin, son épouse Priscilla Aubert et sept fils : Louis-Médard, 15 ans ; Omer jr, 13 ans ; Henri, 12 ans ; Saül, 11 ans ; Isidore, 9 ans ; Salomon, 7 ans et Nicolas, 5 ans. Les Pasquin, originaires de Cap d'Antifer, en France, s'établirent à Québec puis sur l'île d'Orléans et fondèrent le village de Deschambault. Il devinrent les ancêtres des premiers Paquin d'ici.

Luis Carlos Mattaï (Louis-Charles Mathé), sa femme Carlotta Martinelli et leurs enfants : Carlos (Charles jr), 16 ans ; Benito (Benoît), 14 ans ; Eugénio (Eugène), 13 ans ; Giovanni (Jean), 12 ans ; Giuseppe (Joseph), 11 ans ; Arturo (Arthur), 10 ans ; Alfredo (Alfred), 9 ans ; Maria (Marie), 7 ans ; Giovanina (Jeanine), 6 ans ; Felicio (Félix), 5 ans et Anita (Annette), 4 ans. Cette famille italienne, originaire de Carrare, vint en Amérique à bord de la Grande Hermine parce que le père Luis Carlos était tailleur de pierres et sculpteur renommé. Comme on parlait beaucoup de possibilités de construire des églises chez les missionnaires, ce courageux père de famille, envisageant un avenir prometteur en son métier, décida d'un commun accord avec son épouse, de venir tenter sa chance en Amérique. Ils s'installèrent d'abord à Québec où Louis-Charles travailla à la construction de quelques petites églises de pierre taillée et aux murailles de la forteresse puis, plus tard, ils poussèrent l'aventure jusqu'à Montréal, puis Sorel, avant de s'aventurer jusque dans nos parages. Ils devinrent les ancêtres de nos pionniers, la belle lignée des Mathé d'ici... les colons, éprouvant de la difficulté à adopter la prononciation italienne (ils disaient « Matt..aé ») adoptèrent le patronyme français de Mathé.

Il y eut six familles d'ancêtres de nos ancêtres qui vinrent en Amérique vers les 1534-1600. Leurs descendants furent les pionniers et fondateurs avec d'autres familles qui vinrent les rejoindre sur les bateaux de Samuel de Champlain en 1608. Leurs enfants avaient

grandi, avaient épousé des Amérindiennes ou des filles des premières familles arrivées avec Cartier et les lignées se continuaient.

Il est donc très important de noter que nos premiers pionniers d'ici ne venaient pas directement de France ou d'Italie. Ils étaient, de fait, les descendants des premiers arrivés en 1534, puis en 1608 avec Samuel de Champlain qui reprit les expéditions entamées par Jacques Cartier qui, fatigué et malade, a fini ses jours retiré dans un monastère...

Samuel de Champlain, âgé de 42 ans, était, lui aussi, un marin chevronné comme son prédécesseur. Il était né et avait été élevé à Brouage, port de Charente-Maritime. Son enfance avait été bercée et nourrie de rêves aventureux de découvertes, d'exploration de terres lointaines, etc. Lui aussi amena avec lui des familles de colons comme l'avait fait Jacques Cartier, car ces courageux exilés avaient cet avantage qu'ils retrouveraient en Amérique d'autres familles de colons européens déjà établis et installés et qui les attendaient pour les accueillir. Voici les familles venues avec Samuel de Champlain.

Joseph-Louis-Adélin de la Chesneraie (plus tard Lachaine), veuf qui traversera avec ses quinze enfants : les jumelles Armande et Normande, 18 ans ; Félixine, 16 ans ; Adéline, 14 ans ; deux autres jumelles, Rollande et Yolande, 13 ans ; Amanda, 12 ans ; Félicien, 15 ans ; Lucien, 10 ans ; Damien, 9 ans ; Valérien, 8 ans ; Julien, 7 ans ; Célestin, 6 ans ; Florentin, 3 ans. L'ancêtre des Lachaine arriva donc à Québec en 1608 avec une progéniture qui constituait la plus vaste lignée de descendants dont les descendants viendraient plus tard défricher et coloniser notre coin de pays.

Charles-Edouard Lantiquier, dont le patronyme deviendra plus tard Lanthier, était natif de Normandie. Il avait épousé Edmonde de la Jemmeraye, dont la filleule Marguerite Dufrost de la Jemmeraye allait être plus tard connue sous le nom de Marguerite d'Youville, fondatrice des Sœurs Grises de la Croix. Edmonde était languissante, paralysée et épuisée, lors de l'embarquement à bord du gros voilier qui devait les conduire en Amérique, mais elle avait tenu à accompagner son cher époux avec leurs huit enfants : Adélin, 16 ans ; Wilfrid, 14 ans ; Honoré, 13 ans ; Jules-Yvon, 11 ans ; Florentine, 10 ans ; Léonce, 9 ans ; Edmonde jr, 8 ans et Adéline, 6 ans. Après

avoir fait souche à Québec. Edmonde décédée, Edouard quitta Québec et les descendants s'établirent dans les « pays d'en haut » (Saint-Jérôme, Sainte-Adèle, Mont-Laurier...), d'où certains vinrent, plus tard, à Glenn Livett (future municipalité de St-Pierre). Il est aussi important de noter que les Lanthier et descendants d'aujourd'hui sont des parents de la lignée de sainte Marguerite d'Youville.

Aristide-Honoré Lorrain et son épouse Marie-Louise Perrier, ainsi que leurs six enfants : Lauraine, 17 ans ; Alain, 18 ans ; Sylvio, 13 ans ; Hugo, 11 ans ; Henriot, 9 ans et Louis, 7 ans. C'est lors du deuxième voyage de Champlain que cette belle famille s'embarqua pour venir fonder en Amérique les bases d'une superbe lignée dont les descendants nous font honneur aujourd'hui.

Pierre-Jasmin de Villeneuve, notaire royal, et sa femme Yveline Lescarbot, s'embarquèrent pour l'exil vers l'Amérique avec leurs dix enfants : Pierre jr, 19 ans ; Robert, 18 ans ; Antoine, 16 ans ; Arthur, 14 ans ; Justin, 13 ans ; Armande, 17 ans ; Fernande, 12 ans ; Jasmine, 10 ans ; Janette, 9 ans et Bérénice, 4 ans.

Même si elle a été inscrite ici, elle n'en avait pas moins été la première à venir s'installer à Québec en 1608, puisque les grand-père, Louis Hébert, et sa femme Guillaumette Couillard avaient déjà fait souche à Québec lorsque l'arrière-petit-fils du célèbre apothicaire du roi (Louis Hébert précité) arriva à Québec pour s'y installer et y faire souche à son tour.

Joseph-Louis-Antonin Couillard et sa femme, Maryvonne Lescop-Hébert, avec leurs six enfants : Claude, 13 ans ; Firmin, 11 ans ; Marie-Rose, 9 ans ; Justin, 8 ans ; Jérôme, 7 ans et Marie, 6 ans. Cette dernière allait devenir mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, où elle allait fonder le premier monastère.

Nous sommes donc en mesure d'affirmer que nos fiers pionniers ne venaient pas directement de France, mais qu'ils étaient, à leur arrivée en notre coin de pays, les descendants de ces belles familles qui étaient venues en Amérique, bien avant eux. Plus tard, à leur suite, d'autres familles telles les Pellysier (ancêtres des Pélissier), les DuBoys (ancêtres des Dubois), les Mattai (descendants des premiers arrivés à Québec et ancêtres des Mathé actuels d'ici) sont venues s'installer en Amérique.

En 1642, Paul Chomedey de Maisonneuve, explorateur français, commandant le « Fier de Cœur », vient fonder Ville-Marie, qui allait devenir Montréal. Il emmène avec lui trois valeureuses familles : les de Rainville, les Jubinville et les Bianville (qui deviendront plus tard les Bainville et les Banville), familles originaires de Paris, qui feront souche à Montréal, Rivière-des-Prairies, Lachine, Saint-Grégoire de Napierville, et puis Sorel, avant de venir en Outaouais.

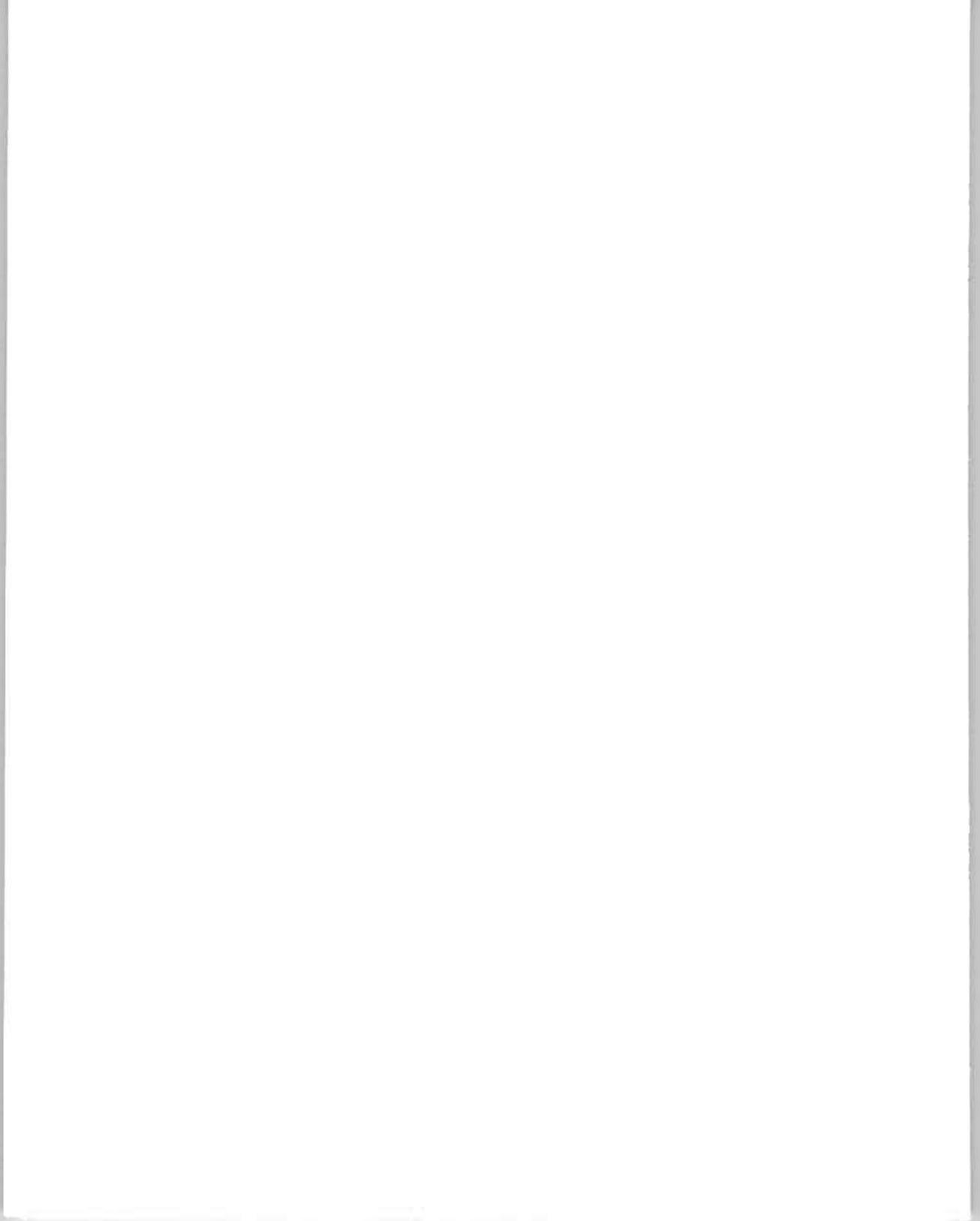
Et si ces bonnes et belles familles furent heureuses de rejoindre en Amérique les familles d'autres colons qui les y avaient précédées, elles réalisèrent bien vite que Ville-Marie n'était pas un endroit de tout repos. Les Iroquois (ancêtres des Mohawks), tribus formées de cinq grandes nations amérindiennes vivant sur le territoire du Canada et de ce qui allait devenir les États-Unis, n'acceptaient pas l'intrusion des Blancs ni la présence constante de ces « Visages pâles » sur leur territoire. De plus, survinrent de nombreuses années de conflits sanglants entre les nouveaux arrivés et les autochtones. Au cours de cette période de guerres et de massacres tout aussi sanglants les uns que les autres, plusieurs noms des ancêtres de nos ancêtres se sont inscrits au palmarès de notre histoire canadienne-française. Mentionnons au passage les noms de Dollard des Ormeaux, Lambert Closse, et ses fidèles compagnons : Adélarde Levac, Anselme Gaultier, Aristide DuBoys et Bernardin du Puys, ainsi que les noms de Madeleine de Verchères des Aulniers et de ses parents, Gabriel des Aulniers et Philomène Trottier.

À la suite du traité de Paris signé entre les Français et les Anglais, les colons y penseront à deux fois avant de faire confiance et de conclure une entente avec leurs « cousins » les Iroquois parce que les traiteurs et coureurs des bois hollandais, installés en Nouvelle-Angleterre (là où se retrouvent aujourd'hui les États du Maine, du Vermont et du Massachusetts) avaient offert leurs « amitiés » aux Iroquois pour la traite des fourrures et pour... attaquer les Français du Canada ! La vieille rivalité séculaire France-Angleterre reprenait de plus belle, et ce sont les pauvres colons canadiens-français qui allaient de nouveau en payer le prix !

Lorsqu'en 1763, les colons de Québec, de Montréal et des environs apprendront que la France venait de couper le cordon ombilical

qui les rattachait à la mère-patrie, en signant le traité de Paris qui les abandonnait définitivement aux mains de l'Angleterre puisque, par ledit traité, la France vaincue aux plaines d'Abraham de Québec en 1759, remettait à l'Angleterre toutes ses possessions et colonies d'Amérique, les colons se sentiront alors très blessés et lésés dans leurs droits et ce, avec raison. Après avoir affronté de multiples difficultés pour défricher la colonie et y bâtir un pays afin d'agrandir le royaume de France, voici que d'un désinvolte coup de plume, la Couronne de France les remettait entre les mains de l'ennemi ! Mutuellement, ils s'encouragèrent en se disant qu'après tout, les Britanniques n'étaient pas des « sauvages » ni des « barbares », et qu'il y aurait sûrement moyen de s'entendre et de dialoguer avec les nouveaux maîtres. De plus, les membres du clergé les exhortaient à la soumission, les convainquant qu'il valait mieux traiter et discuter en « civilisés » plutôt que de se révolter et de ruer dans les brancards, pour éviter une confrontation sanglante qui ferait encore des milliers d'innocentes victimes...

Soixante-cinq mille colons français et d'autres ethnies européennes choisirent alors de devenir Canadiens et de ne plus jamais redevenir Français. Ils avaient fait souche en Canada et plusieurs de leurs proches descendants (nos ancêtres) avaient déjà pris racine en terre canadienne... Ils refusaient de retourner vivre dans un pays qui, croyaient-ils, les avaient « trahis »... Ils ne tardèrent pas à entamer l'exode vers l'ouest et vers le nord, dans le but de défricher des terres et de s'y installer. Aux environs de 1800, les premières familles des descendants de ces valeureux nouveaux Canadiens poussèrent l'audace et le courage qui les animait à venir explorer la vaste région des Ottawahs ou Sédawéhs, amérindiens paisibles et accueillants pour les étrangers et qui vivaient en clans sur les rives d'une impétueuse rivière qu'on appelle aujourd'hui la rivière des Outaouais (nom francisé des Ottawahs ou Sédawéhs)... Ce furent les courageuses familles des Pélissier, des Mathé, des Legrand, des Dubois, des Paquin, des Lachaine et des Perron qui arrivèrent les premiers dans ce coin de pays aride, sauvage et difficile qu'on appelait « Death Valley » (Vallée de la mort) puis Glenn Livett et qui allait devenir Saint-Pierre-de-Wakefield...



Chapitre II

LES PREMIERS ARRIVÉS ICI

ENCORE DE NOS JOURS, la question demeure et devient souvent ardent sujet de conversation, et cela m'amuse parce qu'elle n'a point sa raison d'être. Qui, des Pélissier, des Legrand, des Mathé ou des Paquin sont arrivés à Glenn Livett ou Death Valley, les premiers?... Aux Archives nationales du Canada, à Ottawa, j'ai retrouvé, selon les rapports rédigés par George C. Wilson, arpenteur britannique à la solde de la Couronne d'Angleterre, que le territoire de l'Outaouais devait être arpenté et divisé en concessions destinées à être accordées aux colons « canadiens » qui en feraient la demande et que la première concession à être arpentée par fut celle de Wilson's Corner (Coin de Wilson), là même où ledit Wilson avait planté le premier « piquet de fer » en 1837, établissant ainsi le « point de jonction » d'où devaient être arpentées toutes les autres concessions en allant vers le nord...

Il y allait de l'intérêt de l'Angleterre d'encourager les colons canadiens qui allaient devenir nos premiers pionniers, à défricher et coloniser les territoires qu'elle avait conquis plutôt que d'y envoyer des Européens. Les colons canadiens, Français et Anglais, étaient déjà « adaptés » à la vie rude et difficile d'ici. Ils connaissaient les mœurs des Amérindiens ; plusieurs avaient même contracté des mariages consanguins en épousant des Amérindiennes alors que certains Amérindiens avaient pris femmes chez les filles des colons... Il serait donc plus facile pour les colons désormais officiellement « canadienisés » d'obtenir et de défricher une ou des concessions que pour un colon européen qui, ne connaissant ni le climat, ni les mœurs, ni la façon de défricher des forêts vierges, sauvages et dangereuses, ne tiendrait pas le coup.

D'ailleurs, peu importe de savoir « qui » est arrivé le premier ou le dernier, ni qui a donné le premier coup de hache ou de bêche, ce

qu'il importe de se rappeler c'est qu'un jour, un vaillant colon s'est risqué, envers et contre tout, à venir construire une cabane en bois rond en pleine forêt, afin d'y installer sa famille et y fonder une lignée de fiers descendants que nous connaissons aujourd'hui.

En 1840, Hyacinthe Legrand, fils de Jean-Baptiste, demanda et obtint une concession de 200 hectares (environ 6 000 arpents, selon les mesures françaises) sur les bords du magnifique lac de La Blanche (ainsi nommé parce qu'il était tributaire de la fougueuse et impétueuse rivière qui portait ce nom, et qui allait devenir notre lac St-Pierre). Le brave Hyacinthe obtint de diviser la concession avec son ami Louis-Charles Mathé dont il comptait épouser sa fille Osiana, et qui désirait lui aussi s'établir dans les parages du lac de La Blanche. La division de ladite concession fut accordée et, dès 1841, furent érigés les deux premières maisons de bois rond sur les berge du lac. La maison d'Hyacinthe a été originellement construite à l'endroit où se trouve aujourd'hui la pointe Coldwell, et celle de Louis-Charles à l'endroit dans la superbe baie Mathé qui fut longtemps le site de célèbres régates et autres événements sportifs aquatiques, organisés par le direct descendant de Charles Mathé de regrettée mémoire. Ledit site est actuellement la propriété de M. Jean-Yves Mathé, fils de Falconio Mathé et de Jacqueline Hunault.

La paroisse, ou municipalité, de Glenn Livett fut longtemps divisée en deux parties très importantes : le « Haut du Lac » (partie nord) et le « Bas du Lac » (partie sud), à cause du lac de La Blanche qui s'étendait de la rive nord jusqu'à la rive sud, laissant surgir quelques rares îles et quelques pointes ou caps de roche hors de ses eaux profondes et sombres... Il n'existait alors aucun pont et le seul moyen de communiquer d'une rive à l'autre était le canot ou la chaloupe...

La partie sud (celle du Bas du Lac qu'on appellera plus tard le « coin Déziel ») était formée de terres arides, rocailleuses, marécageuses entre des montagnes abruptes et dont l'accès difficile décourageait les plus hardis colons et les empêchait de se risquer en Haut du Lac.

En 1840, la même année où Hyacinthe Legrand construisait son habitation sur les rives du lac, Pierre-François-Célestin Péliissier et sa jeune épouse irlandaise, Clothilde Scallon, arrivaient à Glenn Livett

pour s'établir sur la concession qu'ils venaient d'y obtenir (là où on peut admirer aujourd'hui les très belles demeures de l'arrière-petit-fils de Pierre-F.-C.), M. Roland Pélissier, et de son fils Robert, non loin de la route Principale, la 307 actuelle).

C'est donc dire que les deux premières familles à venir s'installer à Glenn Livett furent les Pélissier (Bas du Lac) et les Legrand (Haut du Lac). Mentionnons que l'ensemble formé par le Bas et le Haut du Lac était appelé Glenn Livett en souvenir du maquignon (marchand de chevaux) qui était venu d'Angleterre jusqu'en Canada, vers les années 1837-38 et y avait importé les premiers chevaux de trait (des Clyde) ainsi que de magnifiques percherons belges (environ 150 chevaux) destinés à être distribués aux colons ayant obtenu des concessions importantes pour lesquelles Sa Majesté la Reine Victoria accordait cinq années maximum pour défricher, ensemercer, construire une maison familiale en bois rond, une étable, une écurie, une grange, un hangar à bois et un poulailler. Avec les deux chevaux, le colon recevait également : 1 vache, 1 veau, 10 volailles (poules ou canards), 1 porc, 1 truie, 1 poêle à bois, 1 charrue à soc de métal, 1 pioche, 1 bêche, 1 hache et 1 godendart. C'est avec un tel « stock » que nos premiers pionniers, fiers de l'aubaine, ont commencé à bâtir notre coin de pays !

Les chevaux importés en Canada par Mr. Glenn Livett étaient des bêtes magnifiques : les Clyde, au pelage d'un noir jais, étaient musclés et énergiques. Il s'avèrent extrêmement utiles pour les corvées de défrichage, de labours et pour le charroyage du bois de charpente, du bois de chauffage, etc. La moyenne d'âge du cheval étant d'environ vingt ans, il arriva souvent que Mr. Livett dût importer d'autres chevaux de trait et de races différentes ; le colon qui se voyait contraint de remplacer un cheval ne le faisait qu'avec beaucoup de chagrin puisque cet animal devint très vite partie intégrante de la vie familiale des colons et on les aimait comme des « amis » et même des « membres de la famille » ! « Depuis l'aube des temps, a écrit un jour un missionnaire, le cheval, cette noble créature de Dieu, a participé aux joies, aux peines, aux labeurs, aux succès, aux batailles comme aux festivités des hommes. Il a porté les conquérants envahissant les villes ; il a tiré les chars de guerre comme les premiers

traîneaux ou carrioles qui transportaient les familles ou les clans... Il a traîné les voituresses d'enfants qu'on portait au saint baptême, comme les cabriolets panachés où s'installaient les nouveaux mariés, ainsi que les corbillards dans lesquels gisait le cadavre d'un membre de la famille qu'il servait humblement. »

La race des Clyde fut d'abord importée en Irlande où elle avait résulté d'un croisement de chevaux anglais (dont j'ignore l'espèce et le nom) avec de robustes chevaux belges qui avaient ensuite été importés en Angleterre avant d'être conduits et logés dans les écuries royales de leurs majestés la Reine et son époux princier qui raffolaient de l'équitation et s'y adonnaient volontiers, même si cette race robuste était plutôt destinée aux lourds travaux qu'à être chevauchée par les fesses royales d'une reine et de son prince ! Mais la fouguese souveraine ne se souciait guère de ces détails : elle aimait les chevaux et quelle qu'ait été leur race, elle acceptait de les monter et de les chevaucher pour passer en revue sa garde royale...

Pierre-F.-C. Pélessier, premier pionnier à venir explorer et s'établir au bas du lac de La Blanche, s'y rendit d'abord à cheval à travers la forêt (il n'y avait aucune route à l'époque). et, accompagné de sa jeune épouse, qui était aussi une cavalière émérite. Ils étaient tous deux partis de Wilson's Corner et avaient monté vers le nord, accompagnés de guides amérindiens qui connaissaient parfaitement les parages. Ils choisirent un site magnifique en pleine forêt et doté d'un torrent où frétilaient la truite, la carpe et le brochet ! Pierre-François-Célestin Pélessier et sa femme, Clothilde Scallon, (ravissante Irlandaise dont le père James Scallon, médecin, pratiquait à Québec et qui, devenu veuf, avait confié l'éducation de sa fille aux Ursulines de Québec) présentèrent une demande officielle pour obtenir cette concession... Ils l'obtinrent au cours de l'année qui suivit et s'organisèrent pour devenir « colons » à Glenn Livett. Pierre-F.-C. et son épouse devinrent donc les premiers pionniers du Bas du Lac, à la même époque où Hyacinthe Legrand, sa femme Sophie Rathier, ses fils, Hypolite, Anatole et Félicien, ainsi que leurs voisins, Louis-Charles Mathé et sa famille s'installaient sur les rives du lac de la Blanche, c'est-à-dire en Haut du Lac. Plus tard, Hypolite Legrand héritera de la concession paternelle et s'y installera, devenant ainsi le premier colonisateur et

défricheur du Haut du Lac... Il n'y a donc point motifs à se quereller : ce sont les Pélissier, les Legrand et les Mathé qui ont été les premiers pionniers et défricheurs de St-Pierre-de-Wakefield avec les centaines d'autres familles d'ici qui vinrent plus tard se joindre à ces valeureux et courageux, voire audacieux explorateurs qui ne craignaient pas de laisser derrière eux ces endroits où ils avaient fait souche : Québec, Montréal, Sorel, Rivière des Prairies, Saint-Jérôme, et où ils possédaient de belles propriétés ou exerçaient souvent un métier rémunérateur ou une profession libérale (médecin, avocat, notaire, professeur) pour venir défricher et agrandir ce pays qu'ils aimaient déjà et où ils désiraient continuer leur lignée !

Avant son arrivée ici, Pierre-F.-C. Pélissier était un jeune médecin établi à Sorel où il exerçait sa profession avec succès et jouissait d'une clientèle assidue et fidèle. Le couple Pélissier avait alors trois fils : David, Paul-Arsène et Louis-Pierre, et une fille, Gabrielle. Les fils étudiaient au collège classique de Kamouraska où la famille avait déjà vécu avant de venir à Sorel, et Pierre-F.-C. décida qu'ils y resteraient pensionnaires jusqu'à la fin de leurs études. David se destinait aussi à la médecine, Paul-Arsène à une carrière libérale (il désirait devenir avocat), tandis que Louis-Pierre se destinait au notariat. Les trois garçons terminèrent leurs études à Kamouraska et s'y établirent pour y exercer leur profession... Pierre-F.-C. et Clothilde désiraient continuer la lignée et agrandir leur famille. Ils eurent un autre fils, une fois installés dans leur maison de bois rond de Glenn Livett : un ravissant petit garçon qui allait, plus tard, fonder et continuer la superbe lignée des Pélissier d'ici.

Clothilde Scallon-Pélissier était une catholique fervente. Ayant appris que des missionnaires oblats de Marie-Immaculée parcouraient la région des lacs, elle se rendit à cheval jusqu'à Ottawa, au petit Collège des oblats et y rencontra le révérend père Ovila Paquin, un Français qui, peu de temps auparavant, était venu célébrer le saint sacrifice de la messe à La Blanche, petite localité voisine qui allait devenir Perkins, et elle obtint du bon vieux missionnaire qu'il vienne jusque chez elle y baptiser son enfant nouveau-né... Le zèle infatigable des missionnaires oblats est reconnu : quand il s'agit de « consacrer » une âme à Dieu, ou d'enrichir l'Église avec un fidèle

de plus, leur dévouement ne connaît plus de limites : Le père Paquin, qui était de la trempe des vrais explorateurs et découvreurs et qui maniait l'aviron ou la pagaie avec la dextérité d'un Amérindien, et qui montait à cheval avec l'aisance d'un cavalier chevronné, accepta d'emblée. Un mois plus tard, le courageux père Paquin vint chez Pierre-F.-C. Pélessier et Clothilde Scallon célébrer la première messe et administrer le baptême au petit Arsène-Joseph-Olivier, qu'on allait appeler Arsène-J.-O. : Arsène, en souvenance du grand frère aîné qui vivait à Kamouraska, et Joseph-Olivier, en mémoire des frères de Clothilde, Joseph-Edward et Oliver, qui vivaient en Irlande...

Au cours des deux années précédentes (1837-1838), une nouvelle famille avait lié connaissance avec celle des Pélessier et envisageait sérieusement la possibilité de venir s'établir à Glenn Livett sur la partie ouest de la concession de Pierre-F.-C., qui consentait à lui vendre cette parcelle de sa concession : M. Gilles Lanthier, de Saint-Jérôme où il avait commencé à rétablir son commerce d'antiquaire, n'était à Glenn Livett que depuis quelques semaines, avec son épouse Mariannah Gélinas-Despâties, Huronne adoptée par une famille mé-tisse nommée Déhpathee (aujourd'hui Despâties) et avec leurs deux fils : Joseph-Wilfrid, 5 mois et Isidore, 4 ans. Ce fut Clothilde qui, avec l'assentiment de son époux, invita Gilles Lanthier et Mariannah à être « dans les honneurs » (selon les termes de l'époque), c'est-à-dire à devenir parrain et marraine de son fils, le petit Arsène-J.-O. Ce signe de reconnaissance toucha profondément Gilles et Mariannah et, dès lors, une amitié indéfectible allait unir ces deux belles familles !

Le jour du baptême d'Arsène-J.-O., plusieurs autres familles nouvellement arrivées dans le secteur vinrent, sur l'invitation expresse de Pierre-F.-C. et de Clothilde, assister à la célébration de la première messe en Bas du Lac et y faire, elles aussi, administrer le baptême à leurs nouveau-nés. Joseph Donovan, Algonquin, et sa femme Eva Cole vinrent faire baptiser leurs fils de 6 mois, Dalton, et leur fille de 2 ans, la petite Mary-Clara... Ils vivaient en forêt, là où se trouve aujourd'hui le rang des Dubois... François de Rainville et sa femme Levina Young demandèrent que soit baptisé leur fils Francis, âgé de 6 semaines... Les de Rainville vivaient alors sous la tente et

avaient commencé à se construire une maison de bois rond, là où se trouve, de nos jours, la propriété de M. Joseph de Rainville, descendant direct de Francis.

Ce fut à cette occasion que le père Paquin décréta que désormais, cette chaleureuse demeure où il avait été si bien invité, accueilli et hébergé servirait de chapelle et serait connue sous le vocable de « mission Pélissier » puisque c'est en cette « mission » que seraient maintenant célébrées les messes, administrés les sacrements, etc. Ce lieu s'avérait aussi idéal pour y accueillir les prêtres, missionnaires et autres membres du clergé. On imagine facilement le sentiment de légitime fierté que durent ressentir Pierre-François-Célestin Pélissier et Clothilde Scallon en entendant le bon père Paquin consacrer leur maison en la décrétant première chapelle et en lui attribuant le beau titre de « première mission » !

Si le Bas du Lac commençait à vivre avec la visite des missionnaires à des périodes régulières, les colons du Haut du Lac, eux, n'étaient pas demeurés inactifs. Hyacinthe Legrand réclama la visite des missionnaires et, le lendemain du baptême d'Arsène-J.-O., le père Paquin remonta le lac de la Blanche jusqu'à la pointe rocheuse sur laquelle se dressait la maison de bois rond d'Hyacinthe Legrand et y célébra la première messe en Haut du Lac. Là aussi, plusieurs enfants reçurent le saint baptême des mains du bon vieux missionnaire. Aldéric Robillard et sa femme, Osiana Mathé, firent baptiser leur fillette de 8 mois, la petite Gracia Robillard, qui allait devenir plus tard M^{me} Pierre Pelletier et deviendrait ainsi l'aïeule de la superbe lignée des Pelletier d'ici... Louis-Félix-Pierre Lachaine y fit administrer le saint baptême à sa dernière née, âgée de 8 mois, la petite Marie-Louise, qui allait devenir l'épouse de Joseph (Jos) Benoît, le fier ancêtre des Benoît de St-Pierre-de-Wakefield... Louis-Charles Mathé et son épouse Carlotta y firent baptiser leurs fils âgé de 3 mois, le petit Charles, qui devait plus tard épouser à Québec, où il travaillait, la belle Marie-Adélaïde Périard, avant de revenir s'établir sur la concession de son père où il allait fonder et engendrer la magnifique lignée des Mathé à St-Pierre-de-Wakefield.

Les familles Paquin arrivèrent en Haut du Lac à la même époque où les Pélissier, les Dubois et les de Rainville, ainsi que les Lachaine

et les Perron venaient s'établir sur les concessions qui leur étaient octroyées par le Gouvernement britannique... Le fait d'être ainsi « embarqués sur le même bateau » (selon l'expression populaire) fit en sorte que de très solides et indénouables liens se créèrent entre les colons d'en bas et ceux d'en haut.

Ce fut Louis-Pierre-Médard Paquin, fils de Nicolas Paquin, qui, le premier, avec son fils Norbert, vint explorer et visiter la rive ouest du lac de la Blanche, alors que les Legrand, les Mathé et quelques familles amérindiennes y étaient déjà installées. Médard avait obtenu une concession en cet endroit et il le légua à son fils Norbert qui s'y installa avec sa quatrième épouse Julienne Lachaine qui lui donna de nombreux enfants, constituant ainsi la plus nombreuses lignée de Glenn Livett à cette époque. Les Paquin, dont le nom s'écrivait originellement Pasquin, avaient laissé tomber la lettre « s » lorsqu'ils s'établirent sur l'île d'Orléans après leur arrivée à Québec dès les débuts de la colonie. Les Paquin comptent donc parmi les premières familles ancestrales qui sont venues en Canada qu'on appelait alors Nouvelle-France. Ils comptent, avec les familles précitées, parmi les premiers pionniers de Glenn Livett d'en Haut du Lac.

Il n'y a donc ici aucune matière à discussion : nos pionniers ont tous mis la main à la cognée, aux manchons des charrues, des bûches et des godendarts, des sciottes et des haches, et le sol de notre coin de pays a été abreuvé de leurs sueurs à TOUS pour fonder cette paroisse dont nous sommes fiers et où reposent les dépouilles de ces héroïques fondateurs du pays de chez nous !

LES PATRONYMES CHANGENT AU COURS DES SIÈCLES

LES PATRONYMES, OU NOMS DE FAMILLES, ont, comme les gens, évolué et changé souvent d'orthographe et de signification au cours des siècles... Les raisons de ces changements avaient de sérieuses raisons d'être : les invasions romaines en sol français obligeaient les gens du peuple à déménager de régions en régions, et les descendants pouvaient écrire leur nom de façon différente de celui du chef de famille (père, oncle ou grand-père), surtout lorsque la tête de celui-ci était mise à prix par les autorités romaines auxquelles un membre ou un chef de famille avait pu nuire d'une façon ou d'une autre. Il y allait alors de la volonté et de la nécessité de se protéger contre les représailles d'un ennemi vindicatif et dangereux. Alors, on changeait l'orthographe et la prononciation du patronyme familial et on adoptait souvent un dérivé du nom original mais qui en était différent.

Des premiers immigrants venus de France dès les balbutiements d'une colonie qui essayait de naître les Pellysier, les Pasquin, les Mattai et les La Chesneraie conservaient jalousement leur identité première, en souvenance de leur Europe natale...

En Europe les Pellysier en avaient vu d'autres et les attaques iroquoises ne les effrayaient guère plus que celles des Anglais qu'ils appelaient avec mépris les « insectes venus de la brume » dont les morsures forcenées dérangeaient certes, mais ne les feraient pas mourir. (Extrait d'un message expédié par courrier à cheval et signé de la main du comte Urbain de Pellysier du Forez au roi François 1^{er}.) Notons que le roi François 1^{er} venait d'épouser la ravissante princesse Claude, fille de Henri II d'Angleterre à l'époque où la lignée

des Pellysier régnait en seigneurs et maîtres sur la giboyeuse région du Forez (vieux mot français pour forêt). Ils y pratiquaient la chasse avec arcs et le trappage avec pièges, ce qui leur permettait d'exercer le métier enviable et très enrichissant de commerçants de fourrures et de pelleteries toutes plus somptueuses les unes que les autres.

Le roi François 1^{er} venait de réunir la région du Forez à la Cour de France pour plaire à sa jeune épouse, la bonne reine Claude qui raffolait des pelisses (mantes) de fourrures que lui confectionnaient les membres des familles Pellysier du Forez. Situé sur la rive nord-ouest du Rhône, le Forez connut une prospérité sans précédent grâce à cette prédilection de la reine Claude.

Tous les pairs et courtisans de la Cour de France (ministres, militaires, dames et autres gens de la noblesse, et même gens de l'Église) se trouvèrent soudain en mal de chaleur et les commandes de pelisses de bottes fourrées de martre, de vison, d'écureuil, de lapin, de lièvre, de loup et de renard, ainsi que les robes et les vertugadins (hautes coiffures) ornés de ces riches fourrures, furent bientôt réclamés et commandés à grands cris par toute la courtoisnerie de la Cour de France. Les Pellysier faisaient des affaires d'or et, reconnus bientôt comme les fourreurs attitrés de la Cour, ils ne suffirent plus à la tâche. Ils com-mencèrent à songer à changer de métier... surtout que le prince de Médicis, Laurent 1^{er} le magnifique, cet hirsute barbare italien, attaqua le Forez avec 5 000 hommes, s'en empara et en fit cadeau à sa fille, l'arrogante et cruelle Catherine de Médicis qui se déclara reine et en assuma la régence. Et cette fantasque « reine de pacotille » eut le culot de dresser l'emblème de l'aigle romain et de hisser pavillon dans le ciel de la France !

Des nobles aussi fiers que les membres de la lignée des Pellysier ne pouvaient tolérer cet affront. Aussi, le comte de Pellysier arma-t-il des troupes, organisa une armée de 7 000 hommes et attaqua les gardes anglais du palais de Catherine de Médicis à Massy, en 1531. La bataille fut sanglante. Attaqués par surprise, environ 200 soldats de la reine furent sauvagement massacrés tandis que les hommes du vieux comte que la reine appelait « vieux tigre » pénétraient dans le palais, pillant, incendiant et détruisant tout sur leur passage. La reine, réveillée en sursaut et affolée, s'enfuit avec l'aide de deux femmes

de chambre et se réfugia jusque sous les douves du château dont elle avait fait son palais et y demeura cachée jusqu'au milieu du jour suivant alors que déguisée en domestique, elle s'enfuit hors de France pour regagner l'Italie.

Le vieux comte Urbain avait perdu une cinquantaine de soldats au cours de cette bataille et sa tête fut mise à prix par cette reine despotique. Les Pellysier, protégés par la Couronne de France, se rapprochèrent des familles des régions environnantes et bon nombre de familles françaises apprirent à connaître ces seigneurs du Forez qu'on avait longtemps considérés comme des batailleurs, des intransigeants qui ne laissaient personne traverser leur territoire de chasse.

Après la fuite de la reine en Italie, les Pellysier se retirèrent à Paris, mais leur quiétude fut de courte durée. Catherine de Médicis était vindicative et rancunière. Catholique dotée d'un fanatisme meurtrier, elle haïssait les protestants français et n'hésitait pas à les faire assassiner. Par exemple, cette « nuit des longs couteaux » (la nuit de la fête des Saints Innocents) au cours de laquelle 4 000 huguenots (comme les appelait la reine) furent sauvagement assassinés et massacrés par les hordes de la reine sanglante, surpris dans leur sommeil et lâchement massacrés pour le simple motif qu'ils étaient protestants !

Les Pellysier étaient de fervents catholiques et ils respectaient les autres dénominations religieuses et croyaient fermement en la possibilité d'une fraternité universelle. Ils ne purent donc pas tolérer la cruelle persécution dont les malheureux protestants étaient les innocentes victimes. Le « vieux tigre », le comte Urbain de Pellysier, se rendit auprès du roi François 1^{er} et de la bonne reine Claude. Face aux invasions sanglantes et à l'ampleur des dégâts et des atrocités commis par cette « parvenue » qu'était la Médicis, ils envisageaient des représailles mais hésitaient à faire couler le sang de milliers d'innocents qui n'avaient rien à voir avec le fanatisme religieux que fomentait cette « illuminée de Médicis » (termes du vieux comte quand il parlait de cette reine). D'ailleurs, la famille des Médicis n'était en fait qu'une riche famille de banquiers florentins qui, à partir de 1434, devinrent immensément riches et se servirent de cette colossale fortune pour tirer les ficelles de tous les rouages gouvernementaux des autres pays dont ils soudoyaient les représentants de l'État, que ce

fût en France, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Hollande ou en Belgique ! La France s'appauvriissait sous la botte italienne des Médicis dont la puissance s'élargissait de plus en plus et était affaiblie par ses guerres contre l'Espagne et contre les hordes barbares des Sarrasins qui l'avaient envahie et pillée à maintes reprises, la France se trouvait dans l'impossibilité d'armer des troupes afin de bouter la « macabre parvenue » hors des frontières françaises (selon les termes employés par la bonne reine Claude elle-même)...

Le plus dangereux, voire le plus cruel et impitoyable membre du clan des Médicis était Onésime l'ancien, père de Laurent 1^{er}, dit le magnifique, le père de Catherine de Médicis qui avait hérité du goût sanguinaire de son père et du goût de la guerre et de la torture de son grand-père, Onésime l'ancien, celui-là même qui avait conquis le Forez et plusieurs régions du nord-ouest de la France et qu'il avait données à sa petite-fille afin qu'elle les régente et y établisse son règne et son trône.

La vie à Paris était devenue insoutenable. Le roi François 1^{er}, malade et presque impotent, ne dirigeait plus les destinées de son pays ni de son peuple, ne faisant que de rares apparitions à la Cour. La bonne reine Claude se tourna alors vers le « vieux tigre », espérant qu'il trouverait une solution pour débarrasser la France de ces indésirables Florentins. Le vieux comte Urbain de Pellysier du Forez, malgré son âge avancé (il avait maintenant franchi le cap de quatre-vingt-dix ans) eut pitié de la France. il déclara d'abord à la reine qu'elle pouvait compter sur son aide mais qu'il devait d'abord retourner chez lui dans son Forez bien-aimé ! La reine, perplexe, accepta le marché auquel elle ne comprenait rien, mais fit confiance au vieux comte qui regagna aussitôt son repaire du Forez... après s'être assuré que l'alliance de toutes les familles aristocratiques des régions environnant le Forez ne lui manqueraient pas, advenant un « coup de massue » sur le crâne des Médicis. Toutes les familles nobles et bourgeoises de Bonjoye, de Toix, du Béarn, acceptèrent et promirent de se joindre à Urbain de Pellysier du Forez advenant une attaque contre les Florentins qui se targuaient d'être les seuls seigneurs et maîtres en France. Le rusé vieux comte leur ayant garanti qu'ils auraient accès à ses terres du Forez, une fois les Florentins partis,

toutes les familles se rallièrent à lui : les Parisiens, de l'Île-de-France ; les de Rainville, de Normandie ; les Lantiquier (futurs Lanthier), de la Vendée ; les LeGrand, de la Bretagne ; les Dignard et les Villeneuve, de la Provence et les Perron du Suire-Desnoyers de la Normandie. De plus, quelques familles du nord de l'Italie – les Mattai (futurs Mathé), les Sterlini, les Marinelli et les Roncalli –, qui en avaient assez de subir la tutelle florentine dans leur pays natal, se joignirent de grand cœur aux familles susmentionnées, devenues les alliées du « vieux tigre ».

Éberluée et terrorisée face aux attaques répétées du vieux comte qui décimait ses troupes chaque jour alors qu'ils allaient en campagne, la reine Catherine de Médicis dut baisser pavillon. Urbain de Pellysier était désormais à la tête d'un bataillon de 2 000 hommes et, partout sur son passage, il semait la terreur et le désarroi parmi les troupes décimées de la reine. Son mot d'ordre et le slogan ornant les bannières de ses troupes ainsi que leur cri de ralliement étaient : « Le sang innocent crie vengeance ! » (en souvenir du massacre des malheureux huguenots quelques années auparavant). À ce cri de rassemblement jaillissant des deux mille poitrines de soldats avides de vengeance, les soldats de la reine fuyaient comme des lièvres poursuivis par une meute de renards affamés ! Enfin, lorsque le duc de Malakof, gendre du d'Urbain de Pellysier et le maréchal de France, Jean-Jacques de Pélissier (il écrivait ainsi son nom), petit-neveu du comte Urbain, vinrent prêter main-forte au vieux comte, la reine plia bagage et, de nuit, tous les Médicis s'enfuirent à Florence !

Maintenant débarrassés de ces intrus florentins qui l'avaient mise à feu à sang pendant près d'un siècle, la France allait maintenant revivre et connaître un épanouissement sans précédent dans les domaines des arts et de la culture. Fait paradoxalement étrange, c'est redevable à Laurent 1^{er} le magnifique, duc de Médicis, que la France allait devenir modèle de culture et des arts pour toute la vieille Europe. Et c'est grâce à ces valeureux gaillards batailleurs et commerçants de fourrures que la France se vit portée aux nues et citée en exemple. Les Pellysier, qu'on avait longtemps considérés comme des machines à se battre et des fiers-à-bras rustres et grossiers, se mirent à distribuer des volumes et des tableaux riches et précieux

dont ils remplirent des bibliothèques entières avec des objets de valeur qu'ils allaient reprendre pour les remettre à la France, dans les somptueuses demeures abandonnées par les Médicis. L'arbre généalogique des Pellysier formait des branches et creusait ses racines, contribuant largement à l'essor et à l'expansion de la culture et des arts à travers toute l'Europe : dans les régions du Rhône, de Saint-Laurent-sur-Sèvres, en Bretagne, tout au long des régions en bordure de la Loire, à Paris et jusque dans le Dauphiné, la Vendée, l'Alsace, la Lorraine, la Haute-Savoie et dans le Périgord !

Partout la lignée des Pellysier a fait sa marque indélébile. La France reprenait sa force d'antan et son peuple retrouva peu à peu sa joie de vivre. La reine Claude avait donné un héritier au roi et celui-ci sembla reprendre goût à l'existence. La France recouvra tous ses droits sur les régions conquises par l'Italie et les Médicis. Les courtisans qui avaient fomenté certains complots avec la reine sanglante ou qui avaient participé de près ou de loin à l'horrible « nuit des longs couteaux », furent disgraciés et bannis de la Cour (les de Guise, par exemple)... et ce, grâce aux efforts fournis par les proches du vieux comte Urbain de Pellysier du Forez qui tenait mordicus à ce que la Cour de France soit épurée et retrouve sa dignité d'antan avant de prendre quelque repos que ce soit.

Enfin, lorsque l'héritier du trône de France prit les rênes du pouvoir et que la bonne reine Claude devint régente auprès de son fils, le vieux comte Urbain de Pellysier quitta ce monde, paisiblement et en prononçant ces paroles prophétiques : « Je meurs dans la joie parce que Dieu m'a permis d'aider mon pays... Un jour, mes lointains descendants feront souche en des terres lointaines et continueront fièrement la lignée des Pellysier à l'autre bout du monde ! » Puis, le « vieux tigre » s'endormit comme un petit et doux agneau en remettant sa belle âme entre les mains de ce Dieu qu'il avait toujours aimé et servi fidèlement.

Les lecteurs me pardonneront d'avoir aussi longuement écrit sur les origines de la lignée des Pélissier. Comme ils ont été les premiers à requérir la présence de l'Église, via les missionnaires et autres prêtres en notre coin de pays, qu'ils ont rendu tant de services à l'Église et à la communauté chrétienne d'ici et que leurs origines

sont si belles et si riches sur le plan historique, j'ai voulu insister sur le fait qu'à leur arrivée ici, à Glenn Livett, les Pélissier, comme tous les autres pionniers de leur époque, n'arrivaient pas directement de France. Ils étaient des Canadiens et descendants d'une riche lignée d'ancêtres qui avaient vécu en Europe puis essaimé ici.

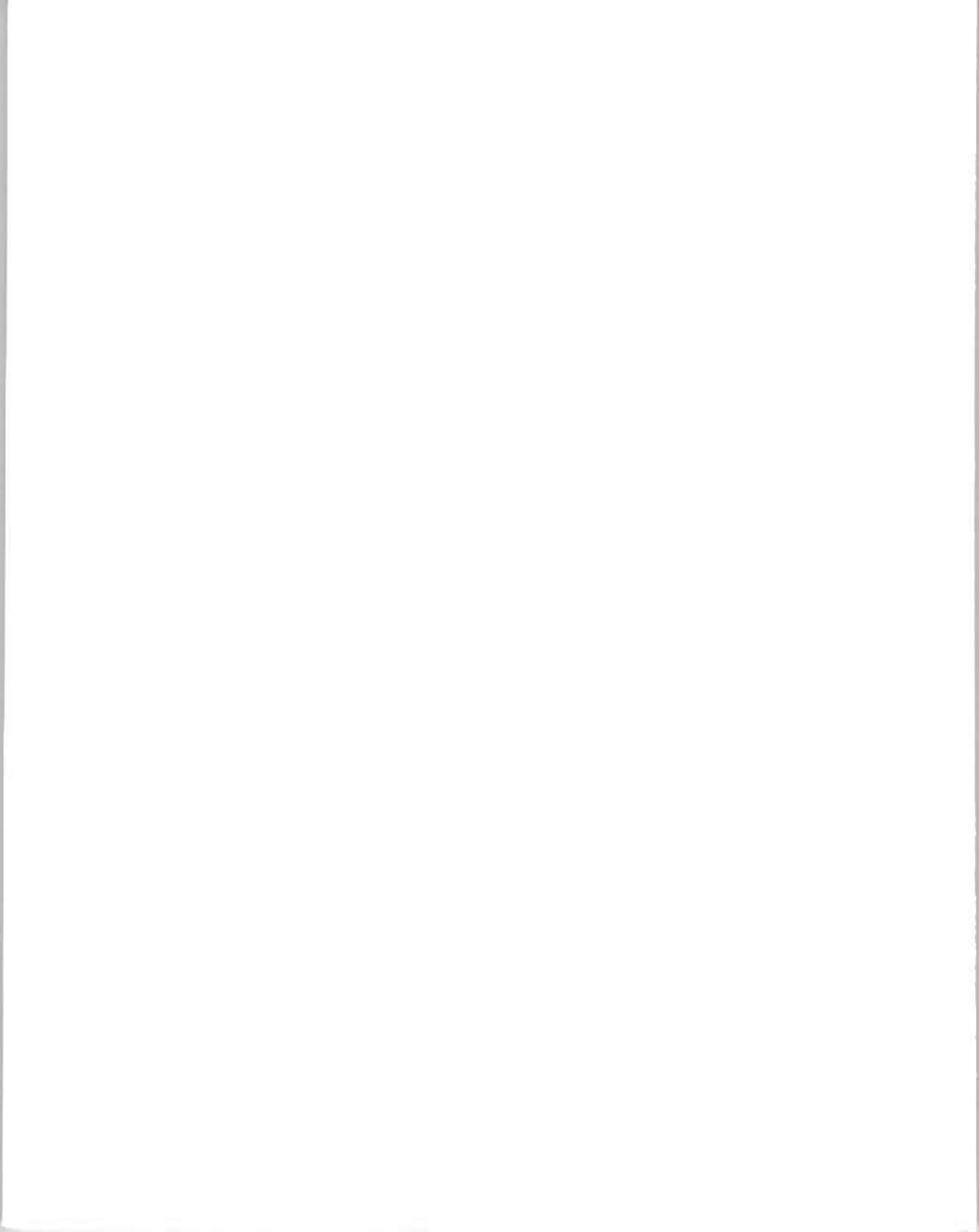
Il faut donc toujours garder à l'esprit que nous sommes les descendants de descendants et que, si nos origines sont honorables, riches d'histoires et d'aventures superbes, celles de nos pionniers l'ont été elles aussi !

POÈME AUX ANCÊTRES

*Ils étaient tous venus du beau pays de France
Pour bâtir un pays qui leur appartiendrait...
Mais la France trahit toutes leurs espérances
En signant un traité qui les abandonnait !
Regardant les navires amarrés, en partance,
Devant les ramener en la mère-patrie
Nos aïeux ont choisi, en juste redevance,
De n'y pas retourner et de rester ici !
Nous ne sommes donc pas « descendants de la France »,
Mais des fiers pionniers de la terre d'ici !*

Gabrielle Déziel-Hupé

Je vous aime, vous tous qui aimez le pays !



LES ANCÊTRES DE NOS ANCÊTRES

LORSQUE LES DESCENDANTS des premières familles venues en Amérique décidèrent de pénétrer plus profondément à l'intérieur du continent dont ils ne connaissaient pas l'étendue ni les limites, ils choisirent d'utiliser les cours d'eau parce qu'ils le savaient par les Amérindiens, toutes les « voies d'eau conduisent quelque part ».

La France avait été défaite aux plaines d'Abraham à Québec en 1759 et venait de signer le traité de Paris qui les abandonnait. Il n'était pas question pour les colons descendant des premiers arrivés de retourner en France. Ils étaient Canadiens, qu'iraient-ils faire en un pays qu'ils ne connaissaient guère et avec lequel ils n'avaient plus rien de commun ? Même leur langage était différent et les mœurs des Européens n'avaient aucune affinité avec les leurs !

Comme je l'ai déjà mentionné, mais cette répétition est nécessaire pour vous resituer, lecteurs et lectrices, sachez que les Amérindiens étaient ici bien avant nous ! Les historiens ont d'ailleurs établi, formulé et prouvé l'hypothèse que les Amérindiens du Canada seraient de descendance asiatique et c'est fort plausible... L'endroit où l'Asie est la plus rapprochée de l'Amérique du Nord (incluant le Canada et les territoires du Nord-Ouest) est le détroit de Béring, situé au nord de l'océan Pacifique, alors que l'isthme de Béring n'est séparé du nord-est de la Chine (via la Sibérie) que par quelques centaines de kilomètres ! Les peuples asiatique du nord et même du Japon et d'autres îles du Pacifique auraient traversé (en bateau, à cheval ou à pieds) cette étroite bande de terre ou « bras de mer » et seraient venus chasser sur le continent qui est le nôtre, il y a quelques millénaires. Et, trouvant ici d'excellentes ressources alimentaires, ils s'y seraient graduellement installés et y auraient fait souche, formant ainsi ces superbes lignées autochtones qui, en se divisant en « nations », en

arrivèrent à couvrir tout le territoire canadien puis descendirent aussi chez nos voisins du Sud qui allaient un jour devenir les États-Unis d'Amérique et où les Blancs allaient rencontrer d'autres peuplades amérindiennes, différentes de celles du Canada, mais « proches voisines », se soutenant mutuellement : les Comanches, les Apaches, les Cheyennes, les Séminoles, les Sioux, les Bétuks, etc. Au Canada, les Blancs rencontrèrent : les Mohawks (Iroquois), les Algonquins, les Hurons, les Agniers, les Onontaguès, les Sédawéhs (Outaouais), les Montagnais, les Crees (Sauteux), les Ojibwéhs, etc. D'ailleurs, nos Amérindiens ont conservé certaines caractéristiques du faciès de leurs ancêtres béringeois venus de l'Asie : pommettes hautes, yeux bridés, noirs et vifs, teint lustré, etc. Et les traditions amérindiennes, de même que leurs croyances, conservaient un nombre impressionnant d'affinités avec les traditions et rituels orientaux : culte rendu aux morts, prières d'excuses aux animaux qu'ils allaient devoir tuer pour survivre, légendes racontant l'histoire des aïeux...

Donc, lorsqu'arrivèrent les Legrand et les Mathé sur les bords du beau lac de la Blanche, ils n'éprouvèrent aucune surprise en y rencontrant des Amérindiens dont les wigwams bordaient les rives nord et ouest dudit lac. Ils avaient déjà eu l'occasion d'échanger et de transiger avec ces « sages » et réalisaient fort bien qu'ils étaient ici chez eux, mais qu'ils toléreraient leur présence à la condition (et cela était juste) que les Blancs ne tentent pas de remplacer leurs traditions et leurs croyances par les leurs.

Quand M. Hyacinthe LeGrand (on écrivait alors le nom ainsi, mais il devait devenir Legrand plus tard) arriva ici avec sa femme Sophie Rathier (une jolie institutrice de Québec) et leur petit garçon Hypolite, Sophie éprouvait une peur bleue des Amérindiens et refusait même de les voir approcher de sa demeure. Le jeune Hypolite, lui, avec l'insouciance et l'innocence de son âge, s'était fait des amis ces les jeunes Amérindiens des environs et il ne tarda pas à les inviter chez lui pour les présenter à sa mère qui, d'abord un peu méfiante et réticente, eut la surprise de découvrir que ces jeunes adolescents savaient être polis, discrets et dévoués à rendre service. Peu à peu, son scepticisme et sa méfiance s'effritèrent jusqu'au jour où Hypolite s'amputa un orteil avec une hache à équarrir. Elle ne

savait plus où donner de la tête ; c'est alors qu'elle vit un des compagnons de jeux de son fils ramasser des herbages, en former une bouillie et déposer ce cataplasme improvisé sur la plaie béante et en faire cesser le flux de sang qui giclait partout. Il prépara ensuite une sorte de gomme avec de la résine de certains arbres résineux et fit mâcher le tout à son copain Hypolite qui, soulagé et apaisé, s'endormit comme un bienheureux... Dès lors, toutes les appréhensions de la brave Sophie tombèrent. Ils étaient habiles et savants, ces gens qu'on lui avait décrits comme des sauvages et des barbares. Elle leur servit sa meilleure soupe, les remercia chaleureusement et les chargea de transmettre ses invitations à leurs mères.

Le lendemain, trois Amérindiennes se présentèrent chez elle afin de prendre des nouvelles du jeune Hypolite. Sophie les rassura : son fils avait dormi toute la nuit sans se réveiller, la plaie ne saignait plus et semblait se cicatriser. Les trois squaws se réjouirent avec elle et remirent des présents qu'elles avaient apportés à leur nouvelle amie. L'une avait apporté des produits de son jardin, l'autre lui donnait un mignon petit chiot d'une race destinée à tirer les traîneaux ou les toboggans, tandis que la troisième lui offrit une superbe tunique faite de peau de daim et ornée de franges et de broderies faites d'aiguilles de hérisson et colorées avec des fruits au bas de la jupe et aux hanches. Ravie et émue, Sophie accepta le tout en songeant que désormais elle ne nourrirait plus aucun préjugé vis-à-vis les inconnus et encore moins à cause de racontars. Elle se sentait aussi honteuse d'avoir porté des jugements téméraires sur une race noble, fière et franche qui, lui semblait-il, était de loin, beaucoup plus civilisée que certains Blancs !

Madame Legrand n'allait pas être la seule Canadienne française « blanche » à se lier d'amitié avec des Amérindiennes... En Bas du Lac, les Pélissier et les Lanthier fréquentaient amicalement d'autres familles amérindiennes avec qui ils se partageaient mutuellement des corvées diverses : coupes de bois, essouchage, labours, semences... Les familles métissées (nées d'une union consanguine Blanc-Amérindienne ou Amérindien-Blanche, telles les Despâties, quelques Dubois et Villeneuve) aidaient merveilleusement nos pionniers d'en Bas à s'adapter, à soigner leurs animaux, à connaître les « simples »

(herbages) de même qu'à identifier les arbres, les fleurs et toute la magnifique flore laurentienne qui s'épanouissait à foison en notre coin de pays. Et pendant que l'échange et le partage tissaient la trame solide d'une indéfectible et sincère amitié, chaque lignée, comme un grand arbre, étendait ses ramifications auxquelles viendraient se greffer les parents des descendants que nous sommes et plongeait ses racines jusque dans les entrailles de cette terre tant aimée où nous avons germé et où nous vivons aujourd'hui.

LES GRANDES FAMILLES

NOUS NE SUIVRONS PAS ICI les mésaventures, ennuis et circonstances difficiles qu'eurent à vivre nos valeureux colons tout au long du défrichement des forêts entourant le lac de la Blanche, les éreintantes corvées de labours, de nettoyage, d'ensemencements à la volée, etc. Mais nous effectuerons un bref retour aux sources, en tentant de décrire l'aspect historique et fidèle des familles de nos pionniers.

LES PÉLISSIER

On se souviendra que Pierre-François-Célestin Péliissier et sa femme Clothilde Scallon avaient engendré des fils qui étaient mariés, établis à Kamouraska où ils faisaient souche à leur tour en y engendrant une belle descendance.

Première génération

Pierre-François-Célestin Péliissier, fils d'Augustin-Pierre Pellysier, épouse Clothilde Scallon, Irlandaise. Cinq enfants : Pierre-Joseph-David, Paul-Arsène, Louis-Pierre, Arsène-Joseph-Olivier et Gabrielle.

Deuxième génération

Paul-Arsène Péliissier épouse Josephte Ronsard. Dix enfants : Martin, Augustin jr, Valérien, Ovide, Wilfrid, Edouard, Olivier jr, Josephte jr, Valérie, Ovilda. Tous résident et font souche à Kamouraska.

Troisième génération

Arsène-J.-O. Péliissier épouse en premières noces Lætitia Legrand, fille de Joseph Legrand, fils d'Hypolite et d'Honorine Briand. Deux enfants : Edward-Oliver (Edouardo) et Clothilde (en hommage à la

grand-mère et à ses deux frères). Après le décès de Lætitia, Arsène épouse en deuxième nocces Azélie Poulin, une jeune institutrice qui lui donne deux autres beaux enfants : Roch et Jeanne. Cette dernière suivra les traces de sa mère et deviendra institutrice. Elle épousera plus tard M. Euclide Mathé, fils de Clément jr.

Quatrième génération

Roch Pélissier, fils d'Arsène-J.-O. et d'Azélie Poulin, épouse en premières nocces Rosa Benoît, fille d'Alphonse et de Déliá Mathé. Cinq enfants : Georges, Rolland, Jean-Paul, Éliane et Hector. En deuxième nocces, Roch épouse Whilelmine Déziel, fille de J.-Vital et de Marie Barrette. Pas d'enfants.

Cinquième génération

Georges, fils de Roch Pélissier et de Rosa Benoît, épouse Pauline Paquin, fille d'Albert et de Floride Lévesque. Deux enfants : Michel et Claude.

Rolland, fils de Roch Pélissier et de Rosa Benoît, épouse Gisèle Bigras. Deux enfants : Robert (Bobby) et Ginette.

Jean-Paul, fils de Roch Pélissier et de Rosa Benoît, épouse Marie Paule Joannisse. Deux enfants : Michael et Mélanie.

Hector, fils de Roch Pélissier et de Rosa Benoît. Un enfant : Marcel.

Éliane, fille de Roch Pélissier de Rosa Benoît, épouse Rolland Bisson. Trois enfants : Pauline (Georges Gaudreau), Albert et Henri.

Sixième génération

Robert Pélissier (Bobby), fils de Rolland Pélissier et de Gisèle Bigras, épouse France Gagnon, infirmière. Un enfant : Daniel.

LES LEGRAND

Première génération

Artistide-Éleuthère LeGrand, l'ancêtre de tous les LeGrand ou Legrand de France, du Canada et des États-Unis. Né à Paris, il s'exile en Bretagne, province de France, pour y travailler sur les

navires comme marin. Il fait la connaissance de Symphonie Laënnec à Paimpol, port de mer, et l'y épouse. Paimpol est le village natal de sa femme. Ils auront trois fils : Jean-Baptiste, Jehan et Dominic.

Deuxième génération

Jean-Baptiste Legrand, fils d'Aristide-Éleuthère et de Symphonie Laënnec, épouse Jehanne-Corrine Laënnec, cousine de sa mère. Huit enfants : Hyacinthe, Marcellin, Marie-Yveline, Marie-Ange, Hypolite, Cécile, Félicité, Joseph-Yannick.

Troisième génération

Hypolite Legrand, fils de Jean-Baptiste Legrand et de Corrine Laënnec, épouse une ravissante Bretonne, native elle aussi de Paimpol, Honorine Briand dit Brionne. Deux enfants : Joseph et Adolphus. Honorine décède en donnant naissance au petit Adolphus. Fou de douleurs, Hypolite traverse en Canada après avoir confié le bébé aux parents de sa défunte femme et ceux-ci verront à l'éducation et à l'instruction du petit orphelin dont ils prendront bien soin. Hypolite emmène avec lui son fils aîné, Joseph, et il s'occupera lui-même de son éducation. Joseph deviendra plus tard le pionnier par excellence, car il sera le premier fermier-cultivateur d'en Haut du Lac. Défricheur, colonisateur, coureur des bois, explorateur et navigateur chevronné, Joseph Legrand sera vraiment de la trempe des vrais pionniers. Bûcheron exceptionnel, on dit qu'il travailla dans tous les chantiers de la région, qu'il œuvra aussi dans les mines de mica, de bauxite, de phosphate, etc. Lorsqu'Hypolite, son père, prit sa retraite, Joseph lui aurait dit : « Papa, vous en avez assez fait. Asseyez-vous. C't'à mon tour de prendre le gouvernail ! » « Les Legrand, de descendance bretonne, avaient gardé dans leurs veines l'eau salée des océans », comme le disait fièrement Joseph, et leur vocabulaire avait conservé les riches expressions de ces courageux travailleurs de la mer qui avaient engendré la lignée ont ils étaient fiers descendants.

Hyacinthe Legrand, fils de Jean-Baptiste Legrand et de Corrine Laënnec, et frère d'Hypolite, épouse Emilia Mathé, fille de Charles, qui lui donna deux filles et deux fils : Lætitia, première épouse d'Arsène-J.-O. Pélissier.

Quatrième génération

Joseph Legrand, pionnier des Legrand à St-Pierre, épouse en deuxièmes noces la ravissante et distinguée Diana Choquette d'Ottawa. Issue d'une famille bourgeoise dont les antécédents politiques sont reconnus, Diana comptera dans sa famille un sénateur, M. Lionel Choquette, deux juges et deux de ses arrière-petits-fils deviendront des avocats. Elle donnera trois belles filles à Joseph : Hortense (Osias Mathé), Maria (Eugène Mathé) et Géraldine. Plus tard, un fils, Philias, décédera en bas âge, terrassé par la diphtérie.

Les familles Mathé et Legrand ayant été les premiers pionniers d'en Haut du Lac et dont les ancêtres avaient été aussi liés lors de l'exode de l'Europe vers le Canada, il était normal que ces familles étroitement unies dans cette extraordinaire aventure de colonisation aient développé des liens d'amitié qui ne tarda pas à se transformer en tendresse, en affection et même en amour ! Les Mathé formaient la magnifique descendance de cette belle lignée de sculpteurs italiens qui avaient nom Mattaï. Ils étaient beaux, fiers et forts, et les garçons reluquaient d'un œil avide (le mot n'est pas trop fort) ces superbes filles qui grandissaient chez les Legrand.

LES MATHÉ

Première génération

Louis-Charles-Edouard Mathé (de son vrai nom italien, Luis-Carlos-Edouardo Mattaï) est le premier véritable ancêtre de tous les Mathé d'ici. C'est ce vénérable aïeul qui décida un jour, lors d'une visite en Canada, chez son fils Charles, que leur patronyme familial serait désormais Mathé, à cause de la difficulté, d'élocution et de prononciation qu'éprouvaient les colons canadiens avec leur nom.

Deuxième génération

Louis-Charles-Edouard Mathé jr était toute une pièce d'homme. Il était un solide colosse de 6 pieds, 4 pouces, et son poids atteignait

facilement les 300 livres. C'était un gaillard paisible et patient, mais il valait mieux ne pas s'obstiner avec lui lorsqu'il affirmait quelque chose. Honnête et franc, il avait horreur qu'on mette sa parole en doute parce qu'il ne mentait jamais ! En Italie, il avait épousé une jeune et jolie Romaine, Angéline Sterlini, qui lui donna de beaux enfants qui ne vinrent jamais en Amérique mais qui ont continué la belle lignée des Mattai en Italie : Charles, Clément 1^{er}, Rosario (Rosaire), Délia (Odélie), Parmélia (Parmélie), Osias sr, Osiana, Eugène, Laurentia, Aldège.

Troisième génération

Charles Mathé, fils de Louis-Charles-Edouard Mathé et d'Angéline Sterlini. On le surnommait gentiment « Charlette », à cause de sa petite taille aux côtés de son père, mais il était de taille moyenne : environ 5 pieds, 5 pouces. Il épousa Marie-Adélaïde Périard qu'il avait connue à Québec où il travaillait à la réfection du toit du monastère des Ursulines où la jeune Adélaïde était étudiante. Ce fut le coup de foudre. Ils s'épousèrent quelques mois plus tard et engendrèrent les ancêtres de nos pionniers Mathé d'ici : Osias jr, Eugène, Clément jr, Félicité et Félix.

Quatrième génération

Osias Mathé, fils de Charles Mathé et d'Adélaïde Périard, épousa Hortense Legrand, fille de Joseph Legrand et de Diana Choquette. Enfants : Patricia, Colombe, Dolorès, Angéline, Géraldine, Cécile et Falconio.

Eugène Mathé, fils de Charles Mathé et d'Adélaïde Périard, épouse Maria Legrand, fille de Joseph Legrand et de Diana Choquette. Quatre enfants : Solange (Daniel Prud'homme), Suzanne, Hélène et Lisette (Éloi Saint-Amour).

Cinquième génération

Clément Mathé sr, fils de Charles Mathé et d'Adélaïde Périard, épousa en premières noces Parmélie Pichette, native de Québec. Enfants : Clément jr, Aglaé et Imelda.

Sixième génération

Clément Mathé jr, le deuxième fils de Clément sr et de Parmélie Pichette, épouse en premières noces Virgile Perron, fille de Louis-Pierre-Pascal Perron... En deuxièmes noces, il épouse Rosannah

Dubois, fille de Pascal Dubois et d'Adeline Saint-Amour. Ils auront quinze enfants : Aldège, Donaldda, Émile, Amanda, Dora, Euclide, Armand, Omer, Lucien, Cyrille, Phandora, Florence, Fernande, Yvette et Roger.

Septième génération

Aldège, fils de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois.

Euclide Mathé, fils de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois, épouse Jeanne Pélissier, institutrice et fille d'Arsène-J.-O. Pélissier et d'Azélie Poulin.

Lucien Mathé, fils de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois, épouse Imelda Barbeau, fille d'Anatole Barbeau et de Lætitia Venne. Trois enfants : Gérard, Monique et Claudette.

Roger Mathé, fils de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois, épouse Gabrielle Charette, fille de Mendoza Charette et de Béatrice Trudel. Six enfants : Michel, décédé âgé de quelques mois, Jocelyne, Micheline, Marie-Andrée, Nathalie et Richard.

Armand Mathé, fils de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois, épouse Berthe Madore, fille de Luc Madore et de Georgiana Benoît. Trois enfants : Yolande, Jacqueline et Georges.

Yvette Mathé, fille de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois, épouse Aldoria Villeneuve, fille d'Edmond Villeneuve et de Georgiana Lavictoire. Enfants : Hervé, Gisèle, Colette, Eudore, Euclide, Ronald (Ginette Galipeau).

Fernande Mathé, fille de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois, épouse Madore Paquin.

Florence Mathé, fille de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois, épouse Sylvio Bigras.

Amanda Mathé, fille de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois, épouse Alfred Benoît, fils de Joseph Benoît et de Marie-Louise Lachaine. Enfants : Romain (Violet de Rainville), Jérôme, Conrad, Germain et Carmel.

Donaldda Mathé, fille de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois, épouse Eugène Fortier. Enfants : Dorima, Irène, Jeanne, Cécile, Agathe, Berthe, Aimé, Aurèle.

Huitième génération

Georges Mathé, fils d'Armand Mathé et de Berthe Madore, épouse Lorna Perron, fille d'Albert Perron et de Lucy Cleary. Enfants : Luc, Denis, Damienne et Carole, décédée dans un accident de moto, à l'âge de 16 ans.

Neuvième génération

Luc Mathé, fils de Georges Mathé et de Lorna Perron. Ils n'ont pas d'enfants.

Denis Mathé, fils de Georges Mathé et de Lorna Perron, Pas d'enfants.

Damienne Mathé, fille de Georges Mathé et de Lorna Perron, épouse Ronald Dubois, fils de Renald. Un enfant : Vincent.

LES LACHAÎNE

Alors que nos premiers pionniers d'en Bas du Lac (les Pélissier, les Despâties, les Dubois et les Lanthier) organisaient leur existence de façon à vivre un peu plus à l'aise et se créaient des liens de plus en plus solides avec les Amérindiens qui acceptaient de s'intégrer à la société des Blancs, les familles fondatrices et pionnières du Haut du Lac accueillait de nouvelles familles qui comptaient elles aussi dans leur généalogie des descendants des premières familles arrivées ici dans les débuts de la colonie... Les Lachaîne, par exemple, en arrivant de Rivière-des-Prairies, de Châteauguay et de Lanaudière, laissaient derrière eux plus de cent années d'histoire puisque leurs ancêtres, les de la Chesneraie, avaient fait souche au Canada depuis deux siècles. au cours des années, ils avaient changé leur patronyme familial (de la Chesneraie) pour adopter un vocable plus prolétaire et à la portée du peuple. Fidèles et braves patriotes canadiens-français, ils portaient fièrement le beau nom de Lachaîne.

Première génération

Louis-Pierre-Félix Lachaîne, ancêtre de la lignée, épousa Mérilda Rathier, tante de Sophie Rathier et deuxième épouse d'Hypolite Legrand. Ils eu onze enfants : Pierre, Delphis, Félicien, Félix, Félicité,

Donalda, Doralice, Léah, Aurélia, Paul et Laurian. Louis-Pierre-Félix a obtenu une belle concession sur la rive ouest du lac de la Blanche (juste en face de la concession des Legrand sur la rive opposée) là où se trouve encore aujourd'hui la maison ancestrale des Lachaîne, celle d'Évangéliste Lachaîne, devenue maintenant la propriété de l'arrière-petit-fils de l'ancêtre, M. Bernard Lachaîne, fils de Lauréant, fils d'Évangéliste.

Deuxième génération

Félix Lachaîne, fils de Louis-Pierre-Félix Lachaîne et de Mériilda Rathier, épouse Félicité Legrand, fille de Jean-Baptiste Legrand et sœur d'Hypolite. Ils auront six enfants : Napoléon, Léo, Évangéliste, Sophrénia (Alphonse Réthier), Cordélia (Edmond Nadon) et Gloria (Régis Laurin) qui sera, un jour, ménagère du curé Paré qu'elle aimera comme son propre fils et servira avec un zèle admirable.

Troisième génération

Napoléon, fils de Félix Lachaîne et de Félicité Legrand, épouse Amandine Benoît, fille de Joseph Benoît et de Marie-Louise Lachaîne fille de Pierre Lachaîne et de Dorina Dubois. Quatre enfants : Émile, Floride (décédée récemment), Simone et Léda.

Léo Lachaîne, fils de Félix Lachaîne et de Félicité Legrand, épouse Corrine Saint-Amant. Deux enfants : Colombe (Roland Dazé) et Yvette (André Cadieux). Toutes deux vivent à Embrun (Ontario). Corrine Saint-Amant décède alors que la petite Yvette ne compte que quelques mois d'existence. M. Léo Lachaîne se voit contraint de confier ses deux fillettes à des mains étrangères, car il ne peut assumer seul la formation et l'éducation de deux enfants en bas âge. Bon père et bon chrétien, le malheureux veuf confie les deux petites orphelines aux religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa, et ce sont ces admirables religieuses qui assumeront la garde et l'éducation des deux gamines qui grandiront chez elles, y poursuivront leurs études et y obtiendront toutes deux leur diplôme d'infirmière à l'Hôpital général d'Ottawa.

Évangéliste mérite une mention tout à fait spéciale sur la liste des pionniers qui ont engendré une nombreuse descendance qui a fait souche ici et continue à se perpétuer. Fils de Félix Lachaîne et de Félicité Legrand, il a épousé Félicité Mathé, fille de Charles Mathé

et d'Adélaïde Périard. Ils ont engendré une des plus nombreuses familles de notre paroisse, soit dix-sept enfants : Lorenzo, Guildas, Émile, Lauréant, Horace, Rollande, Rhéo, Lauréat, Régis, Ludger, Alma, Lizza, Aurore, Laurence, Fernand, Ida et Germaine. Ce sont tous de bons citoyens, de fervents chrétiens et sont profondément attachés à leurs racines et à leurs traditions ancestrales.

Quatrième génération

Émile Lachaîne, fils de Napoléon Lachaîne et d'Amandine Benoît. Doté d'un humour sans pareil, ce joli garçon plein de vie, fringant et travailleur hors pair, aimait rire, plaisanter et taquiner. J'ai moi-même, tant adolescente, été la cible de gentilles taquineries de ce bon M. Émile, grand ami de mon père (Alexandre Déziel) auquel il venait assez régulièrement rendre visite. Il s'étaient tous les deux commissaires d'école ; ayant tous les deux épousé des filles de Perkins, ce lien les rapprochait davantage puisque leurs femmes étaient de bonnes amies. En effet, M. Émile Lachaîne a épousé Dolorès Thibault de Perkins alors que mon père a épousé Gertrude Charette, de Perkins également. Dolorès a donné sept enfants à Émile : Cécile, René, Victor, Jeanne, Rita, Nicole et Jean-Gaston.

Simone Lachaîne, fille de Napoléon Lachaîne et d'Amandine Benoît. Cette belle grande brune aux beaux yeux veloutés a épousé Lucien Paquin, fils de Pierre Paquin et de Sophie Guilbault. Ils ont eu quatre enfants : Darquise (maintenant célibataire), Nicole (André Lévesque), Marcel (Louise Robert) et Robert (célibataire).

Floride Lachaîne, fille de Napoléon Lachaîne et d'Amandine Benoît. Elle a épousé Victor Demoors et ils ont eu six enfants : Robert (fils adoptif), Gisèle, Jacques, Thérèse, Lise et Denise.

Léda Lachaîne, fille de Napoléon Lachaîne et d'Amandine Benoît. Très jolie brunette, aux doux sourire, Léda ne manquait pas de prétendants, car plusieurs beaux gars de la paroisse auraient aimé lui faire la cour. Mais Léda préféra épouser l'homme qu'elle aimait, M. Edgar Lavigne, à qui elle a donné huit beaux enfants : Thérèse (infirmière diplômée, célibataire), Madeleine (ex M^{me} Rhéal Dubois), Rolland, François (assureur), Michel, Simone, Lionel et Marcel.

Lorenzo Lachaîne, fils aîné d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé, épouse Viola Perron, fille de Ludgère Perron et de Diane

Parent. Ils auront dix enfants : Elzéar, Claire, Maurice, Louise, Roger, Ghislaine, Yvon, Cécile, Francine et Roland.

Guildas Lachaîne, fils d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé, épouse Rita Lachaîne, fille adoptive de M. et M^{me} Napoléon Lachaîne. Ils auront sept enfants magnifiques : Carole, Madeleine, Gérard, Marjolaine, Ginette, Francine et Rolland.

Émile Lachaîne, fils d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé, a épousé Thérèse Perron, fille d'Ovila Perron et de Marie Benoît, fille de Jos. Benoît et de Marie-Louise Lachaîne, fille de Louis-Pierre, fils de Louis. Quatre enfants : Ronald, Carmen, Réjean et Claude.

Lauréant Lachaîne, fils d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé, a épousé Jeanne d'Arc Dubois, fille de Philippe Dubois, fils de Calixte, et de Rosalie Chartrand. ils ont eu sept enfants : Bernard, Daniel, Germaine, Chantale, Martine, Marc et France.

Horace Lachaîne, fils d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé. Né handicapé, ce gentil garçon paisible et doux a grandi au sein d'une famille qui lui a voué la tendresse et la patience dont il avait besoin pour s'épanouir et devenir un homme. Toujours célibataire, notre bon Horace demeure désormais avec sa sœur Aurore (M^{me} Nelson Desormeaux) qui lui prodigue affectueusement tous les soins requis. Un bel exemple de l'amour fraternel et chrétien qui a toujours au sein de cette belle famille de chez nous !

Rollande Lachaîne, fille d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé, très belle fille qui a épousé Mr. Martin Lynott, bon catholique irlandais, fier de sa race et de ses origines. Trois beaux et bons enfants : Joan, Michel et Desmond. Après le décès de son époux, Rollande a continué de vivre sur la terre de ses parents, dans la jolie demeure où elle et son cher Martin avaient été si heureux. Elle y a élevé ses enfants. Je tiens ici à souligner le dévouement infatigable et la disponibilité des services de M^{me} Rollande Lynott lorsqu'il s'agit de contribuer ou d'apporter son concours pour le bien de la communauté paroissiale. Quand le conseil de la Fabrique de St-Pierre-de-Wakefield a voulu ramasser des fonds pour l'organisation des fêtes du centenaire de la paroisse, M^{me} Lynott, n'écoutant que son bon cœur et son courage, a organisé un grand souper communautaire où des mets délicieux (elle avait elle-même vu au menu) furent

servis et dégustés avec joie par les convives. Tous les profits recueillis par la vente des billets d'entrée à ce beau et bon repas, soit 1 300 \$, furent entièrement remis aux responsables du conseil de la Fabrique paroissiale de St-Pierre-de-Wakefield !

Rhéo Lachaine, fils d'Évangéliste Lachaine et de Félicité Mathé. Célibataire, ce beau garçon blond, aux magnifiques yeux bleus, a laissé son empreinte dans la municipalité. Après avoir été maire de St-Pierre-de-Wakefield, Rhéo a prouvé qu'il est un homme énergique, doté d'un courage et d'une volonté extraordinaires. Aujourd'hui retraité, il a abandonné ses activités politiques pour jouir d'un repos bien mérité. Il vit désormais seul et en paix, sur sa propriété qui domine notre splendide lac St-Pierre, auprès duquel il est né et a grandi. Jouissant de la quiétude campagnarde, Rhéo partage maintenant son temps et ses loisirs entre la pêche, les expéditions en forêt, la lecture, etc.

La dernière, mais non la moindre, Lauréat Lachaine, fille aînée d'Évangéliste Lachaine et de Félicité Mathé, a toujours aidé sa courageuse maman dont les grossesses successives devenaient épuisantes. Et même si ses jeunes sœurs tentaient elles aussi de prêter main-forte à leur aînée, la bonne Lauréat devait souvent vaquer aux multiples travaux qu'exigeait l'entretien d'une famille nombreuse. Courageuse et dévouée, notre grande demoiselle Lauréat avait opté pour le célibat plutôt que pour le mariage et avait fait comprendre à ses prétendants (car elle en avait plusieurs !) qu'elle comptait aider ses parents jusqu'à leur décès, ce qui, naturellement, éloigna les éventuels courtisans. Après la mort de ses parents, notre Lauréat retrouva un vieil ami de la famille dont elle connaissait les belles qualités pour avoir déjà travaillé au service de son épouse, alors qu'elle était adolescente. Honnête, bon chrétien et généreux, M. Ernest Lago, maintenant veuf et à la retraite, connaissant les très belles qualités de Lauréat, lui demanda d'être sa femme. Lauréat consentit et devint M^{me} Ernest Lago, le 5 septembre 1967, alors qu'elle était âgée de cinquante-cinq ans. Ernest Lago étant veuf, Lauréat devint alors la belle-mère très aimée et respectée de ses deux beaux enfants : Frank et Dorothy.

Régis Lachaine, fils d'Évangéliste Lachaine et de Félicité Mathé, est un bel homme, calme, toujours souriant, doté d'une patience à toute épreuve. Il a été notre inventeur local. C'est à Régis que les citoyens de St-Pierre-de-Wakefield doivent le premier autobus qui fit la navette entre St-Pierre / Hull et vice-versa pendant plus de vingt ans. Cet autobus, notre Régis le construisit de ses mains. Avec l'aide de quelques camarades, il réussit à monter de toutes pièces cet énorme véhicule de 45 pieds de longueur et de 12 pieds de largeur, pouvant accueillir 55 passagers ! Et ce qui étonnait encore plus les usagers et les gens qui apercevaient cet autobus, était le fait que l'énorme moteur qui l'animait était installé à l'arrière. De plus, Régis a été notre premier facteur avec son père. Ils se rendaient tous deux, chaque matin, au magasin et bureau de poste de Mr. Maynard MacGlasham, à Wilson's Corner, y faisaient le tri du courrier qu'ils distribuaient ensuite aux citoyens jusqu'à Val du Lac (qui s'appelait alors Lucerne puis Val Paquin).

Plus tard, lorsque s'écroula le vieux pont de bois qui reliait les deux parties de la paroisse, le Bas du Lac et le Haut du Lac, notre bon Régis construisit le fameux traversier, ou chaland, qui faisait la navette d'une rive à l'autre, transportant voitures, carrioles, chevaux, personnes et marchandises, afin que personne ne soit privé de communication avec l'autre partie de la paroisse qu'il aimait de tout son cœur et où il était né, avait servi comme enfant de chœur et où il avait longtemps fait partie du chœur de chant que dirigeait alors M^{me} Wilhelmine Déziel-Pélissier, épouse de Roch Pélissier, fils d'Arsène-J.-O. et d'Azélie Poulin. Après le décès de M^{me} Pélissier, les rares organistes qui la remplacèrent ne persévérèrent pas et la chorale paroissiale disparut.

Régis n'était pas doté d'une voix de chanteur professionnel... Mais, face à la tristesse, voire la monotonie, des messes célébrées avec ferveur par nos bons curés, souvent privés de servants de messe, il vint chaque dimanche et jour de Fête, assister à la célébration du saint sacrifice de la messe et y exécutait les chants liturgiques, et cela, *a capella*, c'est-à-dire sans accompagnement ! Et s'il s'en est trouvé parmi les fidèles pour se moquer ou critiquer en prétendant que notre bon Régis n'entonnait pas toujours avec la juste note, je suis certaine

que ces chants que Régis chantait avec tellement de cœur et d'âme, étaient favorablement accueillis avec une infinie tendresse par le Seigneur, parce qu'étant humblement et dévotement interprétés par cet homme qui avait gardé son cœur d'enfant, ces cantiques montaient vers Lui comme l'encens d'une fervente prière !

Régis avait aussi servi dans l'Armée canadienne. En plus d'être fervent chrétien, il a été un zélé et courageux patriote... Cantonné à Longueuil au sud de Montréal, Régis paya le coût d'un voyage à sa bonne maman et la fit venir à Montréal. Ensemble, ils se rendirent à l'oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal afin de remercier saint Joseph (à qui la pieuse Félicité avait fait une neuvaine) d'avoir exempté Régis d'être déporté outre-mer où il aurait été envoyé sur les champs de bataille. Régis profita aussi du bref séjour de sa mère dans la métropole pour lui acheter un chaud et chic manteau d'hiver, ce que la pauvre Félicité n'avait jamais pu se payer !

Tel était ce beau et bon gars, ce Régis au grand cœur, dont tout le monde se souvient encore avec émotion. Il ne pouvait supporter de voir quelqu'un souffrir ou éprouver des problèmes, sans venir lui aider. Il envoyait souvent sa solde (salaire militaire) à ses parents afin de les aider à chausser les plus jeunes, à acheter l'essentiel, etc. Ainsi était cet homme extraordinaire, ce bon Régis qui, en plus, a occupé le poste de maire de notre municipalité durant plus de dix ans et n'a jamais ménagé son temps et ses efforts pour faire prospérer notre coin de pays... Régis s'est éteint paisiblement comme il avait vécu, après une brève maladie en 1990, laissant à tout le monde le souvenir d'un fils et d'un frère très aimant et dévoué au service de tous ceux qui avaient besoin d'aide et de soutien.

Ludger Lachaîne, fils d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé. Après avoir servi dans l'Aviation canadienne (R.C.A.), Ludger est resté célibataire jusqu'à son décès en 1986. Comme son frère Régis, il aimait rendre service et aider ses concitoyens. Au cours du glacial hiver 1949-1950, une violente tempête de neige s'est abattue sur la région outaouaise québécoise, bloquant chemins, routes et même les cours d'eau, privant ainsi les citoyens de toutes communications. Je me souviens que mes parents tentaient de capter les nouvelles sur les ondes de notre appareil-radio à « batteries » (c'est avec

ce genre d'appareil que les habitants des campagnes avaient des nouvelles d'ailleurs), mais il y avait tellement de grésillements et de vacarme sur les ondes qu'il était impossible de savoir ce qui se passait « en dehors » ! Le vent soufflait nuit et jour et nous en étions réduits à rester confinés dans nos demeures, à proximité des sources de chaleur ; poêle à bois, fournaise, lampes à pétrole, etc. Les rations de vivres s'épuisaient. Farine, matières grasses, sucre, sel et autres ingrédients de base disparaissaient à vue d'œil, ce qui empêchait nos maîtresses de maisons de fabriquer des repas subsistants pour les familles et elles ne pouvaient même pas faire le pain, cette modeste denrée si essentielle aux pauvres !

Désolé de cette grave situation, Ludger chaussa ses raquettes, endossa un havresac et décida de monter à North Wakefield afin d'y chercher du pain à la boulangerie de l'endroit. Un ami, qui possédait un chalet au lac St-Pierre et qui se trouvait bloqué par la tempête, offrit à Ludger de l'accompagner dans sa courageuse randonnée. Il s'agissait d'un certain Mr. Charles Morel qui, ayant d'amicales relations d'affaires avec Mr. Charles Hulse (propriétaire de la maison funéraire Hulse and Playfair d'Ottawa), demanda à ce dernier de leur prêter son « snowmobile » (énorme traîneau motorisé qui n'avait rien de commun avec nos skidoos modernes). Mr. Hulse voulait bien le leur prêter, mais ils devaient se rendre à Wakefield où se trouvait l'engin qui servait au vieux docteur Harold Geggie pour effectuer ses visites à domicile à ses patients gravement malades et dans l'impossibilité de sortir.

Nos deux bienfaiteurs, vêtus comme les coureurs des bois, leurs valeureux ancêtres, quittèrent la maison familiale des Lachaîne, vers deux heures du matin, pour s'enfoncer au cœur de la bourrasque (on disait alors « poudrerie »). Ludger était accompagné des promesses de prières de sa pieuse maman qui lui avait passé une « médaille miraculeuse » au cou, en lui disant : « C'est pour aider not' monde. Va, mon gars, pis qu'la sainte Vierge, pis ton ange gardien t'accompagnent ! » Et la bonne Félicité avait donné un chapelet béni à M. Morel, en lui répétant les mêmes paroles. Forts de ces assurances et des encouragements maternels de cette bonne mère chrétienne dont la foi était inébranlable, les deux hommes s'engagèrent sur le chemin

qu'on ne voyait plus à cause de l'épaisse couche de neige et se dirigèrent vers la ville, se guidant en prenant les poteaux de clôtures comme points de repère et dont on ne distinguait que les bouts !

Ils se rendirent jusqu'à North Wakefield après avoir coupé un raccourci en traversant la rivière Gatineau, sur la glace, à Kirk's Ferry, là où se trouve aujourd'hui Farrelton et ils trouvèrent refuge chez le Dr Geggie, de regrettée mémoire, fondateur du Memorial Hospital. Celui-ci, ayant communiqué avec son ami Hulse, accepta gentiment de les transporter à la ville à bord du fameux snowmobile et de les ramener ensuite à St-Pierre-de-Wakefield avec les denrées alimentaires. Touché du geste de solidarité de ce bon grand garçon timide et courageux qu'était Ludger Lachaine et de ce bon ami qu'était Paul Morel, le vieux médecin les fit monter à bord du véhicule et prit les commandes pour les conduire à Hull, chez A.L. Raymond où on leur fit généreusement don de fruits, de légumes, de marinades, de confitures, de céréales variées et même de pâtisseries ! Ils allèrent ensuite aux magasins Atlantic & Pacific et chez Morrison-Lamothe. Après leurs visites chez plusieurs épiciers et autres marchands de Hull, le snowmobile était rempli à capacité : 500 pains, 40 livres de beurre frais et de shortening Maple Leaf (dons de Canada Packers), 2 paquets de levure (20 carrés chacun), 30 livres de sucre granulé blanc, 40 poches (de 50 livres chacune) de pommes de terre (dons de A.L. Raymond), 20 poches (de 98 livres chacune) de farine Five Rose, dons d'Atlantic & Pacific, immenses poches que nos mères utilisaient pour en faire des « draps de lits ». Vous en souvenez-vous ?

Face à tant de marchandises, Ludger et Paul réalisaient que, sans l'aide du docteur Geggie et de Mr. Hulse, ils n'auraient jamais pu transporter autant de stock sur leurs épaules ! Ils recevaient ici la preuve que le ciel approuvait et bénissait leur geste fraternel. Leur quête étant terminée, les trois hommes reprirent le chemin du retour vers St-Pierre-de-Wakefield, distribuant aux familles isolées qu'ils trouvaient sur leur route toutes les denrées nécessaires à leur survie. Décrire la joie et l'émotion des mères et des pères qui reçurent ces cadeaux du ciel qui garantissaient la survie de leur progéniture est quasi impossible. Un jour, madame Dora Dubois (veuve de M. Daniel « Dan » Dubois) m'a raconté quelle joie elle avait ressentie lors de la

visite de Ludger Lachaîne et de Paul Morel qui lui avaient apporté cette nourriture... « Ça faisait 2 jours qu'on manquait de pain. Pis comme j'm'étais foulé un poignet, pis que j'avais pus de fleur (c'est ainsi qu'on appelait autrefois la farine), ben y était pas question que j'me risque à essayer de faire une « boulange » (confection du pain de ménage)... J'vous dis que quand m'sieur Lachaîne a mis 6 beaux gros pains sus à table de not' cuisine, j'ai braillé de joie ! Pis é p'tits criaient : "Une beurrée, maman ! Une beurrée !" Pis j'leu z'en ai faites des bonnes beurrées ! Avec ben du beurre dessus ! Ces pauvr' p'tits, y m'ont dévoré ça comme si ça avait été du gâteau ! » Et la bonne dame de terminer en soupirant : « Pis le soir, quand on a faite la prière en famille, on a remercié l'bon Dieu pis on y a d'mandé de bénir M. Ludger Lachaîne qui avait eu la bonne idée d'aider l'monde de sa paroisse, pis d'bénir itou, l'bon vieux docteur Geggie pis l'aut' monsieur qui é z'accompagnaient pis qui é z'avait aidés, parce que ces hommes-là avaient passé cheu-nous comme trois bons anges du ciel, envoyés pour nous apporter d'quoi manger ! »

Ainsi, notre bon ami Ludger Lachaîne est passé parmi les siens, silencieux et peu loquace. il ne s'exprimait pas beaucoup, préférant écouter plutôt que de parler. Et si beaucoup se sont moqués de ce qu'ils ont cru être de la timidité, je crois que Ludger était plutôt un homme discret. Il ne se vantait pas ses bonnes actions et, même s'il ne fut guère remercié par les gens de sa communauté paroissiale, je crois qu'il gardait quand même cette légitime satisfaction au fond de son cœur généreux d'avoir servi et fait le bien au monde !... C'est avec cette belle philosophie, qu'il a pratiquée et en laquelle il a cru toute sa vie, que notre cher et bon ami Ludger nous a quittés, discrètement comme il a vécu, en 1986, alors qu'il décéda seul dans son petit appartement de Hull où il vivait depuis le décès de ses parents...

Alma Lachaîne, fille d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé, belle fille au large sourire, gentille et riieuse, a épousé Gilles Marcoux à qui elle a donné quatre enfants : Robert, Carole, Diane et Louise.

Lizza Lachaîne, fille d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé. Très timide, notre bonne Lizza, mais si gentille ! Je me souviens de cette amie d'enfance, discrète et douce, qui rougissait délicieusement dès qu'on lui parlait ou qu'on la taquinait. Aujourd'hui veuve,

elle avait épousé Pierre Poulin et ils ont eu cinq enfants : Jules, Line, Jacques, Louis et Françoise.

Aurore Lachaîne, fille d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé. Elle était blonde comme les blés avec des yeux couleur de ciel ! Cette belle enfant a été la sixième de cette famille de dix-sept enfants. Elle a épousé Nelson Desormeaux, fils d'Élie Desormeaux et de Lucia Desormeaux. Aurore et Nelson ont engendré cinq beaux enfants : Gilles, Denis, Gérald, Luc et Ida.

Laurence Lachaîne, fille d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé. Aimable et avenante, Laurence accueillait toujours tout le monde avec le sourire. Elle a épousé Conrad Poirier de Wilson's Comer et ils ont élevé une belle famille de cinq enfants : Hélène, Raymond, Claude, Agathe et Sylvie.

Fernand Lachaîne, fils d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé. Doté d'un sens de l'humour peu ordinaire, ce gentil garçon aimait rire et se plaisait à taquiner. Cadet de la famille, il était attaché aux siens et ne s'en éloigna jamais très loin. Aimant la vie, il y mordait à belles dents. Il ne s'est jamais marié « parce que, me dit-il un jour, d'un air taquin, j'aime toutes les femmes pour n'en avoir qu'une seule ! » Et, heureux de sa boutade, il s'éloigna en riant. Un jour, il fut victime d'un tragique accident qui le marqua pour le reste de sa vie, mais Fernand continua quand même à rire et à aimer la vie. Mais il était profondément blessé dans son corps et dans son âme : il avait été gravement brûlé lorsqu'en train de réparer une voiture garée au-dessus du puits (qu'on appelle communément le « pit ») dans le garage de son frère Régis (précité), une explosion se produisit et le pauvre garçon, prisonnier dans ce trou, allait être brûlé vif ! Ce sont ses frères qui réussirent tant bien que mal à le tirer de ce trou où il risquait de rôtir vivant. Au cours plusieurs mois de convalescence, notre pauvre Fernand a dû subir de multiples greffes.

Ida Lachaîne, avant-dernière fille d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé. Cette chère petite a vécu seulement une décennie sur notre terre. âgée de 12 ans, cette belle petite fille pleine de vie a été atteinte d'une grave amygdalite. Elle dut subir une intervention chirurgicale d'urgence. Une hémorragie interne s'ensuivit et l'emporta quelques jours plus tard.

Germaine Lachaîne, fille d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé. Ce petit ange est venu frôler d'un coup d'aile les membres de cette famille qui l'avaient accueillie avec tant de joie et de tendresse ! « C'était un beau bébé, disait souvent sa mère, la douce Félicité, mais nos enfants, c'est pas à nous autres. Pis, quand l'bon Dieu vient les r'prendre pour les r'placer au paradis, on a juss' à y dire merci ! » Cette sublime parole d'acceptation, je l'ai entendue un jour par madame Félicité Mathé-Lachaîne qui, en bonne et fervente chrétienne qu'elle était, expliquait et racontait à ma mère les épreuves qui avaient jalonné sa vie de pionnière, descendante des pionniers Charles Mathé et Adélaïde Périard... Et lorsque plus tard j'ai moi-même eu des enfants que le Seigneur a rappelés à Lui, je me suis souvenu de cette belle phrase de résignation et d'acceptation et je me suis sentie plus forte pour accepter mes épreuves.

Voilà quels ont été le rôle et l'influence de nos admirables pionniers et pionnières pour leur descendants. Ils nous ont appris que c'est grâce à leur foi invincible et à leur confiance inébranlable en la divine Providence qu'ils ont vaincu et traversé tous les obstacles, affronté les pires épreuves et acquis cette profonde compréhension, voire intelligence, de la souffrance qui leur a permis d'aller de l'avant et de nous construire ce magnifique coin de pays et de nous y engendrer afin de bâtir une descendance digne de leur nom et de ce bel héritage de foi, de fierté, de constance et de volonté qu'ils nous ont légué ! Puissions-nous, un jour, au ciel, les retrouver tous !

Cinquième génération

René Lachaîne, fils d'Émile Lachaîne et de Dolorès Thibault, épouse Claudia Lepage, une belle fille rousse aux yeux verts.

Cécile Lachaîne, fille d'Émile Lachaîne et de Dolorès Thibault, épouse Lucien Bélanger, fils d'Adélarde Bélanger et d'Hermina Dagenais. Ils auront huit enfants : Yvonne, Annette, Maurice, Hélène, Lucie, Michel, Louise et Francine.

Jeanne, fille d'Émile Lachaîne et de Dolorès Thibault, épouse un ami d'enfance, Philippe Pelletier, fils de Pierre Pelletier. Ils auront quatorze enfants : Claudette (Jean-Paul Hamelin), Yvon (Jo-Ann Demers), Denise (Claude Lefèbre), Jean-Claude (célibataire), Jean-Louis (célibataire), Aimée (Andrée Isabelle), Bernard (Danielle

O'Connor), Aurèle (Denise Sarrasin), Daniel (Lucie Barbier), Jocelyn (Simone Bisson), Chantale (célibataire), Denis (Josée Gratton) et Josée (Daniel Last).

Ronald Lachaîne, fils d'Émile Lachaîne et de Thérèse Perron, petit-fils d'Évangéliste Lachaîne et de Félicité Mathé, a épousé Monique Thom et ils ont engendré deux enfants : Denis et Suzanne. Ronald est né et a grandi ici. il est donc, comme votre humble auteure, un « enfant de la place », et nous y avons creusé des racines qui nous ont gardés ici. Ronald est donc un bon ami d'enfance que je voyais à l'occasion (généralement à l'église) parce qu'il grandissait en Haut du Lac et que moi, j'étais élevée en Bas du Lac, c'est-à-dire au coin Déziel, mais je le connais suffisamment pour pouvoir parler de ce gentil garçon et de ses belles qualités.

Paisible, discret et réservé (il tient ces belles qualités de son père Émile et de ses grands-parents paternels), Ronald n'a jamais posé de grands gestes d'éclat pour se mettre en valeur ou se faire admirer, mais il a quand même servi ses concitoyens en joignant les rangs des échevins au conseil municipal... La politique n'est jamais de tout repos, qu'elle soit pratiquée ou vécue privément ou sur une vaste échelle. Pour un temps, ici, à St-Pierre-de-Wakefield, ce fut une véritable jungle où les coups pleuvaient bas. Face aux réactions houleuses de certains autres édiles municipaux qui se crêpaient le chignon en s'invectivant mutuellement, cet homme tranquille qu'a toujours été Ronald, et désireux de retrouver la paix d'antan, sacrifia sa carrière municipale qui s'annonçait prometteuse, et il démissionna !

Maintenant retraité, Ronald Lachaîne mène une vie paisible et sereine auprès de sa charmante épouse, Monique Thom, et y coule des jours heureux, partageant son temps et ses loisirs entre quelques petites randonnées avec sa femme (ils ont récemment fait l'acquisition d'une camionnette GMC 98) et la conduite d'autobus scolaires, occupation qu'il n'a jamais cessé d'assumer avec cette inlassable patience qui le caractérise. Comme tous les hommes de la famille Lachaîne, Ronald a du sang italien qui coule dans ses veines ; sa grand-mère, Félicité Mathé était la fille de Charles Mathé (Carlos Mastai ou Mattai), et cette belle race est reconnue pour son tempérament travailleurs, serviable et un peu prompt à la riposte... Ronald

possède toutes ces qualités, mais il a aussi cette faculté de contrôler ses réactions. il sait être patient, compréhensif et tolérant, mais il ne faut pas abuser de son inaltérable patience !

Sixième génération

Denis Lachaîne, fils de Ronald Lachaîne et de Monique Thom, a épousé Rosaline Prévost. Ils ont un enfant, Philippe.

Suzanne Lachaîne, fille de Ronald Lachaîne et de Monique Thom. Elle a été l'épouse de Pierre Sanscartier et il ont un enfant,, Guillaume, très beau et intelligent petit garçon qui, avec son cousin Philippe Lachaîne, font la joie et le bonheur de leurs grands-parents, Ronald et Monique.

Et la lignée continue !

LES PERRON

François-Pascal Perron du Suire, dit Desnoyers, et sa femme, Jeanne du Suire, sont les véritables ancêtres de tous les Perron venus en Canada et qui sont maintenant en Abitibi, aux États-Unis et en Amérique du Sud. Aux débuts du Moyen Âge, ils étaient menuisiers, ébénistes et charpentiers reconnus, et on recourait à leurs services pour la construction de meubles, de portes et de fenêtres parce qu'à cette époque (au XV^e siècle), on fermait simplement les ouvertures en y plaçant quelques planches disjointes, attachées avec des cordes de chanvre ou des lianes (racines longues et assouplies de certains arbres). Ce sont les Perron qui inventèrent les seuils (bas de portes), les pènes (pentures) et les marches qui permettaient de fermer et d'ajuster fermement les portes et les volets afin d'assurer l'intimité et la protection des habitants de chaque demeure. Ils vivaient en Normandie Charente-Maritime et, à cette époque, le mot seuil se prononçait « suire ». Aussi, pour différencier la famille qui avait inventé et fabriqué des seuils et des volets, on ne tarda pas à les appeler Perron du Suire. Le roi de France voulut les remercier et marquer son appréciation en donnant aux Perron du Suire (les fils de

François-Pascal) de magnifiques domaines sur lesquels poussaient et s'épanouissaient de superbes noyers. Le patronyme familial devint alors officiellement Perron du Suire dit Desnoyers.

François-Pascal Perron avait épousé Jeanne du Suire (du Seuil), de quinze ans sa cadette. (On l'appelait du Suire, parce qu'elle avait été trouvée emmaillotée dans un châle sur le seuil de l'église de La Rochelle et qu'on n'a jamais pu retracer ses origines parentales. Elle est donc restée la « petite du Seuil » (du Suire). Et si l'église de La Rochelle avait un seuil (chose rare à l'époque), c'est parce que le bon François-Pascal Perron n'avait pu tolérer que l'entrée centrale et principale de son église soit si mal fermée. Il avait fabriqué un magnifique bas de porte en bois de même que des marches pour y accéder avec un superbe palier, ou pavois. Quelle joie ressentait les fidèles et le clergé en refermant les énormes portes qui glissaient merveilleusement sur leurs gonds de cuir bien huilés, inventés par François-Pascal et ses fils. Après leur départ de La Rochelle, en France, les Perron essaimèrent en plusieurs endroits du Canada et des États-Unis, et même d'Amérique du Sud (Argentine, Pérou, Chili) où leur patronyme familial devint Peron (prononcer Pérone)... Daniel-François Perron, fils de François-Pascal Perron et de Jeanne du Suire, est le premier à faire souche à Québec. Il y épouse Louise-Françoise Tremblay, jeune Huronne de l'Ancienne-Lorette. Il engendrera huit enfants : Antoine (Louise Gargottin), Daniel jr (Eva Gagné), François (Geneviève Gagnon), Malachie (Adélaïde Tremblay), Jean-Marie (Eulalie Papineau), Jean-Baptiste (Marie-Jeanne Bouchard) et Pascal-François. Lorsque les premiers Perron arrivèrent en notre coin de pays, ils n'arrivaient pas directement de France et ils étaient vraiment des Canadiens français pure laine, même s'il y avait parmi eux quelques métis à cause de mariages avec des Amérindiens (nes), ils comptaient déjà quelques centaines d'années d'histoire en Canada.

Première génération

François Perron, fils de Pierre-Antoine-Pascal Perron, épouse Adéline Martin. Ils ont neuf enfants : Pierre-Pascal, Ovide, Laurier, Louis, Ovilda, Annah, Laurenda, Louisa et Virgile.

Deuxième génération

Pierre-Pascal Perron, fils de François Perron et d'Adéline Martin, épouse Adéline Massy (plus tard Massie). Ils auront trois enfants : Pierre, Damien et Émilien.

Troisième génération

Pierre Perron, fils de Pierre-Pascal Perron et d'Adéline Massy, épouse Parmélie Mathé, fille de Charles Mathé et d'Adélaïde Périard. Ils ont neuf enfants : Ludgère, Ovila, Albert, Ovide, Claude, Aimé, Ovilda, Emilia et Laurence.

Quatrième génération

Ludgère Perron, fille de Pierre Perron et de Parmélie Mathé, épouse Diane Parent. Ils auront quatre enfants : Espérance (Ferdinat Paquin), Rhéal, Jean et Lester.

Ovila Perron, fils de Pierre Perron et de Parmélie Mathé, épouse Marie Benoît, fille de Jos. Benoît et de Marie-Louise Lachaine. Ils ont quatre enfants : Ivanhoe, Wilfrid, Thérèse (Émile Lachaine, fils d'Évangéliste) et Guy.

Cinquième génération

Ivanhoe Perron, fils d'Ovila Perron et de Marie Benoît, épouse Floride Paquin, fille de Moïse Paquin et d'Angéline Robin-Lapointe. Enfants : Robert, Germaine et Gisèle.

Wilfrid Perron, fils d'Ovila Perron et de Marie Benoît, épouse Amanda Paquin, fille d'Albert Paquin et de Floride Lévesque. Enfants : Claude et Yvette.

LES MIRON

Le patronyme de cette belle famille, originaire de la région de la Garonne en France, fut d'abord Lamyronde, puis Lamirande, puis Myron et enfin Miron.

Pierre-Delphis-Francis Miron, chimiste français, fut le premier de cette lignée à marquer son époque en découvrant que les maladies infectieuses étaient dues à la prolifération de bacilles (bactéries), et il proclama que c'était à cause du manque d'hygiène que ces maladies

devenaient contagieuses. C'est donc à partir de ces enseignements émis par le docteur Miron que les médecins et les chercheurs de son époque attachèrent de plus en plus d'importance à la salubrité et au nettoyage des lieux où on soignait les malades. Les hôpitaux, cliniques, salles de patients, tout fut nettoyé, désinfecté, aseptisé, passé à la chaux. C'est également le docteur Pierre-Delphis-Francis Miron qui recommanda l'aseptisation des instruments de chirurgie en les faisant bouillir puis déposer dans des récipients, aseptisés et remplis d'alcool.

Plus tard, le fils du docteur Miron, Louis-Martin, fut le premier anesthésiste à prôner qu'on devait « endormir » ou « geler » profondément le patient avant et pendant qu'on pratiquait une intervention chirurgicale. Auparavant, on assommait le patient ou on l'enivrait en le gavant ou en le forçant à ingurgiter plusieurs flacons de boisson enivrante et, une fois ivre mort, il était attaché, ligoté et ficelé comme un saucisson, le chirurgien l'opérait à froid, refermait la plaie en cousant les commissures ou lèvres avec du fil de laiton. Le docteur Louis-Martin Miron tenait en horreur ces procédés qu'il qualifiait de « boucherie », découvrit l'éther et le penthotal, ces anesthésiques encore en usage aujourd'hui et qui permettent de plonger le patient dans un profond sommeil durant plusieurs heures.

Le docteur Pierre-Delphis-Francis Miron vint en Amérique vers 1840 et donna des conférences à Montréal et à Ottawa, puis aux États-Unis et il s'établit en Pennsylvanie où il finit calmement ses jours auprès de son épouse, Lydia Morgan, fille d'un multimillionnaire américain, ce qui permit au docteur Miron de faire construire un hôpital moderne qui allait servir de modèle aux autres centres hospitaliers, le *Pennsylvanian Medical Institute of America*. Cet institut célèbre sera d'abord dirigé de main de maître par son fondateur, le docteur Pierre-Delphis-Francis Miron, qui y adjointra aussi le célèbre et mondialement connu *Samsonian Institute* dans le New Jersey, qui deviendra un des plus célèbres institut de recherches du monde. Il contient des laboratoires ultra modernes, et les chercheurs scientifiques, médicaux et autres viennent y effectuer leurs recherches dans tous les domaines : aéronautique, interspatiale, astronomie, astrologie, sciences humaines, religieuses, politiques, géologiques, etc.

Après le décès de son père, Louis-Martin épouse une jeune Canadienne d'origine suédoise, Louisa Lindstrøm, infirmière, et revient s'établir à Montréal. Ils y ouvrent une clinique privée et ils auront cinq enfants. Louis-Martin décède à Montréal, âgé de 87 ans bien sonnés et laissant une fort belle descendance dont la lignée se continue aujourd'hui.

Première génération

Lydia Morgan et Pierre-Delphis Miron, fils d'Omer-Élie Miron et de Josette Lami-rande, sa cousine, deviennent les ancêtres de la lignée de tous les Miron actuels en engendrant neuf enfants : Louis-Martin, médecin-chirurgien ; Pierre-Francis jr, cultivateur ; Rose-Eva, religieuse hospitalière de St-Joseph de Québec, chimiste et biologiste recherchiste en maladies contagieuses, elle continue l'œuvre de son ancêtre ; Omer, paysan et agronome ; Élisée, cultivateur ; Édith, vétérinaire ; Ethel, biologiste ; Pascal, diplômé en agronomie ; Francis, paysan et cultivateur, éleveur de bovins.

Deuxième génération

Francis Miron jr, fils de Pierre-Delphis-Francis et de Lydia Morgan, épouse Rosannah Venne d'Ottawa et ils auront six enfants : Louis-Pierre, Olivette, Olivier, Camille, François jr et Omer.

Troisième génération

Louis-Pierre Miron, fils de Francis Miron jr et de Rosannah Venne, épouse Christine Smith, originaire d'Amqui en Gaspésie et ils ont un enfant, Origène.

Quatrième génération

Origène Miron, fils de Louis-Pierre Miron et de Christine Smith, épouse MÉRILDA Desormeaux, fille d'Herma Desormeaux et de Jeanne Paquin de St-Pierre-de-Wakefield. Ils auront cinq enfants : Rodolphe, Gabriel, Jeannette, Jean et Hélène (Pierre Charette) qui a deux enfants : Valérie et Mathieu.

Cinquième génération

Rodolphe Miron, fils d'Origène Miron et de MÉRILDA Desormeaux, épouse Berthe Déziel, fille d'Oswald Déziel et d'Edna Paquin. Ils auront deux enfants : Christine, agronome diplômée et célibataire ; Josée (André Baril) qui ont deux enfants : Daniel et Michel.

Gabriel Miron, fils d'Origène Miron et de Mérilda Desormeaux, épouse Irène Lauzon qui lui donne trois enfants : Diane, mère d'une belle fille, Stéphanie Prud'homme ; Bruno (Lucie Déziel) qui a deux enfants : Marc-André et Bianca ; Alain (Maryse Castonguay) qui a deux enfants : Marie-France et Véronique.

Jean Miron, fils d'Origène et de Mérilda Desormeaux, a épousé Jacqueline Lauzon. Ils ont trois enfants : Chantal, Lyne et Martin.

LES CHARETTE

La lignée des Charette d'ici n'est pas descendante des pionniers qui ont fondé St-Pierre-de-Wakefield, mais venue dans notre paroisse, elle a tout de même contribué de bien des façons à l'essor économique et culturel de notre coin de pays.

C'est en 1954 que la première famille de la lignée Charette est venue s'établir à St-Pierre-de-Wakefield et ce fut tout un événement ! M. Mendoza Charette, originellement de Perkins Mills, était garagiste à Hull lorsqu'il fait l'acquisition de cette partie de notre patrimoine qu'avait été le premier commerce (hôtel et magasin général de Glenn Livett). En apprenant la nouvelle, tout le monde fut heureux et dans l'effervescence : le vieux magasin du père Vital Déziel allait revivre ! Les gens d'ici revivaient les souvenirs émouvants de cette belle époque où ils allaient se munir d'attelages, de licous, de scies, de pioches, de pelles et de denrées alimentaires chez Déziel, parce qu'on y vendait de tout : de la paire de bottines boulonnées à bout pointu (pour les dames), en passant par les tissus à la verge ou au coupon, jusqu'au sucre et à la farine en poche, aux onguents Rundle, au savon Comfort et au Rinso qui blanchissait les draps comme un vrai détergent... On se souvenait aussi, avec nostalgie, des belles veillées de jasette où tous les hommes des alentours venaient s'asseoir sur les longs bancs de bois pour y fumer la bonne pipée de tabac que le père Vital, trônant derrière son comptoir, distribuait à l'assistance, sachant fort bien que d'une minute à l'autre, un des veilleux aurait besoin d'allumettes, d'une pipe neuve, d'un paquet de Zig-Zag ou d'une boisson

gazeuse (Cocktail, Stubby ou Pepsi) pour agrémenter sa soirée... Allait-on revivre cette époque? Et même si le nouveau marchand général ne faisait pas revivre les souvenirs d'antan, tous avaient la certitude que ce vieux coin patrimonial allait revivre et qu'il ferait bon retourner y faire ses achats comme autrefois!

Première génération

Louis Charette, fils de Moïse Charette et de Léonie Mineault, épousa Eudoxie Malette, fille d'Honorald Malette et d'Eudoxie Lafortune. Il engendrèrent une lignée de onze enfants: Philorome (Raïssa Glaude), Dieudonné, Adrien (Marie-Louise Rollin), Mendoza (Béatrice Trudel), Léo (Marie-Ange Trudel, sœur de Béatrice), Aimé (Dorilda Rethier, Wilfrid (Lucienne Boger, Wilfrid était un fils adoptif), Rollande (Joseph Desjardins), Marie-Anne (célibataire), Alcide (décédé à 10 mois) et Gertrude (Alexandre Déziel), ma mère.

Deuxième génération

(celle qui vint faire souche à St-Pierre-de-Wakefield)

Mendoza Charette, fils de Louis Charette et d'Eudoxie Malette, a épousé Béatrice Trudel, institutrice, fille de Damase Trudel, originaire de Perkins Mills comme lui-même et ils ont engendré neuf enfants: Marie-Paule, Julienne, Gabrielle, Lucien, Paul-André (décédé dans un tragique accident de la route), Bernard, Jean-Pierre, Marcel (Thérèse Gaudreau, décédée d'un cancer) et Louis-Marie.

Troisième génération

Bernard Charette, fils de Mendoza Charette et de Béatrice Trudel, a épousé Jeannette Miron, fille d'Origène Miron et de Mériilda Desormeaux. Ils ont quatre enfants: Yvon (policier, Sylvie Parent), Gilles (France Beaudoin), Johanne (Janic Thibault) et Caroline (Pierre Lemoyne).

Marie-Paule Charette, fille de Mendoza Charette et de Béatrice Trudel, a épousé Ludger Prud'homme. Ils ont eu trois enfants: Luc, Lise et Serge.

Gabrielle, fille de Mendoza Charette et de Béatrice Trudel, a épousé Roger Mathé, fils de Clément Mathé jr et de Rosannah Dubois. Ils ont eu six enfants: Michel (décédé), Richard, Micheline, Jocelyne, Marie-Andrée et Nathalie.

Lucien, fils de Mendoza Charette et de Béatrice Trudel, a épousé Denise Michon. Il décéda d'une crise cardiaque. Notre belle Denise a épousé M. Laurent Last qui a généreusement adopté ses deux filles nées de son premier mariage : Julie et Josée.

LES VENNE

À l'origine, ce nom se prononçait Voyne, et les familles de cette lignée étaient originaires de Bruges, en Belgique. Ils étaient dentelliers (fabricants de la célèbre dentelle dite « de Bruges ») et exerçaient un métier très florissant, ce qui leur permettait de tenir un mode de vie assez haut coté. Étant dentellières de réputation, les femmes Voyne avaient donc leurs entrées à la Cour, ce qui leur conférait un statut bourgeois assez impressionnant. Mais, lorsque la Belgique fut divisée et déchirée entre les Flamands et les Wallons (tous belges, remarquez bien, mais d'opinions divergentes), les Voyne se virent contraints de déménager dans un pays où la langue française était respectée et protégée. C'est ainsi qu'ils arrivent en France. C'est là que, réfutant leurs origines belges, s'appelèrent Venne...

Première génération

Pierre-Jean Venne épouse Sophie Dufault et vient en Canada en 1851, alors qu'ils ont déjà dix-sept enfants (ils se sont mariés à l'âge de 20 ans) : Louis-Philippe ; Georges-André (Pascaline Dupré), quatre enfants ; Joseph-Adam (Alphonsine Doiron, deux enfants ; Jean-David (Maryse de la Durantaye), sept enfants ; Georges-Albert (entre chez les Frères des Écoles chrétiennes) ; Louis-Thomas (Exilda Latendresse, de Hull) ; Georgine (Valmore Dupire, de Montréal) ; Joséphine (Adélar Jodoin, de St-Hyacinthe) ; Madeline (Adalbert Montreuil, de Sorel) ; Jehanne (entre chez les Carmélites de Trois-Rivières) ; Albertine (Léon Jutras, de Sorel) ; Louise (Alphonse Jutras, de Montréal, cousin de Léon) ; Lyse (entre chez les Sœurs de la Croix, à Montréal) ; Sophie jr (entre chez les Sœurs de la Charité, à Ottawa) ;

Perrine (Alexandre Morin, de Sorel); Alphonsine (Vital Taillon de St-Grégoire d'Iberville); Euclide (Marie-Ange Tremblay, de Chicoutimi) et Louis-Philippe.

Deuxième génération

Louis-Philippe, fils de Pierre-Jean Venne et de Sophie Dufault, a épousé Isobel Donovan, à Ottawa en 1875. Ils vont vivre à Sorel et y élèveront quatre enfants : Alphérie-Jean, Louis-Jacques, Jean-Baptiste et Louis-Philippe.

Troisième génération

Alphérie-Jean Venne, fils de Pierre-Jean Venne et de Sophie Dufault, épouse Marguerite Provost à Varennes (Québec). Ils auront deux enfants, Philippe et David.

Les ancêtres des Vennéens (Vendéens) étaient des Français originaires de la Vendée. Les Venne qui vinrent dans l'Outaouais québécois étaient des Canadiens français descendants du fondateur de la troisième génération, Alphérie-Jean Venne. Comme leurs enfants s'appelaient familièrement le fils ou la fille à Jean-Venne, on ne tarda pas à les appeler Jeanvenne, ce qui devint leur patronyme familial durant plusieurs années. La Vendée, dont les ancêtres Venne étaient originaires, était une région fertile à souhait, arrosée par la Loire et la Sèvres. Ils avaient donc été des paysans et des vigneronniers célèbres, ce qui leur avait permis de vivre sinon richement du moins très à l'aise. Il est donc normal qu'en venant s'établir en notre coin de pays dont on leur avait vanté la fertilité et la richesse du sol, les Venne pionniers se soient dirigés vers la culture du sol et se soient faits agriculteurs.

Quatrième génération

Cette génération reprendra et adoptera le nom Venne, de préférence à Jeanvenne.

C'est donc Alphérie-Jean Venne qui est l'ancêtre de tous les Venne, Vennat, Venneau, Vienno et autres dont le patronyme est issu des mêmes racines étymologiques. Les Venne ont vécu à Québec, Beauport, Montréal, Rivière-des-Prairies, Bytown (Ottawa), Quyon, Fort-Coulonge, Campbell's Bay, avant de venir finalement s'établir sur une ferme à Portland (Poltimore). Aujourd'hui, la dernière descendante directe d'Alphérie-Jean Venne, Madeline, fille Philippe

Venne, demeure à Poltimore. Après le décès de son premier époux, M. Anthony Chestlock, de Poltimore, elle est maintenant remariée avec M. Émile Lachaîne, fils d'Évangéliste et de Félicité Mathé.

LES DE RAINVILLE

Cette lignée est d'origine française et les de Rainville actuels sont les descendants des descendants qui avaient plus de cent ans d'histoire canadienne derrière eux quand ils arrivèrent à Glenn Livett. Lorsque M. Jean-François de Rainville arriva par ici, alors qu'il avait obtenu une petite concession de cent arpents de terre [où se trouve aujourd'hui la propriété de son direct descendant, M. Joseph (Jos) de Rainville], son premier soin fut de défricher le rang Templeton, partant de ce que nous appelons aujourd'hui la route 307, allant jusqu'au lac McGregor, incluant alors la plage Pélessier et le domaine Zurenski, car il avait obtenu une deuxième concession, beaucoup plus vaste que la première, soit 1 000 acres. Il fallait agir vite, car, si la Couronne britannique accordait volontiers des concessions, elle laissait peu de temps (environ cinq ans maximum) pour défricher, bâtir, coloniser et faire fructifier la concession obtenue. Et si le colon ne respectait pas les échéances, il devait remettre sa concession et perdait tout ce qu'il y avait investi. Si, au contraire, il parvenait à terme, ayant réalisé tous ses engagements, la concession développée lui était donnée et il en devenait légitime propriétaire... C'est ainsi que la plupart de nos pionniers ont fini pas posséder de belles terres, sinon ils n'auraient jamais eu les moyens de s'acheter des terrains de cette envergure.

Jean-François de Rainville était arrivé de Sorel avec son épouse et ses enfants, ayant vécu plusieurs années dans cette ville avant de soumettre une demande de concession à Sa Majesté. (Ces demandes étaient d'abord soumises au gouvernement fédéral. Après 1867, alors

que la confédération des provinces avait été formée, les demandes étaient étudiées à Ottawa, puis soumises au Parlement de Londres.) Jean-François de Rainville ayant reçu deux concessions, il s'adjoignit un associé en la personne de Lester Young, jeune arpenteur originaire d'Angleterre, qui accepta de l'aider à l'arpentage et au défrichage du premier chemin de Templeton qui le conduirait au lac McGregor, longerait les rives du lac et aboutirait à La Blanche (futur Perkins Mills) en retour, Mr. Young demandait qu'une fois son travail terminé, on lui donne une parcelle de la grande concession.

La tâche fut extrêmement pénible. Là où se trouve aujourd'hui l'intersection des routes 307 et 366 (à proximité de l'actuel complexe municipal), c'était la forêt dense. Il fallu donc abattre des arbres centenaires, essoucher, tracer une route, ameublir le sol pour tracer une route carrossable, assécher le sol spongieux et saturé d'eau. Il faut se rappeler que notre vallée était autrefois entièrement recouverte de la mer Champlain. Si on se donnait la peine de chercher, notre coin de pays deviendrait le paradis des archéologues et des géologues parce qu'on trouverait une innombrable quantité de sédiments, de minerais et de fossiles en ce sol qui fut autrefois un « fond marin ». D'ailleurs, le lac McGregor n'est que le dernier vestige d'une fosse marine de la mer qui recouvrait notre région. (Ces données m'ont été transmises par l'Institut de géologie et de spéléologie du Centre de recherches d'Ottawa.) Je me souviens également que, lorsque j'étais gamine, je cueillais des coquilles d'huîtres, des petits cailloux lavés par l'eau et j'ai même, un jour, découvert une agate (pierre lissée par l'eau de mer) dans le « pit de sable » situé à proximité de la ferme de mes parents. J'étais étonnée de cette découverte en un endroit sec et où il n'y avait pas d'eau, et mon père m'a alors expliqué le passage de la mer Champlain.. Pardonnez cet aparté que je viens de faire et croyez que ce n'est pas au détriment de la lignée des de Rainville. Au contraire, je me suis permis cet écart afin de vous faire réaliser en quelles conditions difficiles et inusitées, messieurs de Rainville et Young, ainsi que les autres pionniers, on dû travailler. Parce que défricher et coloniser le fond marin d'un ancien océan n'a pas dû être une sinécure !

Enfin, c'est sur la concession où se trouve l'actuelle propriété de M. André Hupé (voisine de celle de M. Joseph de Rainville) que

Jean-François de Rainville a entaillé son premier érable. Il fondait ainsi la première sucrerie de St-Pierre-de-Wakefield. Cette concession appartenait originellement à M. Joseph-Alphonse-Honoré Déziel qui accorda à son bon ami Jean-François de Rainville la permission « d'entailler autant d'érables qu'il le voudrait, à la condition qu'il lui remette un gallon de sirop à chaque printemps »... L'entente fut conclue verbalement et on m'a assuré que M. de Rainville respecta toujours ponctuellement son engagement auprès de mon trisaïeul !

Première génération

Jean-François de Rainville, fils de Pierre-François de Rainville et de Marie-Joseph Ratier, épouse Honorine Levac. Ils auront quatre enfants : Francis, John, Thomas et Albert.

Deuxième génération

Francis de Rainville, fils de Jean-François de Rainville et d'Honorine Levac, épouse Annie Hamel, veuve Glover, fille de Henry Hamel. Ils auront dix enfants : James, David, Paul, Thomas, Joseph-Francis, Elizabeth, Sarah, Ann, Agnes et Mary (Alphonse Déziel, fils d'Honoré Déziel et d'Adéline Roberge).

Troisième génération

Joseph-Francis de Rainville, fils de Francis de Rainville et d'Anne Hamel-Glover, épouse Lætitia Lawlor. Ils auront quatre enfants : Edwin (Angéline Thom), Joseph (Jos), Violet (Romain Benoît) et Lily (Rhéo Thom).

Quatrième génération

Joseph (Jos) de Rainville, fils de Joseph-Francis de Rainville et de Lætitia Lawlor, épouse Claudette Mathé, fille de Lucien Mathé et d'Imelda Barbeau. Six enfants : Glenn (célibataire), Sandra, Garry, Laurie, Lucille (célibataire) et Paul (Paulo), célibataire.

Cinquième génération

Garry de Rainville, fils de Joseph de Rainville et de Claudette Mathé, épouse Louise-Natasha Huot. Ils ont deux enfants : Jeffrey et Michael.

Sandra de Rainville, fille de Joseph de Rainville et de Claudette Mathé, épouse Germain Last, fils de Maurice Last et de Lucienne Desormeaux. Ils ont un enfant, Éric.

Laurie de Rainville, fille de Joseph de Rainville et de Claudette Mathé. Un enfant : Jessica de Rainville.

Pierre-François de Rainville et Marie-Josephte Ratier sont donc les véritables ancêtres et fondateurs de la lignée des de Rainville. Natifs de Normandie, ils ont vécu à Québec, Beauport, Varennes et Sorel où ils ont fait souche, engendrant la lignée dont les de Rainville d'ici sont les fiers descendants. Si certains d'entre eux ont laissé tomber la particule « de », ils n'en demeurent pas moins fiers d'être issus d'une noble race, sachant que la véritable noblesse se porte dans le cœur et non dans la particule qu'on peut ajouter au patronyme familial. De Rainville est un très beau nom !

LES DAGENAIS

Cette lignée dont l'ancêtre fut Louis-Pierre Dagenais était originaire du beau pays de France, et plus spécifiquement de la Provence, cette superbe région qui fait rêver tant de poètes et de touristes !

Première génération

Louis-Pierre Dagenais épouse Marie Drouet à Boucherville. Ils auront huit enfants : Zéphyrin, Marie-Josephte, Marie-Anne, Pierre jr, Jean-Baptiste, Joseph-Antoine, Marie-Catherine et Narcisse.

Deuxième génération

Joseph-Antoine Dagenais, fils de Louis-Pierre Dagenais et de Marie Drouet, épouse Joséphine Lussier. Ils ont cinq enfants : Francis, Pascal, Émilé, François et Hélène.

Troisième génération

Francis Dagenais, fils de Joseph-Antoine Dagenais et de Joséphine Lussier, épouse Émilie Duboys. Ils ont trois enfants : Napoléon, Pascal et François.

Quatrième génération

Napoléon Dagenais, fils de Francis Dagenais et d'Émilie Duboys, épouse Adéline Lacroix, une Amérindienne Sédawéh, en premières noces et Marguerite Paquin en secondes noces. Ils auront onze

enfants : Omer, Émile (Micheline Kinsbury), Fidèle, Aimé (Noëlla Dupuis), Victor (Angus) (Murielle Cleary), Rolland (célibataire), Rose (Louis Dagenais, veuve), Ida, Arthur Martin, veuve), Dora, Jeanine (Marcel Dupont) et Claire (Albina) (Gérald La Vergne).

Cinquième génération

Omer Dagenais, fils de Napoléon Dagenais et de Marguerite Paquin, a épousé Simone Dubois en premières noces, puis Colette Prud'homme en secondes noces. Sept enfants sont nés de ces unions formant une belle et unique famille : Roger, Claire, Garry, Jules, Daniel, Rachel et Julie.

LES THERRIEN dits Duhaime

J'ai finalement réussi à découvrir pourquoi tant de nos familles canadiennes-françaises ajoutaient toujours un autre nom à leur patronyme familial original. Exemples : Thibault dit Léveillé, Déziel dit La Brèche, Perron dit Desnoyers, etc. C'est qu'il s'agissait, en fait, d'un moyen utilisé pour différencier les familles d'une même lignée qui comportait plusieurs branches ou pour rappeler un fait d'armes, une qualité, un geste courageux de la part d'un des ancêtres.

Les Therrien unissaient Duhaime à leur nom parce que la mère de l'ancêtre de tous les Therrien, Pierre-Jean Therrien, avait tendu un piège à une horde de brigands qui terrorisaient et saccageaient les fermes des paysans de sa région : elle avait attrapé et capturé le chef qu'elle amena, ficelé comme un saucisson, devant le bourgmestre (sorte de shérif) de son village afin qu'il y fût pendu haut et court devant toute la population, ce qui apporta enfin la paix et la quiétude aux résidants de l'endroit. Comme cette maîtresse femme s'appelait Marguerite du Haime (tout petit village médiéval, un hameau), son fils Pierre-Jean voulut rappeler le geste héroïque de celle qui l'avait mis au monde et honorer sa mémoire en ajoutant son patronyme au sien et à celui de ses descendants.

Pierre-Jean Therrien, fils de Jehan Therrien et de Gabrielle Mineau, épouse Judith Rigaud à Paris. Ils s'y établissent et tiennent une boulangerie. Au moment de la Révolution française, voulant sauver leurs enfants et leur descendance, il s'embarquent pour l'Amérique. Ils ont six enfants : Edmond, Pierre jr, Jérémie, Edmonde, Raymonde et Marcelle.

Ils débarquent à Québec en 1790, puis vivent à Montréal et Sorel avant d'essaimer plus tard vers l'Outaouais où ils feront souche dans la Haute Gatineau, soit Montcerf, Grand-Remous, Maniwaki, Mont-Laurier, etc. Les membres de la descendance des Therrien d'ici n'ont pas été les pionniers de notre coin de pays, mais ils sont quand même des nôtres puisqu'ils sont devenus membres de notre petite communauté depuis l'arrivée de la famille de Marcel Therrien et d'Olivette Tremblay en 1956... Marcel et Olivette ont fait souche ici en y engendrant leurs deux cadets, Marc et Céline, et y ont élevé tous leurs autres enfants parmi nous : Nicole, Diane, Ghislaine. Ces enfants ont fréquenté nos écoles, se sont mariés avec des gens d'ici et se sont impliqués dans notre vie sociale et communautaire.

Nicole a épousé Aurèle Quesnel, de St-Pierre, et elle œuvre comme secrétaire à l'école de la Colline, première école centrale, tandis que Ghislaine a épousé Michel Sarrasin, de cette paroisse, et elle est marguillière au sein du comité de la Fabrique paroissiale. Leur père, Marcel Therrien, a été, dès son arrivée ici, avec sa famille, un entrepreneur actif dans St-Pierre, contribuant ainsi, en gagnant le pain de sa famille, au développement et à l'essor de la vie de ses concitoyens.

Il est vrai que les familles habitant notre coin de pays ne sont pas toutes descendantes de nos pionniers, mais elles méritent toutes, comme les Therrien, notre admiration et notre respect parce qu'en venant s'établir parmi nous, elles deviennent membres de cette belle famille que toutes les familles anciennes, nouvelles ou à venir, ont formée et continueront de former jusqu'ici. N'aime-t-on pas autant le dernier-né d'une famille que nous aimons les aînés ?

LES TESSIER dits Lavigne

L'ancêtre des Texier, Tessier et Tissier, Urbain-Arthur Tessier était propriétaire de magnifiques vignobles qui faisaient l'envie de tous les vigneron de France, d'où le nom « dit Lavigne ». Vivant à Château-en-Anjou, ils émigrèrent en Amérique vers 1788, parce que la Révolution grondait en France. Dès leur arrivée à Québec, les Texier ou Tessier vinrent s'établir à l'île d'Orléans où ils se remirent à cultiver la vigne. Mais notre climat, rigoureux en hiver et torride en été, empêcha les récoltes avantageuses. Ils vinrent donc à Niagara, en Ontario, puis en Outaouais vers 1875. Plusieurs familles Tessier vivent encore dans la région du Niagara et y cultivent la vigne. Les raisins de cette région sont délicieux.

Première génération

Urbain-Arthur Tessier épouse Jeanne Maîné. Ils auront quinze enfants : Étienne, Marie, Charles, Madeleine, Laurent, Urbain jr, Jean-Baptiste, Joseph-Arthur, Jacques, Ignace, Marguerite, Marie-Anne, Marie-Madeleine, Mathurin et Marc.

Deuxième génération

Joseph-Arthur Tessier, fils d'Urbain-Arthur Tessier et de Jeanne Maîné, épouse Clorinde Aubray. Ils ont dix enfants : Marcel, Jacques, Étienne, Joseph, Marie-Reine, Armand, Lucien, Louise, Lise et Robert.

LES BENOÎT dits Livernois

L'ancêtre des Benoît, Louis-Paul, était un ébéniste chevronné, doublé d'un grand artiste. Il maniait la varlope (le rabot), la scie, le couteau et le marteau comme un vrai magicien, sculptant volutes et torsades dans une pièce de bois, faisant jaillir une œuvre d'art d'un

bloc abrupt et informe. De telle sorte qu'il était en demande partout où on construisait... Et Dieu sait que ça construisait au Québec au 18^e siècle ! Louis-Paul initia ses fils aux beaux métiers d'ébéniste et de menuisier, et la tradition allait désormais se transmettre de père en fils.

Première génération

Louis-Paul Benoît épouse Isabelle (Elizabeth) Gobinet. Ils ont douze enfants : Marie-Françoise, Geneviève, Marie-Josèphe, Laurent, Louis, François, Jean-Baptiste, Joseph (Jos), Toussaint, Pierre et Antoine.

Deuxième génération

Jean-Baptiste Benoît, fils de Louis-Paul Benoît et de Isabelle Gobinet, épouse Marie-Cécile Dumontet à Montréal. Ils auront six enfants : Alcide, Alfred, Alphonse, Albert, Véronique et Laurette.

Troisième génération

Alcide Benoît, fils de Jean-Baptiste Benoît et de Marie-Cécile Dumontet, épouse Clarisse Veillot. Ils auront quatre enfants : Joseph, Alexis, Florimont et Elphège.

Quatrième génération

Joseph Benoît, fils d'Alcide Benoît et de Clarisse Veillot, épouse Marie-Louise Lachaîne, fille de Pierre Lachaîne. Ils ont huit enfants : Marie (Ovila Perron), Aldéna (Hector Paquin), Amandine (Napoléon Lachaîne), Alphonse (Délia Mathé), Alfred (Amanda Mathé), Philias, Gaudias et Rosa (Roch Pélissier).

Cinquième génération

Alfred Benoît, fils de Joseph (Jos) Benoît et de Marie-Louise Lachaîne, épouse Amanda Mathé. Ils ont cinq enfants : Romain, Jérôme, Germain, Conrad, Carmel.

Sixième génération

Romain Benoît, fils d'Alfred Benoît et d'Amanda Mathé, épouse Violet de Rainville, fille de Francis de Rainville et d'Annie Hamel-Glover. Ils ont un fils, Donald.

Jérôme Benoît, fils d'Alfred Benoît et d'Amanda Mathé, épouse Rita Beauchamp. Ils ont quatre enfants : Daniel, Reynald, Pierre et André.

Germain Benoît, fils d'Alfred Benoît et d'Amanda Mathé, épouse Thérèse Emond. Ils ont deux belles filles, Louise et Josée.

Conrad Benoît, fils d'Alfred Benoît et d'Amanda Mathé, épouse Rollande Gauthier. Ils ont cinq enfants : Claude, Michel, Yves, Denis et Ginette.

Carmel Benoît, fils d'Alfred Benoît et d'Amanda Mathé, épouse Cécile Normand. Ils ont deux enfants, Yvon et Jules.

Cette belle lignée continue !

LES LAST

Les origines de cette belle lignée remontent jusqu'à la brumeuse Écosse du Moyen Âge, alors que ce pays mystérieux émerge avec peine des brumes et brouillards d'un passé tissé de légendes peuplées de dragons, de sorcières, de complots, et dont on n'évoque le nom qu'en frissonnant. Guerriers et chevaliers galants de l'Écosse médiévale, les Last n'avaient pas froid aux yeux. De souche paysanne pour la plupart, ils n'avaient pas craint ni hésité à prendre les armes contre l'Angleterre qui tentait vainement (et ce, depuis des siècles) de les dominer et de les assimiler. Mais ce peuple intrépide et fier de ses racines et de ses traditions y tenait mordicus et les défendait jusqu'à la témérité.

John-Henry-William Loës (première version du patronyme Last, on prononçait LeÛsse) était un chevalier qui aimait son Écosse de toute son âme et se disait prêt à sacrifier sa propre vie pour lui éviter de tomber sous la domination britannique. Il se disait le dernier des vrais chevaliers à combattre pour la liberté de son peuple (the last of all knights fighting for his people's freedom). Naturellement, sa tête fut mise à prix et quand on regarde les belles réalisations cinématographiques comme *Brave Heart*, *First Knight*, etc., nous pouvons alors obtenir une fort bonne illustration de ce qui a été la lutte acharnée des Écossais pour défendre leurs droits.

Les Loës étaient fiers et courageux. Ils ont fini par vaincre les assauts de l'ambitieuse Angleterre qui a enfin décidé de les laisser en paix. Après la Conquête de l'Amérique, la Couronne britannique avait déjà suffisamment de chats à fouetter en s'occupant de faire défricher cet immense et mystérieux territoire qu'elle venait de conquérir... Pendant qu'on les laissait momentanément en paix, les relations anglo-écossaises se firent plus harmonieuses et il arriva que des jeunes lords britanniques prirent de jolies filles d'Écosse pour épouses. Henry-William Loës ayant courtsié une belle Anglaise nommée Elizabeth-Ann Kade, se vit refuser la main de sa bien-aimée par le père de celle-ci. Fou de rage, notre William-Henry enleva la jeune fille et la conduisit dans la montagne où elle devint sa femme. Belle histoire d'amour, qui finit bien malgré le drame de l'enlèvement, puisque le père de la jeune fille, ayant levé une armée pour délivrer sa fille en montagne, tomba presque de sa monture lorsqu'Elizabeth elle-même vint à sa rencontre à cheval, entièrement libre, et lui annonça qu'elle refusait d'être libérée et de retourner en Angleterre ! Elle aimait follement William-Henry Loës et c'est volontairement qu'elle était restée dans la montagne avec lui et ses hommes. Bien plus, elle attendait un enfant de lui et ne retournerait jamais dans sa famille.

Furieux, le père outragé voulut ramener de force sa fille rebelle qui le défiait de la sorte. Mais, avant que quiconque ait pu réagir, elle s'élança à bride abattue vers la forêt et s'y engouffra avec son cheval qui l'emportait au cœur de la montagne. Ébahis, les chevaliers du vieux sire voulurent la rejoindre, mais ce fut peine perdue. Les ronces, les racines et les branches de cette forêt formaient un réseau inextricable créant un mur infranchissable même pour un homme seul ou à pieds. Ils rebroussèrent chemin et, dépités, revinrent auprès de leur maître lui annoncer que toute poursuite serait vaine... Ann-Elizabeth s'était enfoncée au cœur de la forêt et on en avait perdu toute trace.

L'enfant que mit au monde Ann-Elizabeth Kade fut nommé Jeffrey-Alan Last (et non Loës). Il grandit en pleine forêt où il apprit le maniement des armes de son père et l'histoire de son peuple par sa mère qui lui enseigna aussi à lire et à écrire, ainsi qu'à calculer. Il épousa Janet Lloyd, fille d'un des archers de son père et elle lui donna

deux beaux jumeaux, Jimmy et James qui reçurent le saint baptême en forêt, des mains d'un vieux moine très sage qui avait élu domicile dans une grotte de la montagne et y demeurait afin de rester proche des rebelles écossais pour leur donner tous les secours spirituels dont ils avaient besoin pour conserver un bon moral et mener à bien leur combat. Lorsque les jumeaux atteignirent l'âge de la maturité, ils se joignirent à l'armée de leur père ; Jimmy reçut une flèche d'arquebuse au poumon droit et il en mourut peu de temps après. William-Henry et Elizabeth, navrés de douleur, allèrent vivre en France, puis en Bretagne.

Première génération

James Last, fils de William-Henry Last et d'Elizabeth-Ann Kade, épousa une jeune Bretonne du nom d'Annick Le Gouriadec. Ils ont eu cinq enfants : Allen, Weston, Reginald (Reggie), Sarah et Deborah (Debbie).

Deuxième génération

Weston Last, fils de James Last et d'Annick Le Gouriadec, a épousé Lydia de la Margerie. Ils ont eu six enfants : James jr, William jr, Henry jr, Lester, Lizza-Mary et Dorothy.

Troisième génération

James Last, fils de Weston Last et de Lydia de la Margerie, épousa Jeannette Gagnon-Fisher, jeune journaliste canadienne-française en voyage à Paris. Ils eurent sept enfants : William III, Henry II, Elizabeth (Betty), Kateryn, Ann et Walter.

Quatrième génération

William III Last, fils de James Last et de Jeannette Gagnon-Fisher, émigra au Canada avec ses parents alors qu'il était âgé de 15 ans. Il épousa Ida Déziel, fille de Joseph-Alphonse-Honoré Déziel de Glenn Livett. Ils eurent sept enfants : Archibald (Archie), Walter, Christopher, Lily (Lilian), Margaret (Maggie), Vivian et Ida jr.

Cinquième génération

Archibald (Archie) Last, fils de William III Last et d'Ida Déziel, épousa Leenah Kenney, fille de Georges Kenney (d'origine irlandaise) et d'Emma Paquin. Ils eurent sept enfants : Christian (Claire, Clarence Paquin), Maurice, Gilberte (Aldège Lanthier), Yvan (Claire

Gauthier), Isabelle (Lucien Dubois), Rita (Élie Charette) et Lily (Sœur Grise de la Croix à Ottawa).

Sixième génération

Maurice Last, fils d'Archie Last et de Leenah Kenney, épouse Lucienne Desormeaux, fille d'Herma Desormeaux et de Jeanne Paquin. Ils ont sept beaux enfants : Paulette (Rémi Lauzon), André, Germain, auront, Armande (Pierre Gratton), François et Denis.

Ivan Last, fils d'Archie Last et de Leenah Kenney, épouse Claire Gauthier, institutrice et fille d'Ernest Gauthier et d'Yvonne Lasalle. Ils auront une belle famille de dix enfants : Colette (Lucien Latour), Gisèle (Gilles Taillon), Madeleine (Philippe Guénette), Micheline (Benoît Racine), Monique (Yvon Lachaîne), Gilles (Diane McKinnon), Bernard (Francine Lanthier), Daniel (Josée Pelletier), Jacques (Claire Daoust) et Yves (Lisette Vaillant).

Septième génération

Germain Last, fils de Maurice Last et de Lucienne Desormeaux, épouse Sandra de Rainville, fille de Joseph de Rainville et de Claudette Mathé. Ils ont un fils, Éric.

Laurent Last, fils de Maurice Last et de Lucienne Desormeaux, épouse Denise Michon, veuve de Lucien Charette, et il adopte les deux ravissantes filles que Denise a eues de son premier mariage, Julie et Josée. Un beau geste d'amour, n'est-ce pas ?

François Last, fils de Maurice Last et de Lucienne Desormeaux, épouse Esther Gagnon, fille de Maurice Gagnon et d'Yvette Mineault, de Poltimore. Ils ont deux enfants, Clayton et Steve.

André Last, fils de Maurice Last et de Lucienne Desormeaux, épouse Irène Carrière. Ils ont eu trois enfants : Johanne, Richard et Michel.

VIE PAROISSIALE, VILLAGEOISE ET RELIGIEUSE

A PRÈS QUE LE RÉVÉREND PÈRE Ovila Paquin eût administré le baptême au petit Arsène-J.-O. Pélissier, enfant de Pierre-François-Célestin Pélissier et de Clothilde Scallon, les autres missions de La Blanche (Perkins), de Cantley, de Portland (Poltimore) et de Glenn Livett (mission Pélissier) reçurent la visite mensuelle (ou annuelle) des oblats de Marie-Immaculée ou des curés des paroisses avoisinantes : l'Ange-Gardien (Angers), Sainte-Rose-de-Lima (Templeton), Waterloo (Pointe-Gatineau) et Notre-Dame-de-la-Lièvre (La Salette).



Le premier colon arrivé à Cantley vint s'établir en cet endroit en 1827 et se nommait David Blackburn, Britannique de bonne souche. Ses parents, originaires d'Angleterre, étaient au Canada depuis près d'un siècle, ayant émigré en Amérique aussitôt après la Conquête (1759) et la signature du traité de Paris (1763). Les Blackburn ont marqué la petite histoire de notre région, car ils y ont exploité plusieurs mines d'importance à Cantley, Perkins, St-Pierre, Quyon, Luskville, etc.



C'est en 1861 qu'une mission fut fondée à La Blanche (Perkins). Une mission existait déjà à Glenn Livett (ancien vocable de St-Pierre) sous le nom de mission Pélissier...

En 1861, toujours, un violent tremblement de terre secoua toute la région outaouaise. Les pionniers crurent que la fin du monde était arrivée. C'est alors qu'ils firent la solennelle promesse de construire deux chapelles : une à St-Pierre et une à Perkins.



En 1862, le révérend père M. Chaîné, curé de Saint-Joseph d'Orléans (Ontario), reçut charge, par M^{gr} Guigues, évêque d'Ottawa, de venir célébrer la sainte messe à tous les mois à la mission Pélissier, après avoir desservi de la même façon la mission Waterloo qu'était alors Pointe-Gatineau. Le bon curé Chaîné était un oblat de Marie-Immaculée, et ces zélés missionnaires ne reculent jamais lorsqu'il s'agit de secourir les âmes. M. Chaîné, vieillissant et fatigué, accepta d'emblée. Retraçons ici l'itinéraire du missionnaire pour aller desservir ces missions qu'on lui avait confiées. La paroisse Saint-Joseph d'Orléans était située sur la rivière des Outaouais. Le père Chaîné partait en canot et remontait en avironnant jusqu'à Pointe-Gatineau qu'il desservait pendant quelques jours, puis remontait en canot jusqu'à Limbour où il descendait et trouvait refuge chez M. Alonzo Wright (frère de Philemon Wright, fondateur de Hull) qui lui prêtait volontiers un cheval. Le père Chaîné, bon cavalier, montait à cheval jusqu'à Wilson's Corner puis Glenn Livett où il était toujours chaleureusement accueilli et hébergé chez la famille Pélissier. Après y avoir passé quelques jours, le bon père remontait à cheval jusqu'à La Blanche où l'attendait toujours un canot, prêté par Jos Donovan, Amérindien qui habitait les rives du lac. Le père Chaîné remontait vers le Haut du Lac, où habitaient les Legrand, les Mathé, les Perron et les Lachaine... Et cet éreintant trajet, le bon père l'effectuait tous les six mois, en plus de s'occuper de sa paroisse !

□

En 1865, Messieurs Pierre-François-Célestin Pélissier et Joseph-Charles Dubois, deux bons amis, trappeurs et coureurs des bois, découvrirent des cavernes par accident.

Joseph Dubois (dit Jos Violon) qui marchait à une courte distance de son ami Pélissier, s'enfonça, tombe dans un trou et se retrouve en pleine noirceur, une vingtaine de pieds plus bas. À l'aide de son fanal qu'il n'a pas lâché dans sa chute, notre bon Jos Violon réussit à se situer : il est juché sur une étroite corniche de pierre qui domine une vaste caverne. Effrayé et craignant de tomber encore plus bas, il crie à son ami qu'il a besoin d'aide. Il vient de distinguer un lac sous ses pieds et il entend de plus en plus un lointain grondement qui ressemble à celui d'une rivière. Pierre-F.-C. lui tend sa chemise à

laquelle Jos attache solidement sa ceinture de laine. Et c'est avec ce cordage de fortune (manche de chemise et ceinture fléchée) que Jos Violon réussit, aidé de son ami, à refaire surface et à sortir de cette caverne.

Mais nos deux aventureux trappeurs ne se limiteront pas à cette aventure... Avant l'accident, personne ne connaissait l'existence de cette caverne. Ayant repris leurs souffle et rassemblé leurs idées, nos deux lascars décident d'y retourner : il y avait sûrement une autre issue ou une autre entrée pour accéder à cette caverne dans laquelle Jos Violon avait failli laisser sa peau... Ils se mettent donc en frais de trouver un moyen d'entrer dans ce trou et finissent par découvrir sur le versant opposé de la montagne, une étroite fissure dissimulée entre deux rochers. Munis de leurs fanaux, ils s'y glissent à plat ventre et finissent par aboutir en une salle immense dont les voûtes, garnies de longues stalactites, laissent entendre le son cristallin mais lugubre des gouttes d'eau qui tombent dans le lac qui s'étend sous leurs pieds. Jos Violon désigne du doigt, à son compagnon d'aventure, une longue et large flèche qui pointe dans la direction opposée. Cette flèche, longue d'une vingtaine de pieds, semble avoir été dessinée à la craie et les deux hommes suivent l'indication en se glissant le long de la paroi rocheuse et finissent par accéder à une autre salle plus grande que la première.

Ce sont donc « des cavernes » et non une seule qu'ils viennent de découvrir ! Cette deuxième caverne contient les restes de poteries variées, et Jos Violon qui est de descendance amérindienne par sa mère, l'Algonquine Cordélia Dubois-Despâties, révèle à Pierre-F.-C. que ces poteries sont de fabrication amérindienne. D'après les symboles qui y sont gravés, ils auraient appartenu à des Botuks (ancêtres de nos Amérindiens, ceux-là justement qui auraient traversé d'Asie en Amérique par le détroit de Béring). Ce serait donc dire que ces cavernes existent depuis des millénaires ! impressionnés, nos deux explorateurs découvrent aussi quelques ossements qu'ils ne parviennent pas à identifier... Seraient-ils dans un ancien cimetière amérindien ? Ou sont-ils en face des vestiges d'un repas d'anthropophages ? Pierre-F.-C. sait fort bien qu'avant l'arrivée des Blancs, certaines tribus se dévoraient entre elles et que le cannibalisme était

pratique courante. (On se souviendra ici de nos petits manuels d'histoire du Canada où on nous enseignait que les Iroquois dévoraient le cœur de leurs victimes afin de posséder leur courage. Par exemple, les pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemant, ces deux valeureux missionnaires jésuites, martyrisés par une tribu sanguinaire parce qu'ils avaient voulu imposer leurs croyances et leur foi.)

Respectueux d'un passé millénaire et un peu craintifs à cause de la solennité de ces cavernes qui leur révélaient soudain tant de mystères inexplorés, Jos Violon et Pierre-F.-C. Pélissier quittèrent les lieux qu'ils allaient désormais appeler les «cavernes de la Flèche»... Et ce n'est que par hasard que, plusieurs années plus tard, Arsène J.O. Pélissier, fils de Pierre-F.-C., vendra lesdites cavernes, qui se trouvaient sur sa concession, à un certain Zéphyrin Laflèche de Hull, qui les transformera en un lieu très couru jusque dans les années 1970. C'est aujourd'hui un centre touristique très bien aménagé...

□

En 1869, le père McGoey fut nommé curé de Cantley et, pour alléger la charge du père Chaîné, il fut aussi chargé de desservir la mission Pélissier et les colons d'en Haut du Lac. Ses visites terminées, l'abbé McGoey retournait à sa paroisse. Une fois par année, les abbés Charbonneau et Trinque, curé et vicaire de l'Ange-Gardien à Angers prenaient la relève et desservait St-Pierre.

□

En 1874, M^{gr} Joseph Guigues, premier évêque de Bytown (Ottawa), décède après une courte maladie. Il est aussitôt remplacé par l'ancien curé de Navan (Ontario) qui a été élu évêque en 1841 mais qui ne détenait pas encore de prélature. M^{gr} Joseph-Thomas Duhamel est donc élu archevêque d'Ottawa le 1^{er} septembre 1874. Il était le fils de François Duhamel et de Marie Audet-Lapointe.

□

En 1875, la mission St-Pierre (soit Glenn Livett au complet) avait pris assez d'importance pour que M^{gr} Duhamel tranche la question qui énervait tout le monde : Où pourra-t-on aller à la messe puisque la maison Pélissier qui servait de chapelle était devenue trop petite ? La population grandissait et de nouvelles familles de colons venaient s'établir à Glenn Livett. M^{gr} Duhamel décida de venir visiter la place.

Un généreux colon, M. Bénoni Côté, offrit huit acres de sa concession pour y construire une chapelle (on n'avait pas alors les moyens de bâtir une église et les fidèles n'étaient pas assez nombreux). Par la même occasion, M. Onésime Dubois offrit une partie de sa concession qu'il partageait avec son beau-frère Bénoni, pour l'aménagement d'un cimetière. M^{gr} Duhamel accepta l'offre de ces deux généreux donateurs.

M. Onésime Dubois, homme handicapé, courageux et fervent chrétien, décida de donner quelques arpents de sa concession « parce qu'une église qui aurait pas d'cimitchière, ça s'fait pas ! » Son humble dépouille mortelle repose aujourd'hui dans ce terrain qu'il a donné de tout son cœur de bon chrétien, et il n'existe même pas une pierre tombale pour rappeler le souvenir de cet homme généreux.

Si un jour, une âme charitable désirait assumer les coûts et faire ériger une stèle ou un monument à la mémoire d'Onésime, ce pauvre, cet humble et ce démuné, voici quelle serait l'épithaphe que j'y ferais graver :

*Ci-gît notre bon Onésime
Qu'on n'a jamais vraiment connu.
Toute sa vie, il fut victime,
Personne vers lui n'est venu...
On riait parfois de ses misères,
Timide et humble il se taisait.
Faisons pour lui notre prière.
Que Dieu l'accueille dans Sa Paix !
Il a donné ce cimetière,
Faisant ainsi le sacrifice
D'une parcelle de sa terre.
Seigneur, accueille en lui, Ton fils !
Amen !*

Beaucoup de nos ancêtres pionniers reposent dans le sol de notre cimetière paroissial, et beaucoup parmi eux n'ont reçu, comme Onésime Dubois, ni pierre tombale ni même une humble croix pour rappeler qu'ils ont existé... Cela s'explique par le fait que nos pionniers étaient « plus pauvres que la pauvreté », comme disait ma grand-mère Eudoxie Charette. En effet, rares étaient les familles qui

pouvaient payer un monument pour la tombe de leurs chers défunts. La plupart se contenaient de tailler une petite croix de bois et d'y dessiner rudimentairement à la chaux ou à la peinture blanche, les lettres formant le prénom et le nom du cher disparu... Avec le temps et les intempéries, les noms et les initiales des patronymes ont été effacés comme si le Seigneur voulait nous rappeler que « l'homme passe comme l'herbe : Le matin, elle se dresse imbibée de rosée, avide de soleil. Le soir, elle est fanée après être fauchée... »

□

Les prêtres continuèrent de se succéder et d'aller, une fois par mois, desservir la mission Pélissier, qu'on appelait aussi mission St-Pierre jusqu'en 1898.

□

Après la construction de la première chapelle en 1877, les fidèles assistaient à la messe ou à toute cérémonie spéciale : un baptême (des prêtres administraient le saint baptême jusqu'à vingt nouveau-nés parfois) ; une confession, avant Noël ou à Pâques (il n'y avait pas d'absolution communautaire à cette époque). Plusieurs curés des paroisses environnantes (dotés eux aussi d'une âme missionnaire), des oblats, des capucins, etc. venaient à Glenn Livett confesser en plusieurs missions différentes ou dans les divers chantiers de bûcherons, faire descendre le pardon sur les fidèles colons pénitents !

Ce fut l'abbé Corkery, un brave Irlandais, qui prit la charge de Cantley de 1879 à 1884.

□

À l'été 1887, un modeste presbytère en bois rond fut construit à proximité de la première chapelle pour loger les prêtres qui venaient desservir la mission. Entre les visites des prêtres, le presbytère abritait le bedeau.

□

La première école de rang ayant été construite en 1875, deux autres écoles rurales furent construites l'année suivante par M. Joseph-Alphonse-Honoré Déziel, président de la commission scolaire de l'époque, et les conseillers Alexandre McLelland, Félix Lachaine, Pierre Perron et Alphonse Benoît. La première école de rang, en Haut du Lac, fut construite par M. Moïse Paquin. La première institutrice

est une Montréalaise d'origine française, Mlle Églantine La Perle, et elle logera dans l'école...



Vers 1876, Glenn Livett, qu'on décrivait jusque-là comme une région de misères, pauvre, aride et difficile, avait pris une certaine importance grâce aux mines de mica, de phosphate et de bauxite qui pullulaient dans la région. De nouvelles familles de colons venaient régulièrement s'ajouter aux pionniers d'ici, telles les Villeneuve, les Gravel, les Tessier, les Provost, les Charron, les Duquette, les Cleary, les Mayer, les Lepage, les Dorion, les Poitras, etc. Il fallait remplacer la première chapelle, devenue trop petite et dont le toit coulait de partout, par une véritable église, puisque M^{gr} l'archevêque d'Ottawa jugeait maintenant la mission St-Pierre assez importante pour devenir officiellement une paroisse. En attendant, on rénoverait la chapelle.

Le 6 mars 1877, l'abbé Charbonnier, curé d'Angers, vint bénir la chapelle agrandie, où l'on pouvait ajouter une vingtaine de bancs doubles, et dotée d'un confessionnal et d'une petite sacristie, puis ornée d'un beau chemin de croix sculpté sur bois d'érable et de cèdre par M. Pierre Perron. Ce chemin de croix, véritable œuvre d'art, fut plus tard installé dans la deuxième église qui fut ensuite construite pour remplacer la chapelle rénovée. Tout a disparu lors de l'incendie qui détruisit l'église paroissiale en 1953.

En 1896, M^{gr} l'archevêque d'Ottawa donna l'autorisation de construire la première église paroissiale (la deuxième, en réalité, puisqu'il y avait eu auparavant la construction d'une chapelle qui avait servi d'église mais n'avait jamais été reconnue comme telle). Notre coin de pays comptait alors 105 familles francophones catholiques et cinq familles anglophones, catholiques elles aussi. Il fallait donc trouver un curé bilingue. Ce fut l'abbé Alexandre Motard, curé de Perkins, (qui avait remplacé l'abbé Corkery), qui accepta de desservir St-Pierre en même temps que sa paroisse. Pussions-nous, un jour, retrouver au ciel ce prêtre-missionnaire admirable qui vint régulièrement encourager et soutenir le courage et l'enthousiasme de nos pionniers et les inciter à construire la maison de Dieu au cœur de leur paroisse dont la concrétisation se dessinait de plus en plus...



Une fois l'église construite, l'érection canonique de la mission St-Pierre ne se fera qu'en 1898, alors que la nouvelle paroisse, recevant officiellement le vocable de paroisse St-Pierre-de-Wakefield, accueillera (enfin !) son premier curé résident, le révérend père Ephrem Charlebois, oblat de Marie-Immaculée. Gloire et louange à Dieu ! Et merci au saint patron de notre paroisse, saint Pierre, qui, du haut du paradis, n'a visiblement jamais cessé de protéger notre paroisse et nos premiers pionniers.

Le révérend père E. Charlebois, qui a été notre curé fondateur, était membre d'une famille de six prêtres missionnaires oblats. Il était originaire de Montebello (Québec), où son père tenait boulangerie. Il avait trois sœurs et cinq frères qui, suivant son exemple, devinrent tous des religieux. Marie-Louise, Blanche-Catherine et Marie-Claire entrèrent chez les Carmélites de Trois-Rivières où elles ont persévéré jusqu'à leur décès. Les cinq frères d'Ephrem suivirent son exemple et se joignirent aux oblats : Ovide, Guillaume, Pierre, Louis-Joseph et Thomas. Ils devenaient ainsi les dignes fils spirituels de M^{sr} Eugène de Mazenod, leur bienheureux fondateur. Ovide devint évêque et vicaire apostolique du Keewatin (Colombie-Britannique) ; Guillaume devint auxiliaire de son frère aîné au Keewatin, puis fut chargé de l'enseignement aux scolastiques et séminaristes en Saskatchewan ; Pierre alla fonder une paroisse en Amérique du Sud (Amazonie) ; Louis-Joseph fut missionnaire au Yukon et en Alaska ; enfin, Thomas fut maître des novices à Rome, puis à Ottawa où il décéda. Notre curé fondateur était, lui aussi, de la trempe des vrais missionnaires et sa facilité d'adaptation à se placer au niveau des pauvres gens dont il servait l'âme dénotait chez lui cette ardeur missionnaire et ce zèle du salut des âmes qui le dévorait : simple, humble, doté d'une énergie peu commune, le Père Charlebois a laissé une marque indélébile dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Un cher pionnier décédé récemment, M. Aldège Lanthier, fils de Joseph-Wilfrid Lanthier et d'Avéline Dubois (deux de nos vaillants pionniers d'en Bas du Lac), me racontait un jour à quel point tout le monde avait aimé le bon curé Charlebois. « Y était bon, sec, strict et sévère, mais y était juste pis y mâchait pas ses mots ! Y nous parlait dans nos mots à nous autres, pis y nous faisait rire après qu'y nous

avait un peu brassé la couenne ! » de dire M. Lanthier avec ce beau et bon sourire qu'on lui connaissait quand il parlait de ses vieux souvenirs. M. Lanthier avait été servant de messe pour le curé Charlebois et m'expliquait qu'il n'avait pas persévéré longtemps dans ce beau service d'enfant de chœur. « J'étais pas capable d'apprendre le latin. Mais ton oncle Alvarez [Déziel] pis ton père [Alexandre Déziel] eux autres, y savaient toutes les réponses en latin, ça fait qu'y répondaient à ma place... Mais quand y ont attrapé la fièvre scarlatine, y ont été mis en quarantaine, j'te dis que là j'ai eu l'air smatte ! Pas capable de dire un seul mot d'latin ! Ma carrière d'enfant d'chœur a fini drette là », de conclure notre bon Aldège avec ce petit sourire malicieux qui le caractérisait quand il venait de jouer un bon tour... (C'est par M. Lanthier et mon oncle Roch Péliissier que j'ai obtenu certaines expressions savoureuses qu'employait le curé Barrette au cours de certains de ses sermons et que j'ai utilisées dans la rédaction du spectacle du centenaire.)

Le curé Charlebois a fait construire l'église paroissiale au coût de 3 500 \$, et M^{sr} Duhamel en fit la bénédiction le 26 septembre 1900... Épuisé, âgé et à bout de forces, le bon curé Charlebois, après avoir administré et dirigé la paroisse durant 28 années d'éreintant labeur, dût se résoudre à céder sa place à un autre pasteur auprès de ce petit troupeau de brebis qu'il aimait tendrement en les appelant ses « p'tits enfants ».



Le deuxième curé de St-Pierre fut l'abbé Alexis Barrette qui remplaça le curé-fondateur de 1902 à 1905. Il était le cousin germain de M^{lle} Marie Barrette, la nouvelle institutrice du Bas du Lac et qui allait devenir M^{me} J. Vital Déziel.



Le troisième pasteur de notre paroisse, l'abbé Jean Éthier, vint remplacer l'abbé Barrette, atteint d'une maladie grave. À cause de l'eau de pluie qui inondait l'intérieur du presbytère de bois rond, le curé Éthier obtint l'autorisation de son évêque et fit construire le nouveau presbytère en 1907. (L'actuel a été rénové en 1996-1997. Transformé en résidence d'accueil, il a reçu le joli vocable de « Auberge chez-moi », gérée par M. Bruno Villeneuve et M^{me} Jeanne

Lépine, dont la belle expérience en gérontologie et en administration constitue une garantie de succès. Bravo et bonne chance à ce couple charmant dont l'esprit d'initiative et le courage persévérant ont enrichi notre paroisse en installant chez nous cette belle résidence pour y accueillir nos aînés qui méritent d'aller finir leurs jours paisiblement heureux, juste à côté de l'église !)

Le curé Éthier décéda avant la fin de la construction du nouveau presbytère et le curé Joseph-Émile Plouffe arriva pour le remplacer en 1924... Sa cure ne fut pas reposante !



Natif de Chute-à-Blondeau (Ontario), l'abbé Plouffe était animé d'un zèle ardent du salut des âmes. Il était désireux d'aimer et de se « faire aimer » de ces brebis dont il devait assumer la garde... Ayant entendu dire que les brebis de St-Pierre étaient plutôt récalcitrantes qu'obéissantes et qu'elles se cabraient facilement, le prêtre eut le malheur (voire commit l'erreur) de laisser tomber cette boutade : « Ah oui ! On va les dompter ! Ils verront bien ce qu'un Franco-Ontarien est capable de faire avec des petits Canadiens français rétifs ! » (Le terme Québécois n'était guère en usage à l'époque.)

Hélas, cette phrase, lancée avec désinvolture mais aucunement menaçante, tomba dans l'oreille malveillante d'un type calomniateur et anticlérical qui n'aimait pas les prêtres et qui s'empressa de venir répéter la boutade du nouveau curé auprès de « têtes chaudes » dont les esprits se mâtèrent et, avant même son arrivée, le pauvre curé avait déjà des ennemis enragés qui l'attendaient d'un pied ferme...

Le dimanche après-midi où il arriva pour son intronisation comme curé de la paroisse, le curé Plouffe trouva une église vide. Il n'y pas un seul fidèle pour l'accueillir ! On m'a dit que le pauvre prêtre alla s'agenouiller devant l'autel de la Vierge et y pleura amèrement. Il comprenait maintenant pourquoi cinq autres prêtres, avant lui, avaient refusé la cure de St-Pierre-de-Wakefield.

Conscient qu'il allait vivre ici des moments difficiles, le prêtre esseulé songea au courage et à la vaillance de ses prédécesseurs et il décida de les imiter. Il tiendrait le coup envers et contre tous ! Il invoqua saint Pierre, patron de la paroisse, et ensuite saint Jean-Marie Vianney, le saint curé d'Ars qu'il aimait beaucoup et qui, lui aussi lors

de sa première cure à Châtillon en France, avait trouvé son église abandonnée, vide et dans un état pitoyable. Il se consola en songeant qu'au moins son église était propre et neuve...

Après avoir allumé quelques lampions dont les flammes jetaient de faibles lueurs mais évoquaient une certaine présence, le curé se rendit au presbytère lequel, n'ayant pas été entièrement construit, n'était doté que d'une chambre (aujourd'hui la salle à manger) et d'un grand placard (qui devint plus tard un bureau). Pas de cuisine. À l'étage, trois chambres non meublées ; la pièce arrière (qui devait plus tard devenir cuisine), un sol de terre battue ! Le curé, dit-on, alla prier au cimetière puis se rendit à pieds chez M. Pierre Perron qui le reçut poliment mais lui reprocha sa funeste boutade.

Le curé expliqua qu'il avait lancé cette phrase sans réfléchir et qu'il était arrivé ici rempli de bonnes intentions. Ce à quoi le sage et vieux colon répondit placidement en fumant sa pipe : « J'vas vous dire une chose, m'sieu le curé... Par icitte, c'est du ben bon monde ! Mais si vous dites un mot d'avers, ça va s'répéter encore pluss' de travers. Moé, chu pieux pis j'cré dans l'bon Dieu, mais un curé qui dit qu'y va dompter ses paroissiens, c'est ben mal vu par ceusses qui y est supposé de v'nir aider ! » Touché par la franchise du bon vieux paysan qui fumait sa pipe auprès du poêle, le curé Plouffe accepta de partager avec lui et sa famille le frugal repas qu'avaient préparé Parmélie et ses filles. a bonne soupe aux choux et le bon pain frais de la fournée de la veille rassérénèrent le prêtre qui découvrait qu'il y avait du bon monde dans sa paroisse. Le soir venu, Pierre offrit le gîte au curé qui accepta, car il pleuvait à verse et l'intérieur du presbytère était sûrement inondé... Le premier soir de son arrivée dans sa nouvelle paroisse, le curé Plouffe dort entre les beaux draps blancs sentant bon l'herbe fraîche (parce que nos mères étendaient souvent les draps frais lavés sur l'herbe imbibée de la rosée du matin et les laissaient sécher sous le soleil et la clarté du jour). Avant de s'endormir, le quatrième curé de St-Pierre remercia le ciel d'avoir placé cette bonne famille sur sa route. Ce qui l'avait incité à visiter le pionnier qui avait sa ferme à proximité de l'église, c'était le splendide chemin de croix sculpté et signé Pierre Perron, qu'il savait être un de ses paroissiens...

Au cours des jours qui suivirent, le curé visita quelques familles du Haut du Lac. Il reçut un assez bon accueil chez les Legrand, les Mathé et les Lachaine, mais il les sentit méfiants, gênés et sur leurs gardes... À tous, il s'excusa de la phrase malencontreuse qu'il avait prononcée et assura tout le monde de sa bonne volonté. On accepta assez respectueusement ses excuses, mais l'accueil demeura mitigé... Après avoir invité ses nouvelles ouailles à venir assister nombreux à la messes du dimanche, le curé, content, revint chez lui.

Il réalisa bien vite que son invitation demeurait lettre morte en célébrant la messe devant... deux ou trois fidèles ! La moutarde lui monta au nez en apprenant que la veille, l'hôtelier de la place avait organisée une soirée où tout le village s'était enivré ! Hors de lui, le curé se promit de dénoncer, du haut de la chaire, ce « trou maudit » (l'hôtel Déziel) et le « vieux scandaleux » qui en était le tenancier. La guerre entre mon grand-père paternel et le curé Plouffe venait d'être déclenchée... Elle allait durer une bonne dizaine d'années.

Même si l'abbé Plouffe a été un grand incompris de ses ouailles et qu'il fut méprisé et malheureux, il n'en a pas moins été un berger très dévoué qui avait à cœur de sauver ses brebis et il a su contribuer grandement à l'évolution et au progrès de la paroisse dont il assumait la cure. De 1911 à 1924 (il a tenu bon et fait face à l'orage durant 13 ans !), ce prêtre incompris a fait construire la cuisine du presbytère, sous lequel il fit aussi creuser et aménager un sous-sol, et a fait construire un solide plancher de bois franc dans la cuisine, ainsi que la véranda qui ceinture le presbytère. C'est également à ce prêtre courageux qu'on doit le fait qu'il y ait maintenant un bon système d'eau courante (et potable) dans le presbytère.

C'est aussi au curé J.-É. Plouffe que nous devons la grande salle paroissiale qui a servi de centre communautaire à toutes nos rencontres et célébrations amicales durant plus d'une vingtaine d'années. Et même si ce prêtre énergique et mon aïeul paternel (J. Vital Déziel, l'hôtelier de St-Pierre) durent très souvent à couteaux tirés, il n'en demeure pas moins très « alliés » sur le plan politique... Un peu comme le célèbre film *Don Camillo* où le bon curé, joué par le regretté Fernandel, a des prises de bec assez acerbes avec le maire de Peppone. L'un voulait toujours assommer l'autre, mais si l'un voyait

l'autre assommé, il courait à son secours !... Cette situation parfois drôle est cocasse fit en sorte que le curé Plouffe effectua plusieurs voyages à Québec avec J. Vital Déziel et qu'ils obtinrent l'autorisation du Premier Ministre pour la construction du premier pont couvert qui réunit les extrémités de la paroisse en joignant les deux rives, celle du Haut du Lac (au nord) à celle du Bas du Lac (au sud).

Ce pont, construit en poutres équarries en cèdre et en bois franc, mesurait 90 pieds de longueur par 20 pieds de largeur. Il enjambait le lac, partant de la route Principale, aujourd'hui la 307, là où se trouve la plage municipale, pour venir rejoindre l'autre tronçon de la route où est érigée la Villa Lorraine, propriété des Sœurs de l'Institut Jeanne d'Arc. Il s'élevait à une hauteur de 40 pieds au-dessus du niveau de l'eau... Et le bois employé pour sa construction fut gratuitement fourni par les scieries, propriétés de J. Vital Déziel, dont les fournaies chauffées à blanc ont fonctionné jour et nuit, Soixante hommes ont travaillé à fournir le bois nécessaire à la construction du pont couvert le plus long et le plus large du Québec, et entièrement fabriqué de bois ! Le pont fut béni par le curé Plouffe et inauguré officiellement en présence de la population et de plusieurs dignitaires invités pour l'occasion, en juillet 1926...

Les choses étant redevenues plus calmes, le curé Plouffe entretenait dès lors des relations plus « amicales » avec l'hôtelier de St-Pierre, mais il revenait constamment à la charge, priant J. Vital de ne pas vendre de bière à certains colons qui s'endettaient pour boire et dont l'alcoolisme faisait souffrir les familles. Le commerçant-hôtelier, qui trouvait là une source importante de revenus, répondait, imperturbable : « Occupez-vous de vos moutons ; moi, je m'occupe de mon commerce. Moi aussi, j'ai une famille à faire vivre ! » De guerre lasse, le curé employa un bizarre stratagème. Il rédigea une lettre sur laquelle il fit apposer les signatures de certaines pauvres épouses dont les maris étaient d'assidus buveurs à la taverne de l'hôtel Déziel, et mon grand-père perdit son permis d'hôtelier.. La trêve avait duré environ deux ans, et la guerre reprenait de plus belle.

Les Déziel sont d'origine belge-alsacienne. Ce peuple a appris à se défendre et à recouvrer ses droits lors de la Guerre prusso-alsace-lorraine qui décima la France et les Belges ont donc acquis

cette ferme volonté de vaincre et le goût de relever les défis comme celui d'abattre l'ennemi... J. Vital Déziel était un rusé, doublé d'un finaud. Comme dans le film *Don Camillo*, il décida de se venger en se moquant de son adversaire. Celui-ci lui avait enlevé son gagne-pain en lui faisant perdre son permis ? Il allait se créer une autre source de revenus. Il fit construire alors la célèbre salle de danse et de spectacles où l'on venait de partout : Hull, Cantley, Perkins, Poltimore, La Salette, etc., pour y danser, boire, assister à divers « shows » de magiciens, de films, de séances d'école, de fins d'année scolaire. On y célébrait aussi des noces, des anniversaires, etc. C'est à cet endroit que j'ai vu le Père Noël pour la première fois en 1941, alors que mon aïeul avait organisé une distribution de cadeaux (à ses frais) pour tous les enfants pauvres de la paroisse. Comme nous étions tous très pauvres, aucun colon ne s'était senti humilié ou dévalorisé. C'est mon oncle (Alvarez Déziel) qui était alors déguisé en Père Noël. Mais, comme il avait pris un « petit remontant » qui l'avait « remonté » au point qu'il caracolait sur scène, il échappait les cadeaux qui nous étaient destinés et on a dû le remplacer. C'est M. Aldège Lanthier qui vint, déguisé lui aussi en Père Noël, terminer la distribution des cadeaux. J'avoue qu'à partir de ce soir-là, je ne croyais plus au Père Noël ; j'avais remarqué du haut de mes sept ans que le bon gros bonhomme du commencement de la soirée avait soudainement maigri, qu'il avait changé de voix et qu'il ne riait plus de la même façon !... À compter de cette fameuse veillée, je me suis toujours méfiée de la franchise et de l'honnêteté des adultes.

Le curé Plouffe eut beau tempêter et décrier mon grand-père du haut de la chaire, nous avons continué d'assister à la sainte messe, mais mon père « priaît à la maison » pendant qu'avec notre mère, mon frère et mes petites sœurs, nous allions courber l'échine et subir l'humiliation alors que les insultes et les reproches nous lapidaient.

Pourtant, nous avons continué d'aimer et de respecter les prêtres, car nos parents nous définissaient souvent la grandeur et la beauté du sacerdoce ; ils insistaient également sur la fragilité humaine. « Le prêtre est aussi un humain, disait papa, il peut lui aussi commettre des erreurs. Il faut beaucoup prier pour eux. Ils ont une bien lourde responsabilité ! »

Un certain monsieur Mazenod Petit, hôtelier de Poltimore, ayant été pris à partie par l'abbé Plouffe, dressa une pétition rédigée par J. Vital Déziel (qui écrivait fort bien), la fit signer par la majorité des paroissiens et, accompagné d'une nombreuse délégation, demanda et obtint une audience avec M^{sr} l'archevêque d'Ottawa.

Foudroyé par ce geste de révolte et de rejet par ses ouailles, le curé Plouffe pleura en chaire, ce qui arracha aussi des larmes amères à plusieurs paroissiens, mais le malheureux pasteur n'avait pas compris qu'on attire les brebis dans la bergerie en leur présentant du trèfle frais et de la crème plutôt que des ronces et du vinaigre...

En 1934, l'abbé Plouffe quittait discrètement la paroisse, seul et méconnu comme il y était arrivé. Il se retira dans sa famille en son village natal de Chute-à-Blondeau où il décéda quelques mois plus tard... Sa dépouille a été inhumée auprès des siens dans le petit cimetière paroissial.



En 1937, la mission Portland (Poltimore) devenait officiellement paroisse St-Louis-de-France et recevait son premier curé résident en la personne de M. l'abbé E. Smith.

Pendant les quelques années qui suivront le départ du curé Plouffe, les colons iront assister à la messe à Poltimore, à Cantley (paroisse Ste-Elizabeth), Perkins (paroisse St-Antoine-de-Padoue)... Un bon vieux Franciscain d'Ottawa venait, une fois l'an avant Pâques et Noël, confesser et s'occuper de l'entretien spirituel des âmes dont la foi continuait de brûler sous la cendre, mais menaçait de se refroidir à cause de l'absence d'un prêtre.



En 1937, l'abbé Eudore Thériault devient le cinquième curé de St-Pierre-de-Wakefield, remplaçant l'abbé Guillaume Chevrier qui avait lui-même remplacé temporairement l'abbé Plouffe... De 1937 à 1940, l'abbé Thériault fera installer le système électrique dans le presbytère, l'église et la salle paroissiale. D'une calme et douce fermeté, il réglera plusieurs dissensions et disputes entre les colons. Il fera repeindre l'intérieur et l'extérieur du presbytère, fera installer une douche, une baignoire, une toilette de porcelaine dans la salle de bain et un petit évier avec mouvoir et armoire à pharmacie dans chacune

des chambres à coucher du presbytère. Il fait aplanir le terrain de la Fabrique et fait aménager un petit bureau dans le presbytère. Il fait aussi construire de grandes armoires dans la cuisine du presbytère et dans la sacristie de l'église. Lorsqu'il est nommé curé à Grenville (Québec), près de Hawkesbury (Ontario), l'abbé Thériault s'inclinera la mort dans l'âme et des adieux déchirants à ses « chers colons ». On dit qu'il fut bien accueilli à Grenville, mais il mourut environ six mois plus tard, laissant à ses paroissiens de Grenville comme à ceux de St-Pierre-de-Wakefield, le souvenir d'un pasteur aimable, dévoué et doucement énergique qui, en trois ans seulement, avait indélébilement marqué sa paroisse.



En 1940, avec l'abbé Paul Caron, successeur de l'abbé Thériault, les événements vont se succéder à un rythme tel que les colons eux-mêmes en croiront à peine leurs yeux et leurs oreilles. M. Paul Caron était un homme doté d'une énergie débordante. Face aux urgents besoins spirituels de ses brebis, dont la foi et la pratique religieuse menaçaient de se refroidir, il demande qu'une longue « retraite » soit prêchée et animée par des oblats de Marie-Immaculée puisque ce sont ces valeureux missionnaires qui ont fait naître et ont entretenu la foi et soutenu le courage de nos premiers pionniers. L'abbé Caron a gain de cause : deux vibrants oblats viendront ensemble prêcher et animer une retraite de deux semaines intensives, au cours de laquelle les brebis égarées reviendront au bercail. Et je puis affirmer sans me tromper que, de l'avis de tous nos aînés d'ici, ce fut la plus longue et la plus belle retraite qui fut prêchée dans cette paroisse ! Il y eut même des guérisons physiques comme des guérisons intérieures. J'avais dix ans à cette époque (1944) et je me souviens avoir vu des hommes pleurer comme des enfants, agenouillés devant les prêtres qui faisaient descendre sur eux les bénédictions du ciel et le pardon divin qui les ramenaient dans le giron de l'Église.

En 1945, c'était la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Tous les cœurs étaient en liesse. Plusieurs de nos fils, de nos frères et de nos pères, qui avaient servi sous les drapeaux, revenaient dans leurs familles... Entre autres, les cinq fils de M. H. Gauthier, de Cantley, rentrèrent au foyer après avoir combattu pour leur patrie. Régis

Lachaine et son frère Ludger, fils d'Évangéliste Lachaine et de Félicité Mathé, revinrent aussi dans leur foyer, de même que les fils de Roch Pélissier, fils d'Arsène J.O., rentrèrent chez eux pour un repos civil bien mérité : Georges, l'aîné, Rolland et Hector Pélissier n'avaient pas hésité à joindre les rangs de l'Armée canadienne pour servir leur patrie. Nous avons compté plusieurs de nos jeunes gens parmi nos courageux militaires en plus de ceux susmentionnés : M. Lucien Villeneuve, fils d'Edmond Villeneuve et de Georgiana Lavictoire ; M. Claude Lanthier et son frère Léonard (Léo), tous deux fils de Joseph-Wilfrid Lanthier et d'Avéline Dubois, etc.

Au milieu de cette effervescence, le curé Paul Caron gardait le souci du salut des âmes qui lui étaient confiées. Sitôt la grande retraite terminée, il fait poser une nouvelle croix au cimetière, fait restaurer l'intérieur de la petite église de bois (J. Vital Déziel avait gratuitement donné le bois franc pour la construction du plancher, alors que M. Francis de Rainville, premier défricheur et colonisateur du rang Templeton, aujourd'hui chemin du Carrefour ou route 306, avait donné le bois pour toutes les fenêtres et pour le jubé)... Après avoir fait restaurer l'intérieur de l'église et fait rénover intérieurement et extérieurement la salle paroissiale, l'abbé Caron mit sur pied la Ligue du Sacré-Cœur au sein de laquelle presque tous les hommes de notre paroisse s'enrôlèrent et se dévouèrent avec ardeur. Cette ligue devint forte et exemplaire grâce à l'harmonie et la bonne entente entre les membres, et elle allait devenir un organe de l'Action catholique lorsque le curé Paul Caron, gravement atteint par un cancer, dût être hospitalisé d'urgence et décéda peu de temps après. Consternés et sous le choc, les fidèles de la paroisse étaient devenus « orphelins » et « sans berger ».



Nous étions en 1947, et le « berger » qui vint remplacer le regretté curé Paul Caron était « de taille », cela dit sans jeu de mots ! De haute stature (environ six pied et demi), d'un poids dépassant facilement les deux cent cinquante livres, l'abbé Jean-Charles Mougeot vint prendre les rênes pour guider la paroisse.

Dès son arrivée, ce géant, qui était un bâtisseur-né (il venait de faire construire une église et une école en Abitibi), se hâta de doter

le rang du lac à la Truite d'une école indépendante. La paroisse comptait alors 120 familles résidentes et les écoles de rang devenaient trop petites et inadéquates pour accueillir toute la population estudiantine qui grandissait à vue d'œil. La population d'ici étant alors majoritairement francophone, il n'y avait pas d'école anglaise. Nos commissaires décidèrent de réutiliser les locaux de la première école du coin Déziel et j'y fus moi-même la première institutrice bilingue pour y enseigner à nos jeunes anglophones d'ici dont je me souviens quelques noms : Jean-Yves Mathé, actuel président du conseil de la Fabrique (il était francophone, mais son père exigeait que son fils reçoive ses cours dans les deux langues officielles) ; Gordon MacGlasham, un de nos bons citoyens ; Douglas de Rainville, fils d'Edwin de Rainville et d'Angéline Thom ; Louise Huot, fille de Paul Huot et petite-fille de M. Aimé Huot, qui a obtenu que soit installée la première ligne téléphonique à St-Pierre-de-Wakefield ; Michel Petit, fils de Paul Petit, maintenant hommes d'affaires ; Joan-Arlene Perron, fille de Simone Perron, élevée par ses grands-parents maternels, M. et M^{me} Albert Perron (M^{me} Lucy Cleary-Perron, sa grand-mère étant d'origine irlandaise et anglophone, la petite Joan-Arlene recevait alors l'enseignement bilingue) ; Margaret Avon, dont les parents demeuraient près du lac McGregor...

On peut dire que vers les années 1947-1950, la population de St-Pierre-de-Wakefield a connu un « boum » et une expansion sensiblement marqués qui l'ont fait tripler au cours de ces années... Et ce, grâce au curé Mougeot qui insistait sur la nécessité du biculturalisme et enseignait avec ardeur à qui voulait l'entendre que ça ne serait qu'en unissant et en fusionnant les cultures entre elles que l'unité canadienne deviendrait plus forte et ferait du Canada un pays invincible et un des plus puissants du monde ! Il était loin d'être péquiste, notre bon curé Mougeot, mais n'avait-il pas raison ? L'union fait la force, dit le vieil adage...

C'est sous l'abbé Mougeot que la première école centrale fut construite, prémices de nos polyvalentes, nouveau genre d'école qui avait ses avantages mais qui sonnait le glas des écoles de rangs où nous avons appris les rudiments de l'écriture, de la lecture et du calcul. On nous dit qu'elles étaient périmées et devaient disparaître... Mais je

sais pertinemment que, lorsque nous quittions l'école primaire en 9^e année, pour aller aux écoles secondaires, nous savions écrire nos dictées sans fautes et connaissions parfaitement nos conjugaisons de verbes ainsi que nos règles grammaticales ! (Ce qui n'est malheureusement pas le cas pour nos étudiants des polyvalentes et autres écoles secondaires. Ils en sortent les bras chargés de diplômes, mais dictez-leur un texte et vous serez effarés du nombre de fautes que vous y trouverez...)

Grâce à ces écoles centrales dont l'abbé Mougeot se faisait le promoteur acharné, en dépit des objections de quelques commissaires qui voyaient d'un œil torve se « gros pasteur têtue » qui « leur passait par-dessus la tête pour tout mener à sa guise sans les consulter » (paroles textuelles d'un des commissaires de l'époque)... grâce à cette époque florissante où les écoles centrales poussaient comme des dents-de-lion (pissenlits), la population locale augmentait considérablement. Les touristes, de plus en plus nombreux, hivérèrent leurs chalets et devenaient résidents de St-Pierre-de-Wakefield. La beauté du site, les écoles plus accessibles, le bilinguisme des gens d'ici, les moyens de transport plus adéquats, l'élargissement et le pavage de nos routes par la firme J.E. Laflamme, entrepreneur reconnu pour l'excellence de son travail, tous ces atouts contribuèrent à l'expansion rapide de la population et à un essor économique par l'instauration de diverses industries dans nos parages...

Les conditions matérielles étant entièrement transformées, la vie était devenue plus facile et plus agréable pour les gens de notre coin de pays qui accueillaient avec joie et fierté les nombreuses familles de la ville et d'ailleurs qui venaient s'installer parmi eux. Le tourisme devint une industrie locale, les terrains en bordure du lac St-Pierre se vendirent comme des petits pains chauds. Les citadins, attirés par ce coin de pays où l'on pouvait vivre à la campagne tout en jouissant des services de la ville, se ruèrent à l'assaut des terres à vendre. Les résidences de villégiature et familiales se construisirent à un rythme d'une vingtaine par année. La population touristique triplait même la population précédente... En 1947, l'abbé Mougeot est hospitalisé et décède peu après d'une grave défaillance cardiaque. En dépit des frictions avec certains commissaires d'école et certains paroissiens,

ce prêtre combatif et dévoué laisse derrière lui le souvenir d'un chef de file de la trempe du bon curé Labelle, surnommé le Roi du Nord, qui devint ministre de la colonisation et qui a développé les Pays d'en Haut. Le curé Mougeot n'a pas été ministre du gouvernement et n'a jamais détenu de ministère, mais il était ministre du gouvernement divin et il a détenu le ministère du salut des âmes qui lui étaient confiées ; c'est pour le bien de tous qu'il a lutté envers et contre tous pour nous obtenir un système scolaire adéquat.



De 1947 à 1975, cinq curés se sont succédé à St-Pierre : l'abbé Henri Courseuil, p.m.e. ; le curé Paul-Adalbert Laframboise, dévoué, bon et patient, fier de sa paroisse, qui fut éprouvé profondément lorsque l'église (la deuxième après la chapelle) fut détruite par un violent incendie le premier dimanche de mai 1953 (jour de la Fête des mères). Le curé Laframboise, qui s'était déjà enraciné au cœur de sa paroisse qu'il appelait affectueusement sa « petite bergerie d'amour », ne se remit que très difficilement de cette pénible épreuve. Nommé berger de la paroisse St-Benoît-Abbé de Hull, ce bon berger, déraciné et privé de sa bergerie, tomba gravement malade et décéda en 1956.

Ce fut l'abbé Henri Fairfield qui le remplaça de 1956 à 1961. Prêtre dévoué, l'abbé Fairfield n'eut pas le temps d'accomplir tous les projets qu'il aurait voulu réaliser au sein de notre communauté paroissiale. Souffrant d'une tumeur maligne au cerveau, il fut hospitalisé au centre hospitalier La Pietà de Hull où il décéda en 1961, laissant le souvenir d'un excellent pasteur.

L'abbé Maurice Bilodeau devint notre pasteur en remplacement du pauvre curé Fairfield. Nous gardons un bon souvenir de ce grand curé, rieur et pince-sans-rire qui possédait un rare sens de l'humour, qui avait toujours la riposte facile et enjouée pour quiconque essayait de le « mettre en boîte » ou de lui mentir... Doué d'un charisme de discernement très spécial, l'abbé Bilodeau avait le don de vous scruter de ses beaux yeux perçants et vous aviez l'impression qu'il « lisait dans notre âme » (paroles d'une paroissienne d'en Haut du Lac). Sans doute est-ce pour cette raison que les paroissiens éprouvèrent un profond respect à son égard. En 1967, notre bon abbé Bilodeau dut prendre un repos prolongé, épuisé et malade.

L'abbé Jean Gagnon vint prendre la relève de 1967 à 1975. Hélas, ce petit prêtre vif, alerte et dévoué, était déjà miné par une maladie qui ne pardonne pas. Il lutta durant huit ans pour rester auprès de ces chères brebis, mais, atteint d'une cirrhose du foie, il décéda à l'Hôpital général d'Ottawa en 1975.



Le 1^{er} juillet 1975, l'abbé Laurent Martel, originaire de Hammond (Ontario), vint prendre la houlette du berger de nos âme, laissée par l'abbé Gagnon... Administrateur hors pair, l'abbé Martel trouvera le moyen de rénover le presbytère. Il fait remplacer les châssis de bois moulu des vieilles fenêtres des débuts par de belles fenêtres d'aluminium, fait rénover le sous-sol du presbytère en y faisant aménager un bain sauna et une salle de culture physique, etc. Il nous a légué en plus le magnifique Calvaire de la montagne, qu'il fit construire et installer à flanc de montagne et que nous pouvons toujours admirer en face de l'église actuelle. Ce courageux curé a aussi fait agrandir le cimetière.

La cure de l'abbé Laurent Martel n'a pas été facile. En butte aux critiques et aux calomnies de certaines brebis qui se changeaient en loups voraces qui dévoraient impitoyablement sa réputation, l'abbé Martel nous a donné l'exemple de celui qu'il imitait et servait avec fidélité : Jésus devant ses juges, silencieux et calme, ne cherchant aucunement à se défendre lorsque la flagellation des plus basses calomnies le déchirait cruellement... Merci, M. l'abbé Martel, pour ce magnifique exemple de silence face aux fausses accusations, aux sarcasmes et aux insultes qui vous étaient infligés par certains ennemis qui, pour excuser leur absentéisme de l'église et leur négligence à la pratique religieuse, avaient besoin d'un bouc émissaire. Comme Jésus, vous l'avez été et comme le Christ, votre divin modèle, vous ne vous êtes point défendu et vous avez pardonné ! Aussi, lorsqu'à bout de forces, vous avez dû prendre votre retraite, les fidèles d'ici ont réalisé quel affreux vide votre départ causait. Nous avons compris que, comme le malheureux peuple juif du temps de Jésus, nous avions laissé maltraiter et crucifier notre pasteur sans faire une geste ni élever la voix pour le défendre ! Et nous avons réalisé que les calomnies dont on vous avait inculpé étaient fausses. Aussi, M. l'abbé Martel,

est-ce pourquoi nous vous accueillons avec joie et respect lorsque vous daignez venir nous rendre visite.

□

Après le départ de notre bon curé, nous est arrivé notre cher « frère et ami », l'abbé Gilles Pelletier. que nous avons eu parmi nous juste assez longtemps pour l'aimer et réaliser à quel point ce curé possédait une belle âme. Simple, humble, souriant et sachant se placer au rang des gens, il savait interpeller, encourager et stimuler ceux qui sentaient le besoin d'un appui ou de la « petite poussée » nécessaire pour démarrer.

Hélas, ici encore, les calomnies et les critiques, suscitées par le « déchet » (je ne l'appelle jamais le « malin », car ça lui fait plaisir). Ce déchet donc, et ennemi des âmes, se servit encore une fois de ses « suppôts qui s'ignorent » (parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font) pour dénigrer ce bon curé que le ciel nous envoyait ! Des langues malveillantes avaient inventé de toutes pièces le raconter que l'abbé Pelletier voulait vendre les marches de bois conduisant au Calvaire de la montagne, de même qu'il allait mettre à l'encan la magnifique table de marbre qui servait de maître-autel (don de M^{me} Lauréat Lago-Lachaine, après le décès de son époux, M. Ernest Lago).

Gilles Pelletier, notre curé, pleurait lorsqu'il m'a raconté toutes les calomnies dont il était la cible. Il n'avait jamais eu l'intention ni la prétention de vendre quoi que ce soit ! Et encore moins les biens de la paroisse ou de la Fabrique paroissiale ! Je lui ai alors parlé du bel exemple que nous avait légué le curé Martel... Notre curé est retourné chez lui, à Hull, où il demeurait depuis le décès de sa mère. Il connaissait ses accusateurs et il me les a nommés, me demandant de prier pour eux... Il s'agissait, en fait, des mêmes personnes qui m'ont persécutée et calomniée lorsqu'est venu pour moi le temps d'écrire ce livre que l'abbé Pelletier lui-même m'avait demandé d'écrire pour le centenaire de la paroisse. Comme l'abbé Pelletier leur a pardonné, je leur pardonne aussi. Mais puissent ces pauvres gens réaliser qu'en critiquant, calomniant et salissant la réputation d'une personne qui fait le bien, ils servent le « déchet » et auront un jour à rendre compte de leur propos malsains ! L'abbé Pelletier était blessé par la cruauté des accusations portées contre lui. (Moi, je suis

allée à l'hôpital, mais ce pauvre curé en est mort)... En juillet 1996, l'abbé Gilles Pelletier s'est écroulé, terrassé par un arrêt cardiaque, alors qu'il tondait son parterre devant sa demeure de Hull...

□

L'abbé Fernand Serrurier, curé de l'Ange-Gardien d'Angers, remplaça notre regretté Gilles Pelletier. Nous l'avons beaucoup aimé et nous nous étions promis que, si une langue malveillante osait prononcer une remarque désobligeante, l'auteur serait vertement remis à sa place. Heureusement, il n'en fut rien. Tout le monde aimait et respectait notre bon Fernand... Mais il était souffrant. Malade et ayant dû subir une grave intervention chirurgicale pour le cœur, le curé Serrurier, qui assumait maintenant trois cures (l'Ange-Gardien, St-Pierre et Poltimore), sentait qu'il ne pourrait tenir le coup très longtemps. Il nous avertit et nous demanda de prier. C'est ce que nous avons fait... et le Seigneur nous a envoyé... un ange : le bon père Pascal Nizigiyimana qui, de son lointain pays, le Burundi, a bien voulu accepter de venir assumer la garde du petit troupe que nous sommes.

Vous êtes l'instrument de l'Esprit Saint, Trinité sainte et divine, qui résidez en plénitude en Notre-Seigneur Jésus le Christ, puisqu'Il vous a envoyé chez nous pour l'année du centenaire de la paroisse.

Père Pascal, nous vous aimons et nous vous remercions de bien vouloir consentir à nous corriger (doucement, mais fermement, et c'est ce que nous admirons chez vous). Lorsque vous sentez que certains esprits s'échauffent ou deviennent négatifs, vous demeurez silencieux, mais nous sentons que vous êtes à l'écoute. Aussi, lorsque vous jugez que le moment est opportun, vous intervenez avec cette calme et ferme douceur qui vous caractérise, et les paroles que vous prononcez alors tombent juste et tranchent la question comme un couperet bien ajusté, ralliant les esprits, effaçant les divergences et faisant taire toutes les objections malveillantes, et amenant toutes les brebis réticentes à rentrer docilement dans l'enclos de la bonne entente, dans le calme, sans chahut et sans un seul traître coup de corne !

Oui, vous possédez cet art admirable de berger rassembleur, cher Pascal ; c'est pourquoi nous vous aimons et vous admirons tellement !

Aux débuts, lors de votre arrivée, ceux qui ne vous connaissaient pas vous ont cru timide, voire un brin craintif. Mais, au fur et à mesure que nous comprenons, nous découvrons en vous un véritable bon berger. Et nous réalisons avec fierté que ce que nous prenions pour de la timidité n'était, en fait, qu'une grande sagesse, cachée sous le voile de la réserve et de la discrétion.

Nous sommes d'humbles brebis conscientes que, sans berger, nous serions égarées et ne tarderons pas à nous emmêler et à nous faire saisir entre les ronces et les broussailles du péché et qu'en bêlant lamentablement nous y péririons vite ! Je n'ai jamais entendu, depuis que vous êtes parmi nous, aucune réflexion ni aucune parole négative ou malveillante à votre égard. Il semble que nous avons tous enfin compris à quel point un troupeau sans berger devient vite malheureux et menacé par le loup ennemi qui demeure aux aguets et se glisse insidieusement parmi le troupeau, profitant de l'absence du berger. Nous avons besoin d'un berger doux, patient, calme, doux et ferme à la fois, car nous étions tous désemparés après le départ de notre cher curé Serrurier, comme après le départ de vos autres prédécesseurs aussi ! Mais le décès de Gille, la maladie et l'épuisement de Fernand, la retraite forcée de Laurent, etc., nous ont amenés à réfléchir. Dieu, qui en son infinie miséricorde, ne nous avait jamais laissés sans prêtres, allait-il nous abandonner à nous-mêmes ? Nous n'avions pas protéger ni collaborer pour faciliter la tâche à ceux qui nous avaient gardés et dirigés. Le Seigneur en avait-il assez de nos révoltes, de nos critiques, de nos réticences et de notre ingratitude envers nos pasteurs qui, souvent, à cause de nos calomnies, de nos médisances, s'étaient usés à la tâche et y avaient même laissé leur vie ? Nous nous sentions soudain bien petits, bien misérables, très ingrats et très vulnérables en réalisant à quel point il était essentiel pour un troupeau d'être gardé et de marcher sous la houlette d'un berger. Et ce pasteur, nous étions désormais prêts à l'aimer, le respecter, l'épauler et lui obéir ! Et Notre-Seigneur-Dieu-Esprit-Saint nous l'a donné en nous envoyant vers vous, cher père Pascal. Grâce et louange à son infinie et gloire à son éternel Amour !

**UN SIÈCLE D'HISTOIRE
... EN IMAGES**

NOTE

Étant donné que la récolte a été très mince, il était impossible d'illustrer le texte avec des photos de façon équilibrée... Aussi, ai-je choisi de ne pas inclure de documents photographiques dans la première partie ; j'ai plutôt cru bon de regrouper ces documents dans une deuxième partie. Et encore là, puisque je n'avais pas nécessairement des photos de plusieurs personnes, lieux et événements, il m'a paru plus juste de les réunir sous deux grands thèmes (*Activités, événements et lieu* et *De nos pionniers jusqu'à nous*), ce qui permettra aux lecteurs et aux lectrices de se promener sans but précis au hasard des découvertes ou des souvenirs.

Vu les aléas nombreux qui ont entouré la naissance du volume, je n'ai pas pu insérer toutes les photos. Quelques personnes s'étaient chargées de les recueillir pour moi et ne me les ont jamais remises... Pour les récupérer, veuillez vous adresser aux personnes à qui vous les aviez remises...

Gabrielle Déziel-Hupé

*ACTIVITÉS,
ÉVÉNEMENTS
&
LIEUX*



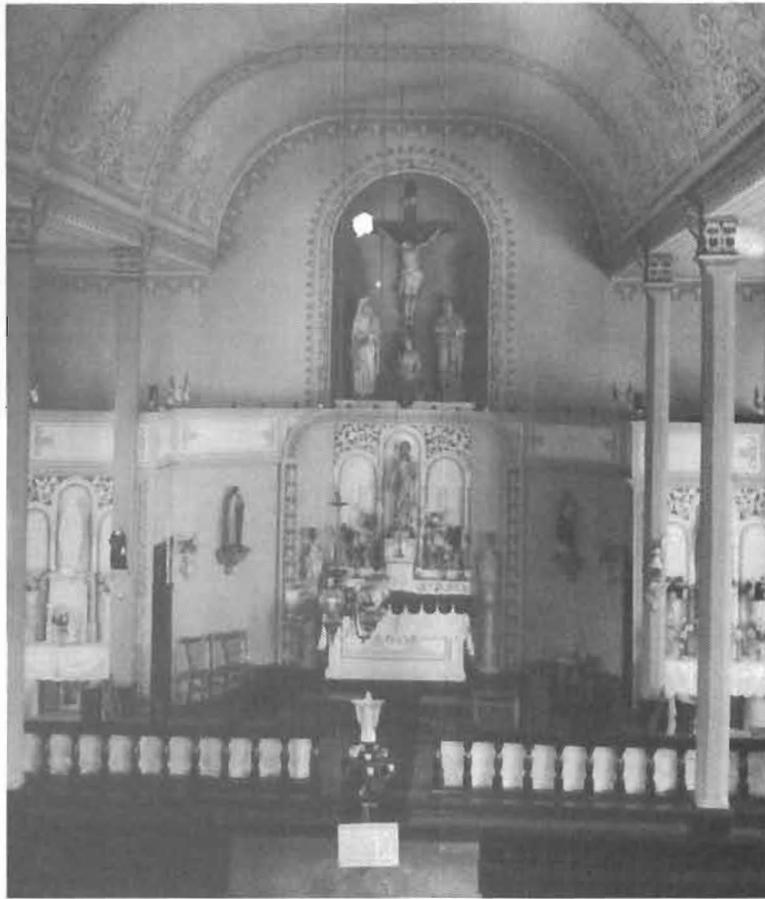
L'ancien hôtel de St-Pierre, propriété de M. Donat Charest. Premier hôtel construit sur les rives du lac St-Pierre vers 1939... Il a été remplacé par l'Hôtel-sur-le-lac, beaucoup plus moderne et plus vaste. Ce nouvel hôtel est maintenant la propriété de M. Ted Lukosowitz qui est aussi propriétaire du Dépanneur-sur-le-lac, adjacent au nouvel hôtel.

La « montagne du bœuf », comme l'appelaient les villégiateurs et vacanciers du lac St-Pierre qu'on nomma d'abord le lac de la Blanche parce qu'il est alimenté par la rivière la Blanche et qu'il se déverse dans cette rivière à la hauteur du lac McGregor.





La deuxième église après la première chapelle et le deuxième presbytère ont été inaugurés par M^{gr} Jean-Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, le 28 septembre 1898. Le premier presbytère était en bois rond, près de la première chapelle. Il dut être démoli parce qu'il était trop petit et inconfortable. Le premier presbytère et la première chapelle furent d'abord construits et érigés où se trouve aujourd'hui l'école St-Joseph.



Intérieur rénové de l'église construite en 1898. Les travaux furent faits sous les directives de l'abbé Paul Caron, curé de la paroisse en 1946. Tout le décorum apporté par cette rénovation incitait à la piété et plus d'un fidèle s'y est senti « plus près de Dieu », car en y entrant, on se sentait vraiment dans la « maison du Père ». (Texte de l'abbé Caron à M^{gr} Vachon, archevêque d'Ottawa, alors que le bon prêtre exprimait sa joie de voir son église rénovée et accueillante.)

La Villa Lorraine des religieuses de l'Institut Jeanne-d'Arc, au lac St-Pierre. Construite sur le terrain donné aux religieuses par M. Eugène Mathé, fils de Charles Mathé et d'Adélaïde Périard, la Villa Lorraine fut longtemps le site de villégiature idéal pour les jeunes vacancières, les dames plus âgées avides de ressourcement spirituel ou de tranquillité... Aujourd'hui, on y accueille encore quelques pensionnaires estivales ou quelques « retraitantes »...





La chapelle de la Villa Lorraine. À l'origine, c'était un humble petit garage donné aux religieuses par une bienfaitrice de la communauté, Mlle P. Husher qui conduisait souvent ses amies religieuses dans sa voiture... Les Sœurs de l'Institut Jeanne-d'Arc transformèrent ce petit garage en une ravissante chapelle qui devint vite achalandée par les touristes et par plusieurs résidents des environs ! Sous les arbres et à proximité de la Villa Lorraine, l'ambiance prêtait bien à la prière et à la méditation.



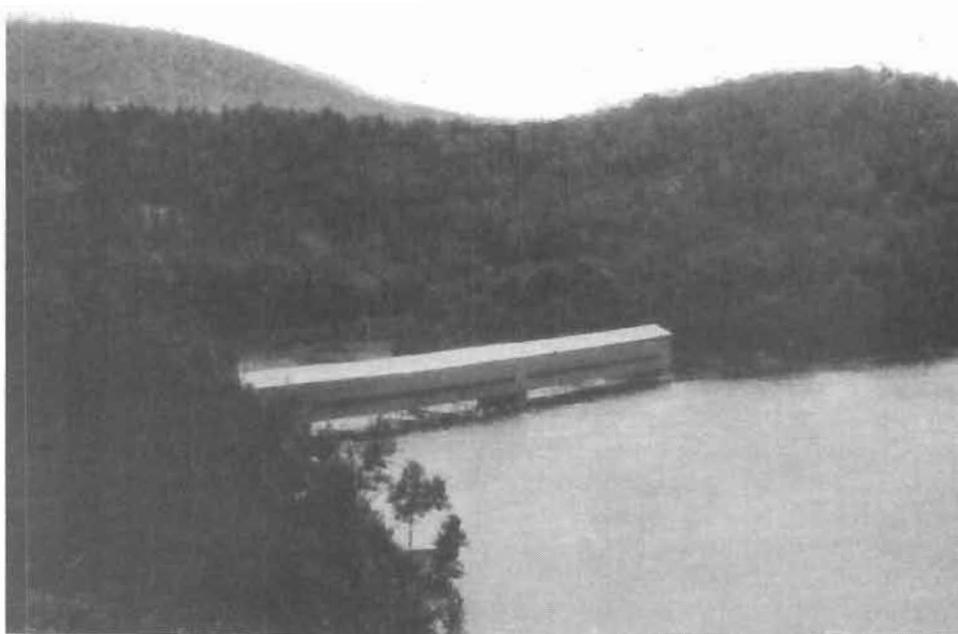
Intérieur du bar de la fameuse auberge champêtre de M. Falconio Mathé, sur la baie Mathé, maintenant baie Philippe. Ci-dessous, l'auberge, vue de l'extérieur. Cette auberge a connu une grande popularité grâce aux célèbres régates et aux compétitions nautiques qui y étaient tenues chaque année et y attiraient des adeptes des sports aquatiques des États-unis, des provinces de l'Ouest, des Maritimes et même d'Europe !





La vieille maison ancestrale des Lanthier dont on aurait dû faire un musée, car elle contient tant de souvenirs ! Cette maison a abrité plusieurs générations de Lanthier et beaucoup d'autres familles : les Dubois, Lacombe, Pélissier, Constantineau, etc. Elle avait été construite par M. Pierre-F.-C. Pélissier (l'ancêtre) qui la revendit plus tard à son bon ami, M. Gilles Lanthier qui, lui-même, la légua à son fils Joseph-Wilfrid qui y éleva sa famille. Après le décès de son épouse Avelina Dubois, les filles de Joseph-Wilfrid tinrent maison pour leur père et leurs frères... souvenirs pas toujours faciles mais heureux parce que les Lanthier se sont toujours beaucoup aimés entre eux et ils ont été un bel exemple de ce que c'est que l'« esprit de famille » ! Dommage que les autorités municipales n'aient jamais songé à en faire un petit musée ! Aujourd'hui, cette vieille maison a été remplacée par le salon de coiffure Ghislaine puis par une maison moderne.

Le pont couvert, le plus long et le plus large du Québec, était entièrement fabriqué de bois. Il fut inauguré au mois de juillet 1926. Malheureusement, il s'écroula en 1953, comme en témoignent les photos de la page suivante. Ce pont unissait le Haut et le Bas du Lac a fini par flancher et s'écraser dans les eaux profondes du lac... Mort d'un géant qui fit réaliser à tous combien sont fragiles les liens qui nous unissent les uns les autres... Le vieux pont s'est abîmé dans les 140 pieds d'eaux qui remplissaient l'abîme séparant la rive nord de la rive sud et faisant de St-Pierre-de-Wakefield une paroisse divisée en deux. Vue de la rive sud (près de la plage municipale actuelle) évoque un passé qui disparaît lentement... En attendant un autre pont, les voyageurs désirant se rendre plus au nord devaient employer ou louer les services de chalands que M. Régis Lachaine construisit pour traverser autos, voitures, chevaux et passagers... Le nouveau pont de fer fut construit et inauguré entre 1956 et 1958.





Le premier dimanche du mois de mai 1953, un violent incendie détruit l'église de St-Pierre... Dououreux souvenir ! Un demi-siècle d'histoire qui s'envole en fumée ! Lorsque le glas du clocher qui s'écroule retentit lugubrement, le cœur de chaque paroissien se serre atrocement : L'église n'est-elle par le « cœur » de la paroisse ? Que de souvenirs nous rattachent à elle ! Et beaucoup de larmes ont coulé ce jour-là !







La coupe de la glace sur le lac St-Pierre, c'était toute une aventure !... La bonne vieille glacière qu'on remplissait de bran de scie et de blocs de glace remplaçait avantageusement nos frigos modernes. Quand on découpait un large périmètre dans la surface du lac, il fallait s'assurer que le pourtour n'était pas trop affaibli et ne casserait pas sous le poids des « tailleurs de glace ».

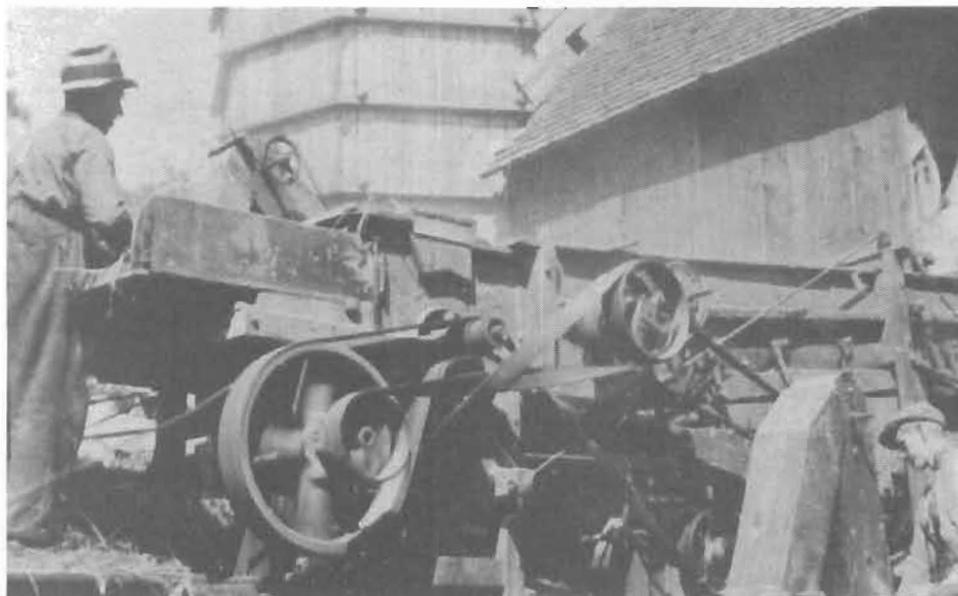
Le cheval a fait partie intégrante de la vie quotidienne des campagnards d'ici, tant pour les durs travaux de la ferme que pour de simples balades... Une ancienne légende amérindienne veut que les chevaux soient des « anges » qui, se mettant au service de l'homme, demandèrent au Dieu créateur de les transformer en ce bel animal afin d'aider leurs frères humains à faire fructifier la terre... ce que, dit-on, dieu leur accorda avec amour !





À l'époque des moissons, on n'avait guère le temps de chômer, et tout le monde était de la partie !

En 1911, Évangéliste Lachaîne, fils de Félix Lachaîne et de Félicité Legrand, introduisait à St-Pierre-de-Wakefield le premier « moulin à battre » qu'il avait acheté d'un M. Milks de Cantley. On voit ici, à gauche, M. Lachaîne en train de disposer les épis avant de les faire descendre dans la « cuve » où ils seront moulus. À droite, on aperçoit le jeune Guildas Lachaîne, fils d'Évangéliste, qui, alors âgé de 14 ans, est en train d'« empocher » la mouture des grains pulvérisés et qu'on plaçait ensuite dans les silos (comme celui qu'on entrevoit en haut à gauche). Il est à noter que notre Guildas est maintenant âgé de 82 ans bien sonnés !



La petite scierie de M. Osias Mathé travailla nuit et jour pour la taille des billots qui devaient servir à la construction de l'auberge de Falconio Mathé, fils d'Osias.



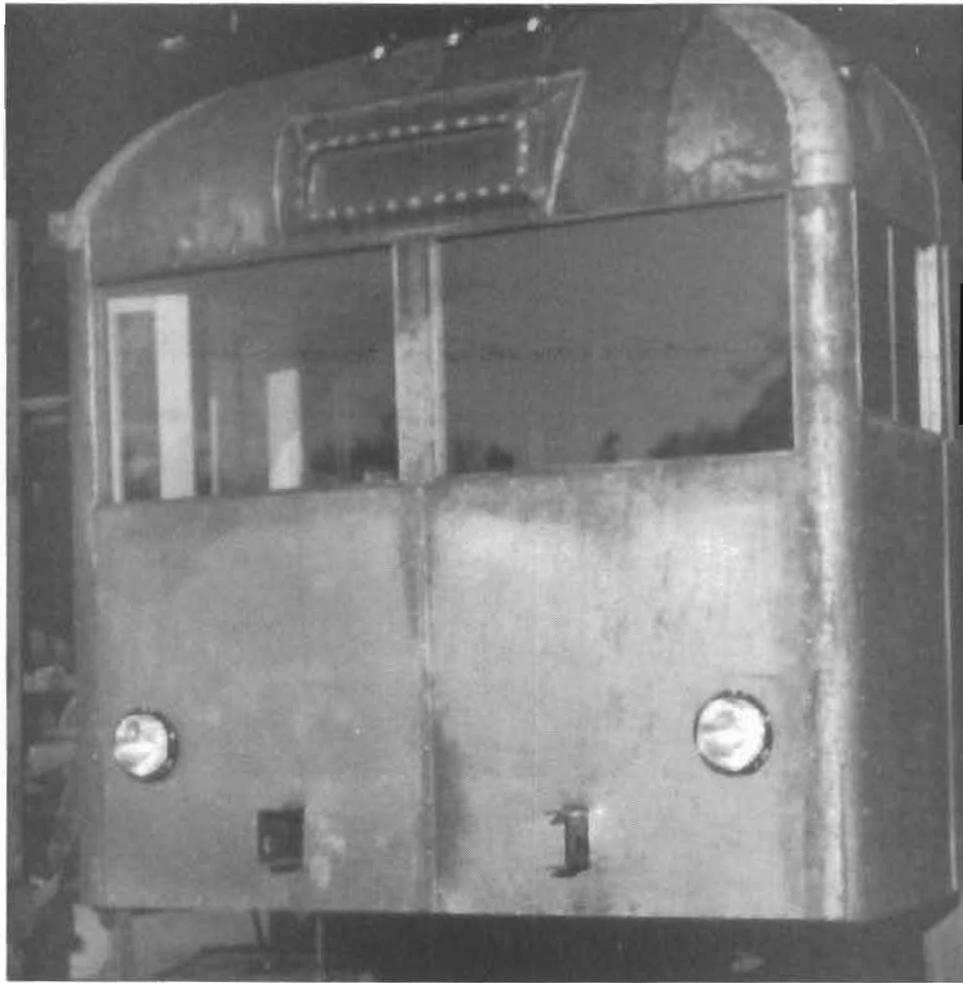


Les moulins à scie fonctionnait nuit et jour à une certaine époque. Certains étaient stables, d'autres temporaires et on les déménageait selon les nécessités ou la demande. À une certaine époque, St-Pierre-de-Wakefield et la région comptaient sept scieries :

- Adélard Brossard (Poltimore) ;
- J.-Vital Déziel (coin Déziel à St-Pierre-de-Wakefield) ;
- Édouard Pélissier (mission Pélissier) ;
- Gilles Lanthier (mission Pélissier) ;
- Roch Pélissier (Poltimore) ;
- Anthony Milks (Cantley) ;
- John Adams (Perkins).

M. Émile Lachaîne, fils de Napoléon Lachaîne et d'Amandine Benoît, aimait beaucoup ses chevaux. Tit-Mousse (le noir) et Harry (le gris pommelé), tous deux travailleurs comme lui ! À cette époque, charretiers et chevaux devenaient presque « frères » tant l'homme et l'animal unissaient leurs efforts pour travailler la terre...



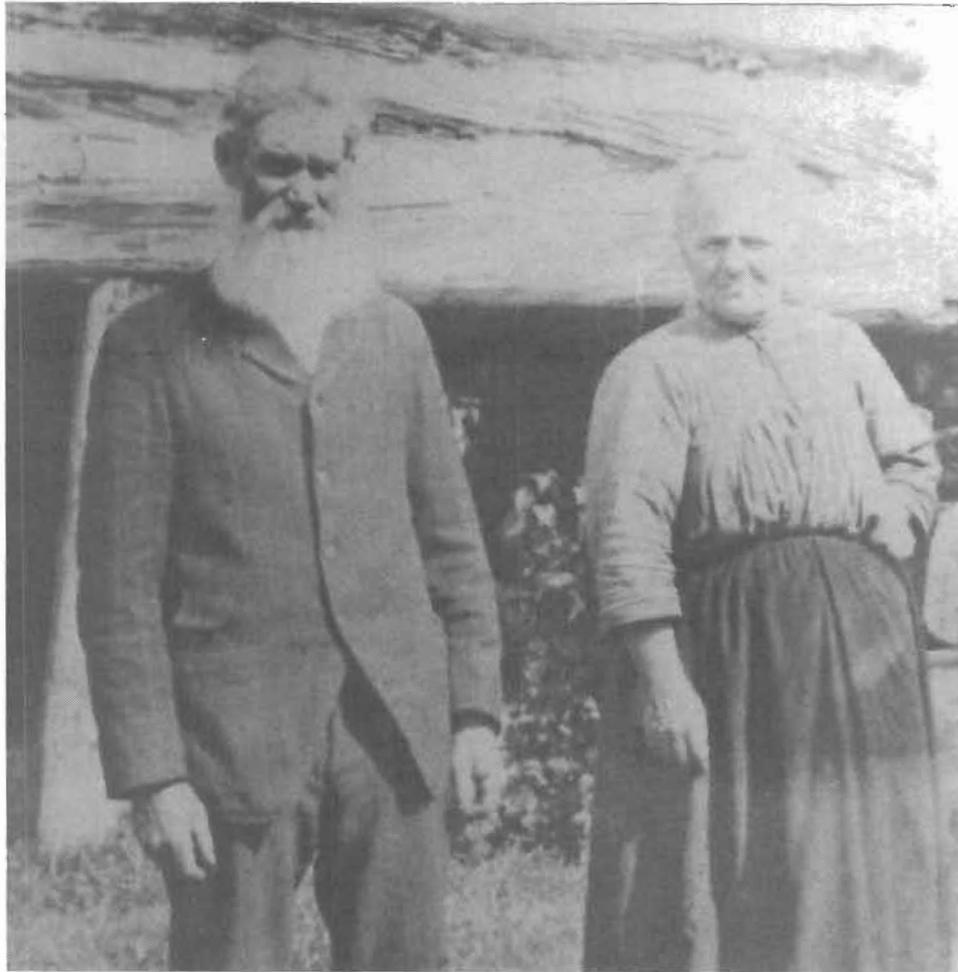


Le premier autobus qui fit la navette entre St-Pierre et Hull vers les années 1940 à 1958 fut conçu et construit par Régis Lachaine et quelques copains de celui-ci. On voit ici les premières ébauches de ce qui allait devenir notre premier autobus et le moyen de locomotion par excellence. Cet autobus permettait d'asseoir 55 passagers et son moteur était à l'arrière.



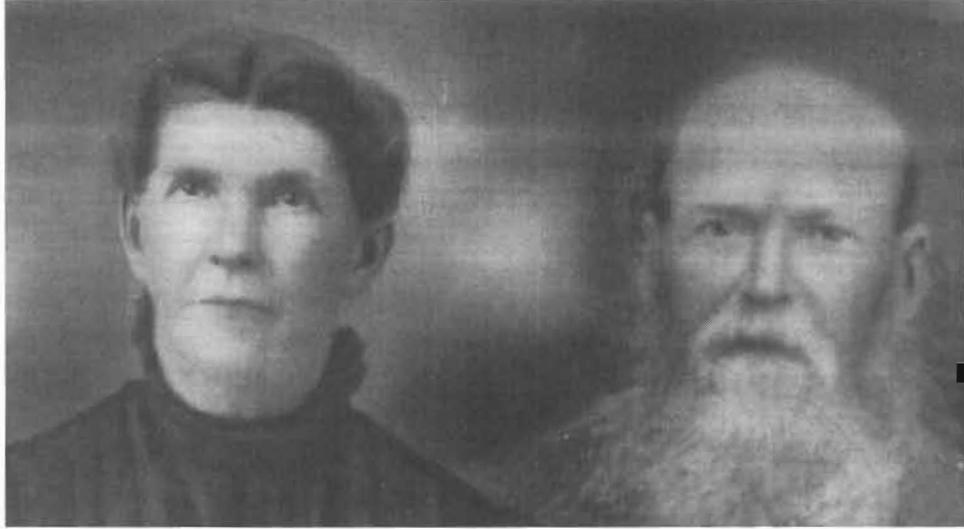
La famille Origène Miron / Mériilda Desormeaux. Debout, à gauche, Origène et, emmitouflé sous le foulard ou la crémone à carreaux, Gabriel. Assise près de sa mère, la petite Jeanette. Rodolphe était caché sous l'édredon et Hélène ainsi que Jean n'étaient pas encore nés. En arrière-plan, on aperçoit la salle paroissiale construite et inaugurée par le curé J.E. Plouffe en 1927. À l'arrière du traîneau de la famille Miron, on voit la carriole de M. Martin Dubois dans laquelle prennent place sa femme Isabelle Morin et leur fils Léo, alors âgé d'environ trois ans.

*DES PIONNIERS
JUSQU'À NOUS...*



Joseph Legrand et Diana Choquette, en 1902. Jos. Legrand a été le premier pionnier d'en Haut du Lac. Il était le fils d'Hypolite Legrand et d'Honorine Briand dit Brionne (une Bretonne native de Paimpol). La première messe en Haut du Lac fut célébrée par le père Ovila Paquin, o.m.i., dans sa maison de bois rond qui était construite en cet endroit qu'on appelle aujourd'hui la pointe Caldwell.

Les ancêtres des Lachaine. Félix Lachaine et Félicité Legrand, fille de Jean-Baptiste Legrand et de Sophie Rathier, sœur d'Hypolite, tante de Joseph Legrand, le premier pionnier d'en Haut du Lac. Ils engendrèrent les trois branches des Lachaine, via leurs trois fils : Napoléon, Léo, Évangéliste.





À gauche, Moïse Paquin et son épouse Angéline Lapointe. Fils de Norbert Paquin jr, Moïse fut un grand voyageur. Il travailla dans les mines de l'Ontario, dans divers chantiers de la province. En outre, il défricha plusieurs concessions, aidé de sa vaillante et courageuse épouse qui lui donna de beaux enfants... À droite, Angéline, l'épouse, que tout le monde appelait « mémère Moïse » et aimait parce qu'elle-même aimait tout le monde et appelait tout un chacun « mon cher enfant » !

Eugène Hupé, fils de Pierre Hupé, avec son fils aîné Gaétan, alors âgé de six mois. À sa gauche, au centre, sa mère Joséphine Beaudoin et la grand-mère Philomène Séguin, épouse de l'ancêtre Philémon Hupé. Eugène Hupé était aussi le père d'André (époux de l'auteure), de Joseph et de Raymond, de Perkins.





Marie-Adélaïde Périard, à 40 ans, épouse de Charles Mathé. La photo a été prise chez M^{me} Hitchcock sur la pointe Caldwell... À 40 ans, Marie-Adélaïde était usée par une vie pénible et difficile ainsi que par de nombreuses maternités, par les maladies et par la misère. Mais on dit que son sens de l'humour et sa force de caractère lui conféraient une sereine beauté qu'elle conserva jusque sur son lit de mort... à l'âge de 103 ans !

Photo de mariage des parents de la plus nombreuse de nos belles familles chrétiennes, les Lachaîne. Vingt-trois enfants, dont dix-sept ont survécu et ont fait honneur à notre communauté paroissiale. À gauche, Félicité Mathé dans toute la splendeur de ses 18 ans ! À droite, Évangéliste Lachaîne, dans toute la vigueur de ses 26 ans ! Ils se sont épousés le 26 avril 1908, à Cantley. Ils ont engendré et élevé leur superbe lignée sur les bords du lac St-Pierre, là où se trouve aujourd'hui la grande maison ancestrale.





Pierre Perron, son épouse Parmélie Mathé et leur petit-fils Eldon, enfant d'Albert et de Lucy Cleary. Ce beau petit gars suivait ses grands-parents sans arrêt et ceux-ci l'appelaient affectueusement « Dedune »... Notons ici le bras droit amputé de Pierre qui avait lui-même procédé à sa propre amputation, sachant qu'il ne pourrait se rendre à temps à l'hôpital. Quelle force de caractère et de décision laissée par ce grand pionnier ! C'est Pierre Perron, fils de l'ancêtre Pierre-François-Pascal Perron qui avait sculpté la premier chemin de la croix de la première chapelle de Glenn Livett. Il avait aussi fabriqué la première croix du cimetière, que l'on peut encore admirer, à flanc de montagne en face de notre église paroissiale actuelle...



Ovila Perron, fils de Pierre Perron et de Parmélie Mathé, et son épouse Marie Benoît, fille de Jos Benoît et de Marie-Louise Lachaine. Il est aisé de comprendre pourquoi le bel Ovila est tombé amoureux de ce beau « brin de fille » !



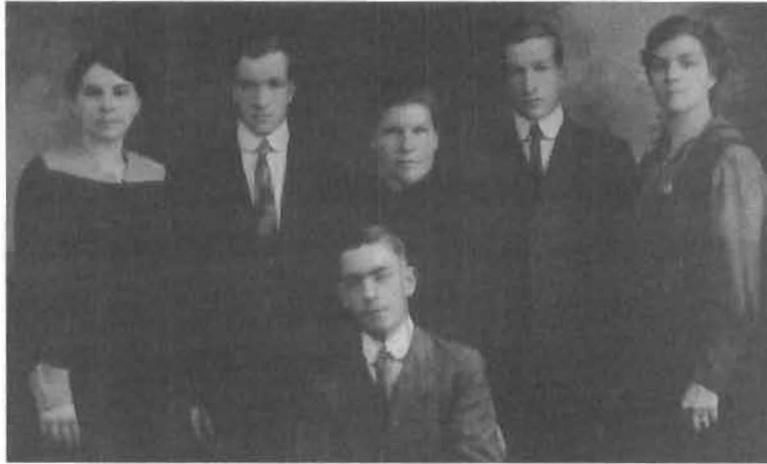
Ovila Perron avec son épouse Marie Benoît, rendus à un âge avancé... Ce couple admirable a toujours été un modèle de fidélité mutuelle et un exemple de foi et de confiance inébranlable en la divine Providence.

Mariage d'Albert Paquin, fils de Moïse Paquin et d'Angéline Robin-Lapointe, et de Floride Lévesque, de Hull.





Avéline Dubois et son époux Joseph-Wilfrid Lanthier et leur fille Desneiges. Avéline était la fille d'Herménégilde Dubois.



Au centre, M^{me} Hyacinthe Madore (Zélee Mathé) entourée de ses cinq enfants (de gauche à droite) : Éloïse, Armand, les jumeaux Armand et Léon, ainsi que Flavie. Devant, Saül. Fabien est absent, car il était décédé à cette époque, ayant été tué par un taureau enragé.



Annah Paquin, l'aînée des filles de Moïse Paquin et d'Angé-
lina Robin-Lapointe. Née en 1870, elle épousa un M. St-Clair
en 1890... Comme les autres filles de Moïse, elle était très
jolie, ce que nous démontre bien cette photo.



À gauche, Clément Mathé jr et sa deuxième épouse, Rosannah Dubois. M. Mathé était ici très malade et âgé de 87 ans. Il était le fils de Clément Mathé sénior et d'Arménie Pichette. Il avait épousé Virgile Perron, fille de Pascal Perron, en premières nocces, puis Rosannah Dubois, fille de Pascal Dubois, en secondes nocces. Cette dernière lui avait donné une nombreuse famille. La mère de Rosannah était une Amérindienne nommée Adéline Saint-Amour...

À droite, quelques générations de Mathé. L'ancêtre, Clément jr, est entouré de son fils Armand (à sa gauche) et de Georges, fils d'Armand. Sur les genoux de Clément Mathé, son arrière-petit-fils Denis, fils de Georges et de Lorna Perron.

Le curé Jean-Charles Mougeot entouré des jubilaires Napoléon Lachaine et Amandine Benoît, à l'occasion de leur 75^e anniversaire de mariage en 1951.





Visite de M^{gr} Hilaire Chartrand à St-Pierre-de-Wakefield lors de la bénédiction de l'église rénovée par le curé Paul Caron en 1946. Sous le X, M. Adélarde Gauthier, alors président du conseil de la Fabrique paroissiale, et quelques marguilliers. Portant la mante du distingué prélat, les enfants de chœur Eudore et Hervé Villeneuve (à gauche) et (à droite) le petit Jean-Pierre Charette. Derrière eux, M. Origène Miron.



À gauche, l'abbé Paul Caron, l'un des curés de St-Pierre. Celui qui fit rénover entièrement l'église paroissiale construite en 1897 et en fit un temple magnifique et simple où il faisait bon prier et se recueillir...

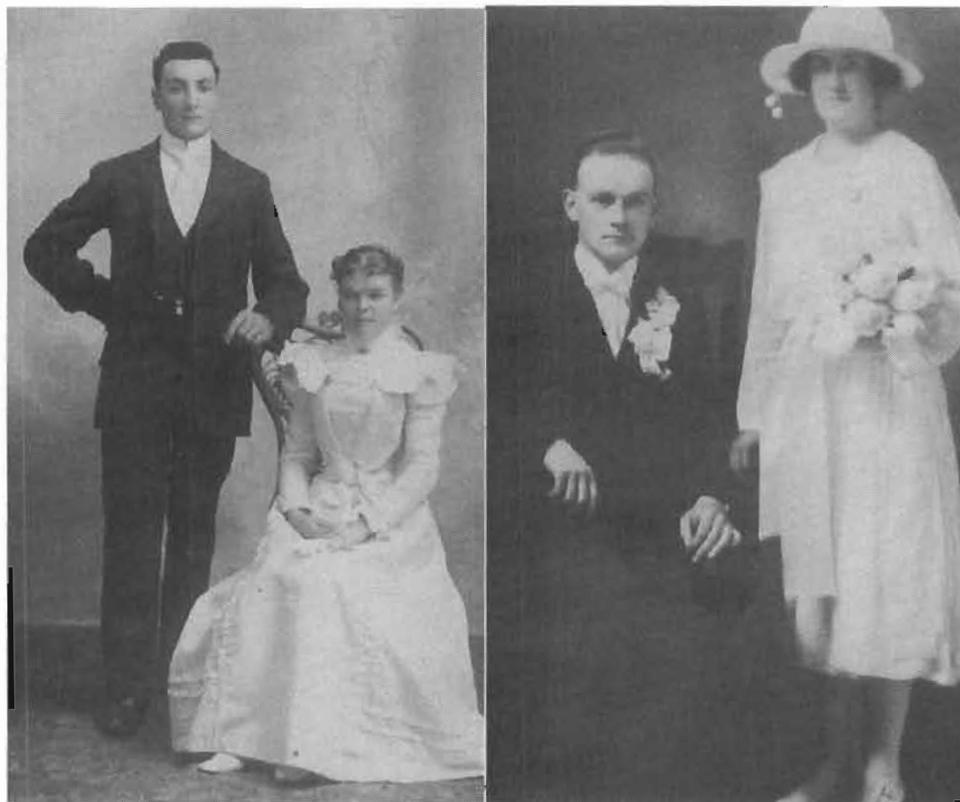
À droite, le curé Fernand Serrurier, passé trop vite parmi nous. Nous n'avons eu que le temps de l'apprécier et de l'aimer ! C'est après le départ d'un bon berger que le troupeau réalise la lourdeur de sa perte !



Notre pasteur actuel, le révérend père Pascal Nizigiyimana. Nous sommes heureux sous la houlette de ce dévoué et fidèle berger venu de son lointain pays d'origine, le Burundi, pour nous guider, nous soutenir et nous transmettre la Parole divine et l'Amour divin !



M. Pierre-Francis Miron et son épouse Christine Smith. Ils furent les distingués parents de M. Origène Miron et les aïeux des Miron actuels.



À gauche, Pierre Hupé, fils de Philémon Hupé et de Mariannah Dumont, et Joséphine Beaudoin. Ils ont eue quatre enfants : Eugène (Berthe Sabourin, premier mariage ; Aline Legros, deuxième mariage), Eva (Arthur Charron) et Yvonne (religieuse s.g.c.)...

À droite, Eugène Hupé, fils de Pierre, et son épouse Bertha Sabourin, Amérindienne Cree, fille d'Edmond Sabourin et de Céline Newcomb. Ils ont eue quatre fils : Gaétan (Solange Sincennes), Joseph (Evelyn Easy), Raymond (Madeleine Charette) et André (Gabrielle Déziel). Avec sa deuxième épouse, Aline, Eugène a eue deux filles : Laurette et Rachel (R. Campeau).



À gauche, M. Falconio Mathé, aux bras de sa charmante et ravissante épouse, Jacqueline Huneault qui seconda sans cesse son cher époux à la fondation et à la gérance de la célèbre auberge Mathé...

À droite, Raymond Hupé, fils d'Eugène Hupé et de Bertha Sabourin, et son épouse Madeleine Charette, fille d'Aimé Charette et de Dorilda Réthier, de Perkins. Ils ont trois fils : Gilles, Paul-André et Jacques, et une petite-fille Vanessa.



Mariage d'André Hupé, fils d'Eugène Hupé et de Bertha Sabourin, avec Gabrielle Déziel, fille d'Alexandre Déziel et de Gertrude Charette, de Perkins, à St-Pierre, le 18 août 1953.



Mariage de Claude Lanthier, fils de Joseph-Wilfrid Lanthier et d'Avéline Dubois, avec Cécile Dubois, fille de Philippe Dubois et de Rosalie Chartrand.



Johanne Last et Serge Gendron...
Johanne est la fille de René Last et de Liliane Parent. Serge est artiste peintre et sculpteur. Ils ont deux enfants : Ian et Julie.



Mariage de Josée Lacombe, fille d'Adrien Lacombe et de J. Gagnon, avec Guy Saint-Amour. De gauche à droite, Adrien, le père de la mariée, tenant dans ses bras le petit Marc-André, fils de Josée, la mariée et sa mère. À l'avant, Natasha, fille de Josée.



Mariage de M. Roger Mathé, fils de Clément jr et de Rosannah Dubois, avec Gabrielle Charette, fille de Mendoza Charette et de Béatrice Trudel. De gauche à droite : Mendoza Charette et son épouse, les parents de la mariée, Gabrielle, la mariée, Roger Mathé, sa mère Rosannah Dubois-Mathé, et le frère du marié, Armand, qui a servi de témoin à son jeune frère.



De gauche à droite : Aurèle, Lorenzo et Albert Paquin. Ce dernier est décédé par noyade dans le lac St-Pierre en août 1953.



Florida Paquin, fille de Moïse Paquin et d'Angéline Robin-Lapointe. Elle épousa Ivanhoé Perron, fils d'Osias Perron et de Marie Benoît, et lui donna trois beaux enfants : Robert, Germaine et Ginette.



À gauche, Marie Barrette, fille de Xavier Barrette et de Rosine Fiermont. Elle était native de St-Chrysostôme (Québec). Elle vint enseigner à Glenn Livett en 1895. Sa sœur enseignait au lac des Loups. Elle était aussi écrivaine et publiait dans les revues de l'époque, *Le Samedi*, *Le Passe-Temps*, etc. Ses deux frères, Georges et Wilfrid, étaient chefs cuisiniers à bord du Titanic, et Marie en était très fière. Mais lorsqu'ils périrent avec le naufrage en mer, elle fut inconsolable et sombra dans l'hypocondrie. Elle décéda le 14 avril 1914. Son époux, J.-Vital, ne se remaria jamais. ils avaient eu six enfants : Rosa (Ovide Dubois), Oswald (Edna Paquin), Alvarez (décédé célibataire), Alexandre (Gertrude Charette), mes parents, Adrien (Janine Denis) et Wilhelmine (Roch Péliissier)... À droite, J.-Vital Déziel, à l'âge de 83 ans, en 1943. Fils de Joseph-Alphonse-Honoré Déziel qui fonda et géra le premier magasin général, le premier hôtel, la première grande scierie et la première salle de spectacles, de danse et loisirs communautaires à Glenn Livett en 1877, J.-Vital hérita le tout et en assumait la gérance.



À gauche, Philémon Hupé, ancêtre de tous les Hupé du Québec et des Huppé de l'Ontario. Métis Cree, il était originaire de Winnipeg et grand compagnon de lutttes de Louis Riel. Il épousa Mariannah Dumont, sœur de Gabriel Dumont, métis révolutionnaire Cree, dont la tête était mise à prix comme celle de Riel. Après l'exécution de ce dernier, Philémon dut se résoudre à fuir aux États-Unis. Plus tard, avec l'aide d'un père oblat de Marie-Immaculée, il présenta une requête d'exonération de tout blâme, laquelle lui fut accordée. Il rentra au Canada et vint s'établir à Clarence Creek (Ontario) puis alla finir ses jours au Manitoba...

À droite, M^{me} Pauline Paquin-Pélissier pose fièrement auprès du monument érigé en l'honneur de la belle lignée des Paquin dont elle a retracé les origines et les étapes historiques à Deschambault et sur l'île d'Orléans, non loin de Québec. Pauline est la fille d'Albert Paquin, fils de Moïse et de Floride Lévesque. Elle est donc descendant des ancêtres Nicolas Paquin et Norbert Paquin junior.



Photo de gauche (de gauche à droite), Liliane Lacombe, fille de Delphis Lacombe, son fiancé Octave Paul, sa mère Vélinasse Cyr et le fidèle Paddy, chien d'Urgel, fils cadet de la famille. Ce beau garçon de 19 ans décéda de la tuberculose et son chien ne lui survécut que quelques mois. Le pauvre animal gémissait nuit et jour et alla mourir, couché près du lit de son jeune maître, environ deux mois après la disparition d'Urgel. Il est vrai que certains animaux sont plus fidèles que beaucoup d'humains...

Photo de droite (de gauche à droite), Alfréda Paul, Amérindienne, son ami Évangéliste (Tit-Noir) Lacombe ; debout à l'arrière, Liliane Lacombe, sœur d'Évangéliste et son fiancé Octave (Pilou) Paul, Amérindien et frère d'Alfréda.



M. Albert Perron, fils de Pierre Perron et de Parmélie Mathé, photographié avec son épouse Lucy Cleary, fille de James Cleary et d'Admire Despaties.



De gauche à droite, Oswald, Alexandre (mon père) et Adrien Déziel, les fils de J.-Vital Déziel et de Marie Barrette. Alvarez, décédé en 1953, est absent de la photo. Oswald a épousé Edna Paquin, Alexandre, Gertrude Charette, Adrien, Jeanine Denis. Alvarez est mort célibataire.



À gauche, M. Origène Miron et son épouse MÉRILDA Desormeaux, lors de leur 60e anniversaire de mariage. Ils ont laissé une fort belle famille dont les descendants font la fierté de notre société paroissiale.

À droite, quarante années séparent ces deux photos, mais non les personnes qu'on y voit : René Last et Liliane Parent. En haut, lors de leurs fiançailles en 1956 et, en bas, en 1996. Maintenant devenu un beau couple vieillissant mais heureux, René et Liliane coulent une vie paisible et discrète, non loin de leurs enfants et de leurs petits-enfants, dans leur jolie petite demeure près du lac McGregor.



Armand-Philias Mathé et son épouse Berthe Madore, fille de Luc Madore et de Georgina Benoît. Armand-Philias Mathé était un bon vivant. Personne n'avait son pareil pour animer une danse, « caller un set carré », « stepper à deux » ou chanter une chanson à répondre. Il aimait raconter des histoires, tirer la pipe et jouer des tours. Il a été bûcheron dans les chantiers, paysan, sourcier, barbier (il coupait les cheveux pour cinq cents et, si son client ne les avait pas, il les coupait gratuitement. Doté d'une foi profonde, Armand aimait l'Église et fut longtemps marguillier. Il servit sa communauté paroissiale en étant commissaire d'école, conseiller municipal, restaurateur (il fut le prospère propriétaire du restaurant Le Petit Café au lac St-Pierre). Quand on manquait d'eau, on allait le chercher, car Armand était sourcier et vous décelait une « point d'eau » jusqu'à une vingtaine de pieds sous terre. Il était le fils de Clément Mathé jr et de Virgile Perron... La photo ci-haut a été prise lorsque ce beau couple fut choisi à l'unanimité par la Société de St-Pierre-de-Wakefield à titre de « couple de l'année » en 1979.



À gauche, Alvarez Déziel, fils de Vital Déziel et de Marie Barrette. Il voulait devenir prêtre, mais son père s'y opposa pour des raisons inconnues et il demeura célibataire. Alvarez périt en de tragiques circonstances, alors qu'il se noya dans le lac St-Pierre avec deux amis, Albert Paquin et Roch Lanthier, dans la nuit du 21 août 1953. Il était alors âgé de 54 ans.

À droite, Adélarde Gauthier et son épouse Béatrice Madore, devant la jolie maisonnette qu'ils habitaient au lac St-Pierre. M. Gauthier a été le premier boucher licencié de notre coin de pays. Il a aussi été président du conseil de la Fabrique paroissiale, chef des marguilliers, commissaire d'école, sacristain, épicier, etc. Ce beau couple au joyeux sourire a laissé parmi nous tous un chaleureux souvenir.



Photo de gauche (de gauche à droite), M^{me} Bernard Charette (Jeanette Miron) avec son premier né, Yvon. Auprès d'elle, sa grand-mère, M^{me} Christine Smith-Miron, et son père, M. Origène Miron. Jeanette et Bernard habitent à Hull et sont les parents d'une belle famille.

Photo de droite, la petite Jeanette Miron, à l'époque de sa tendre enfance.



Oswald Déziel et son épouse Edna Paquin, avec leurs petits-enfants, Roger et Francine, enfants de Donat. Ils ont engendré une fort belle famille qui continue la lignée des Déziel : Léopold (Jacqueline Charette), Lionel (Marie-Claire Bourgoïn), Bernard (Léonce Massard), Donat (Lise Désormeaux), Aimé (décédé célibataire), Berthe (Rodolphe Miron), Marie-Rose (religieuse de l'Institut Jeanne-d' Arc) et Françoise (décédée).



Une excursion au lac St-Pierre... De droite à gauche, Origène Miron, son épouse MÉRILDA Desormeaux, Lucienne Desormeaux, sœur de MÉRILDA, et Maurice Last, époux de cette dernière... Deux sœurs et deux beaux-frères qui s'entendent fort bien !



À gauche, Yvette et Colombe Lachaine, filles de Léo Lachaine et de Corinne St-Amand. À la mort de leur mère, les deux fillettes étaient en bas âge et leur père dut se résoudre à confier ses deux enfants aux dévouées religieuses de l'Institut Jeanne-d'Arc. Ces dernières les accueillirent et assumèrent le coût de leur éducation. Diplômées, elles devinrent de compétentes infirmières et exercèrent cette belle profession avant de se marier et de s'établir en Ontario où elles vivent actuellement.

À droite, Antonio Lacombe et son épouse Floria Lanthier, alors qu'ils étaient fiancés... Un beau couple qui a engendré une très belle famille dont la descendance continue de se perpétuer.



1



2



3

Photo 1. Roch Pélissier, fils d'Arsène J.-O. et d'Azélie Poulin, en compagnie de sa deuxième épouse, Wilhelmine Déziel, fille de J.-Vital Déziel et de Marie Barrette.

Photo 2. Hector Pélissier, fils de Roch Pélissier et de Rosa Benoît, avec son épouse Jeanne d'Arc et leur fils, Marcel.

Photo 3. Rolland Pélissier, deuxième fils de Roch Pélissier et de Rosa Benoît. Après avoir servi plusieurs années dans les Forces armées canadiennes, Rolland jouit maintenant d'une paisible retraite, coulant des jours heureux auprès de sa bonne épouse Gisèle Bigras, sur la concession de son ancêtre Pierre-François-Célestin et de son grand-père Arsène J.-O., fief qu'il a hérité de son père.



À gauche, M. Origène Miron, qui a été secrétaire municipal, secrétaire de la commission scolaire, garde-chasse, garde-pêche, etc. Il s'est éteint paisiblement le 28 septembre 1995.

À droite, la révérende sœur St-Pierre-Célestin, s.g.c., née Yvonne Hupé, fille de Pierre Hupé et de Joséphine Beaudoin, sœur d'Eugène Hupé qui fut secrétaire de la municipalité durant plus de 30 ans. Sœur St-Pierre-Célestin était supérieure de la communauté des Sœurs Grises de la Croix à Ville-Marie. Elle était la tante d'André Hupé, entrepreneur bien connu chez nous. Elle est décédée en 1992.



1



2



3

Photo 1. Cécile Mathé, sœur de Falconio, avec son petit neveu, Jean-Yves.

Photo 2. Mme Origène Miron (Mérilda Desormeaux) avec sa sœur Aurore (sœur St-Nicolas, s.g.c.) et le petit Rodolphe Miron, alors âgé de 6 ans. Rodolphe a épousé Berthe Déziel, fille d'Oswald Déziel et d'Edna Paquin. Cultivateurs à la retraite, Rodolphe et Berthe sont les parents de : Christine, agronome et célibataire, et Marie-Josée (André Baril). Ils sont les fiers grands-parents de Michel et Daniel.

Photo 3. Carmen Bastien, fille de feu David Bastien et de Germaine Marcil, a épousé Henri Hupé, fils d'André Hupé et de Gabrielle Déziel. Elle est ici photographiée avec sa petite fille Annick.



À gauche, M. Jean-Paul Dutremble, conseiller financier du conseil de la Fabrique paroissiale de St-Pierre-de-Wakefield... Doté de multiples talents, notre bon Jean-Paul nous a fait l'honneur d'incarner le rôle de son excellence M^{sr} Jean-Thomas Duhamel, inoubliable archevêque d'Ottawa qui a consacré notre paroisse en 1898, dans le spectacle du centenaire.

À droite, M^{me} Claudette Galipeau-Reny, pompière, comédienne, mère de famille, etc. Cette jeune femme dynamique nous a fait l'honneur d'incarner le personnage coloré et fort d'Adélaïde Périard-Mathé dans le spectacle du centenaire.



À gauche, Jean-Paul Pélissier, fils de Roch Pélissier et de Rosa Benoît, avec son oncle Gaudias Benoît, son épouse Marie-Paule Joanisse ainsi que leur fille Mélanie.

À droite, les élèves de M^{me} Ernest Laurin à la petite école du rang Templeton. Première rangée, de gauche à droite : Gisèle Villeneuve, Monique Mathé, Robert Villeneuve, Ghislaine Laurin et Adrienne Laurin. Deuxième rangée surélevée : Hervé Villeneuve, Bernard Déziel, Gérard Mathé, Rodolphe Miron, Léo Dubois. Troisième rangée : Rodolphe St-Denis, Antoinette Séguin, Camille Séguin, Jeanne d'Arc Séguin...



L'ancêtre des Dubois, Herménégilde, fils de Louis-Charles, accompagné de ses sœurs : Léda (Valéda), Cina (Alexina) et Délia (Cordélia).



M^{me} Origène Miron (Mérilda Desormeaux) avec sa mère, M^{me} Hermas Desormeaux (Jeanne Paquin), sa fillette Jeanette et sa nièce Lucie Desormeaux. La petite Lucie était l'enfant de Lucien Desormeaux et de Lucie Madore, décédée à sa naissance. La petite Lucie fut adoptée et élevée par M. et M^{me} Armand Mathé puisque Mme Berthe Madore-Mathé était la sœur de Lucie Madore et, de ce fait, la tante de la petite Lucie.



Cécile Dubois, épouse de Claude Lanthier, fils de Joseph-Wilfrid Lanthier et d'Avéline Dubois, avec sa belle famille qui commençait à grandir.



Après le décès de son épouse, Joseph-Wilfrid Lanthier se retrouvait seul, désespéré et attristé. Mais les filles prirent courageusement la relève et tinrent maison. Ici, de gauche à droite, une partie de la famille : Floria, Lauréat, Léonie, Claude, Dorilda, Jeanne et, assis, Joseph-Wilfrid.



Falconio Mathé, en compagnie de ses sœurs (de droite à gauche) : Patricia, Dolorès, Cécile, Mariannah, Colombe et Évangéline.



De gauche à droite, Adélarde Gauthier (boucher), son épouse Béatrice et leurs enfants Roger, Richard et Michel, devant leur maison à St-Pierre.



1



2



3

Photo 1. M. et M^{me} Aldège Lanthier (Gilberte Last) alors qu'ils étaient de « jeunes parents », photographiés avec leur premier enfant, la petite Roberte (maintenant M^{me} Jean-Guy Lauzon, mère et grand-mère).

Photo 2. Roch Pélessier, fils d'Arsène J.-O., avec ses deux sœurs Clothilde (à sa droite) et Jeanne (à sa gauche). Jeanne est née du premier mariage d'Arsène avec Lætitia Legrand, tandis que Roch et Clothilde sont nés de son deuxième mariage avec Azélie Poulin.

Photo 3. Les filles d'Alexandre Déziel (fils de J.-Vital et de Marie Barrette) et de Gertrude Charette. De gauche à droite : Cécile, Gabrielle et Marianne. Jeanette, la cadette, n'apparaît pas sur la photo, et le fils unique de la famille, Jean-Lou, était absent...



Jean-Gaston Lachaine photographié entre ses deux fils : Gaston jr (à sa droite) tenant son fils Émilien, et Gaétan (à sa gauche). Jean-Gaston nous a fait l'honneur d'incarner le rôle d'Hypolite Legrand, dans le spectacle du centenaire.



Aldège Lanthier, Lauria Lanthier-Langlois, Orilda Lanthier-Bélanger, Floria Lanthier-Lacombe, Claude Lanthier, enfants de Joseph-Wilfrid Lanthier et de Vélina Dubois... Léonard, Roch, Jeanne, Desneiges et Léonie sont décédés et n'apparaissent naturellement pas sur la photo.



Photo de famille chez les Lacombe. De gauche à droite : Antonio Lacombe et l'oncle Isidore Lanthier. En arrière, Fleuriat Lanthier-Lacombe, son frère Aldège, une nièce. Assis, le fils d'Isidore avec son fils et, à ses côtés, son épouse et leur petite fille.



À gauche, Carmelle Lacombe, fille de Fleurimont, photographiée avec sa mère Lucienne Lepage et sa grand-mère M^{me} Delphis Lacombe, née Vélinasse Cyr. Agenouillé devant les dames, l'ex-époux de Carmelle, M. Bélec.



La famille de M^{me} Fleuriat Lanthier-Lacombe. À gauche, à l'avant-plan en allant vers le fond, M^{me} Yvette Lacombe-Filion, le petit Gabriel Guilbault, sa mère, M. Filion, époux d'Yvette, Jean Filion, fils d'Yvette. En revenant vers la droite, à l'avant, M^{me} Annette Lacombe-Gagnon, sœur d'Yvette et sa mère, M^{me} Fleuriat Lanthier-Lacombe.



Le 60^e anniversaire de mariage de M. et M^{me} Origène Miron. Tous les enfants et les petits-enfants étaient présents !



Réunion Lacombe-Lanthier... De gauche à droite, première rangée, M^{me} Graziella Lacombe-Desormeaux et sa sœur M^{me} Liliane Lacombe-Paul. En arrière, toujours de gauche à droite, M. Normand Gagnon, son épouse Annette Lacombe, M^{me} Fleuriat Lanthier-Lacombe, son frère M. Claude Lanthier et, près de lui, son épouse Cécile Dubois.



Repos pendant la construction de l'auberge Mathé. Debout, de dr. à g., Falconio, son père Osias, sa mère Hortense, M^{me} Hunault (belle-mère), son beau-père, Roger Hunault (beau-frère), ses sœurs Cécile et Évangéline, Dollard Desormeaux (beau-frère). Assis, de g. à dr., Jacqueline Hunault-Mathé, son fils Jean-Yves dans ses bras, Dolorès Mathé, Simone Hunault et son fils, la petite Claudette, fille de Falconio, un oncle et un cousin.



Guildas Lachaine et son épouse Rita, entourés de leur enfants : Carole, Madeleine, Gérard, Ginette, Marjolaine, Rolland et Francine.



La remise des prix de fin d'année dans une de nos écoles primaires... On y reconnaît Joffre Banville, Rita Lanthier, le directeur, Robert Loyer, Lucien Charette, ? Banville, Ginette Danis, ? Perron, Dompierre, etc. Ils sont tous devenus d'honnêtes citoyens et citoyennes. Quelques-uns d'entre eux se sont épousés et ont fondé une belle lignée !



La famille Pierre Hupé. Première rangée, de gauche à droite, Pierre Hupé (fils de Philémon l'ancêtre qui a épousé Mariannah Dumont, sœur de Gabriel Dumont, métis Cree de Winnipeg et associé de Louis Riel) et son épouse Joséphine Beaudoin. Debout, à l'arrière, de gauche à droite, Daniel (Éliane Lauzon), Eva (Arthur Charron), Yvonne (sœur St-Pierre-Célestin, s.g.c.) et Eugène (Bertha Sabourin et Aline Legros).



Famille de Claude Lacombe, fils d'Antonio Lacombe et de Floria Lanthier. Assis, de gauche à droite, Michel, fils de Claude et Reina Lachaine, ses filles Julie et Nathalie. Debout, de gauche à droite, Nathalie Roy, épouse de Michel, Reina et Claude, parents de cette belle famille.



Andrée-Ann Déziel-Hupé, fille cadette d'André Hupé et de Gabrielle Déziel (l'auteure), en compagnie de son fiancé Patrick Pressault... Une nouvelle lignée qui s'amorce ?



La doyenne de nos belles familles d'ici, descendance de M. et Mme Aldège Lanthier. En médaillon en haut à gauche, mariage d'Aldège et de Gilberte Last. En médaillon en haut à droite, Aldège et Gilberte, vieillissants mais toujours souriants... La nomenclature de tous les membres de cette belle lignée obligerait une légende de plusieurs pages. Il nous faudra donc nous contenter d'admirer les jolis minois de chacun.



À gauche, le petit Jonathan, fils de Carole Lacombe et de Luc Lapensée, petit-fils de Claude Lacombe et de Reina Lachaine, arrière-petit-fils de Mme Fleuriat Lanthier-Lacombe.

À droite, la petite Julie Gendron, fille de Johanne Last et de Serge Gendron, petite-fille de René Last et de Liliane Parent.



À gauche, Mercédès Déziel-Hupé, fille de Sylvain Déziel et de Carolyn Robinson. Elle est la petite-fille d'André Hupé et de Gabrielle Déziel, l'auteure.

À droite, la petite Annick Hupé, fille de Henri Hupé et de Carmen Bastien... Une autre petite-fille d'André Hupé et de Gabrielle Déziel.



À gauche, André Hupé jr, fils de Henri Hupé et de Carmen Bastien et, à droite, Geneviève Déziel-Hupé, fille de Sylvain Déziel et de Nicole Le Bourdais (premier mariage), deux autres petits-enfants d'André Hupé et de Gabrielle Déziel.



Et, pour conclure, deux autres petits-enfants d'André Hupé et de Gabrielle Déziel... À gauche, Alexandre Déziel-Hupé-Ménard, fils de Pierre Ménard et de Sylviane Déziel-Hupé, et à droite, sa sœur Marie-Claude.

TABLE DES MATIÈRES

Mot de l'auteur	7
Remerciements	9
Prologue	15
UN SIÈCLE D'HISTOIRE... EN MOTS	19
Chapitre premier Pour quels motifs sont-ils venus en Canada ?	21
Chapitre II Les premiers arrivés ici	31
Chapitre III Les patronymes changent au cours des siècles	39
Chapitre IV Les ancêtres de nos ancêtres	47
Chapitre V Les grandes familles	51
- Les Pélessier	51
- Les Legrand	52
- Les Mathé	54
- Les Lachaine	57
- Les Perron	70
- Les Miron	72
- Les Charette	75
- Les Venne	77
- Les de Rainville	79
- Les Dagenais	82

- Les Therrien dits Duhaime	83
- Les Tessier dits Lavigne	85
- Les Benoît dits Livernois	85
- Les Last	87
Chapitre VI	
Vie paroissiale, villageoise et religieuse	91
UN SIÈCLE D'HISTOIRE... EN IMAGES	115
Activités, événements & lieux	117
Des pionniers jusqu'à nous...	139